







Autographes

*des Siècles*

Manuscrits / Photographies / Œuvres d'art

Catalogue XVIII





# Autographes *des Siècles*

Manuscrits / Photographies / Œuvres d'art

Achat, vente, estimation, expertise.

[www.autographes-des-siecles.com](http://www.autographes-des-siecles.com)

Par mail :

[contact@autographes-des-siecles.com](mailto:contact@autographes-des-siecles.com)

Par courrier :

**Autographes des Siècles**

**Julien PAGANETTI**

27, rue Maurice Flandin

69003 LYON

Par téléphone :

06 37 86 73 44 / 04 26 68 81 18



-1-

Jean ANOUILH

**Manuscrits autographes.**

25 pages in-4°. Sln.

Plans et notes de travail pour ses pièces *Colombe*, *La Nuit solitaire* et *La Polka des cocus*.

Intéressant et curieux ensemble très caractéristique du travail préparatoire d'Anouilh avant l'écriture de ses pièces : plans et brouillons, idées jetées en vrac sur le papier, scènes à faire, épisodes, phrases et répliques à placer, caractère des personnages etc. avec de nombreux croquis de personnages et un large dessin représentant une scène théâtrale.

Une dizaine de pages concernent la pièce *Colombe* (1951) mais on relève encore d'autres projets, notamment *La Nuit solitaire* et *La Polka des cocus*.

Nous joignons deux feuillets dactylographiés corrigés dont un pour *Antigone*.

2.500 €



Guillaume APOLLINAIRE

**Lettre autographe signée à Laurent Tailhade.**

Trois pages 1/2 in-8° sur papier à en-tête de l'hôpital du gouvernement italien.  
[Paris]. 4 novembre 1916.

« *Outre quoi, bien qu'assassiné ainsi que tous les poètes, je suis bien vivant ainsi qu'eux tous et j'adore la vie.* »

En convalescence de sa trépanation subie en mai 1916, Apollinaire remercie Tailhade de sa lettre de félicitations relative à la parution de son recueil de contes, *Le Poète assassiné*.

Apollinaire lui livre en passant sa vision intime de la Poésie et des Arts, évoquant successivement ses recueils *Alcools* et *L'Hérésiarque et Cie*, ses amis cubistes, son regard sur les *anciens* et les *modernes*, et sa joie d'être un poète assassiné, vivant.

« *Mon cher maître,*

*Ce que vous avez bien voulu m'écrire touchant mon livre me va droit au cœur. Il ne peut y avoir aujourd'hui de suffrage qui soit plus précieux que le vôtre. Et dans notre époque d'érudition sans culture vous me faites penser à un saint Calonne [référence à Alphonse de Calonne] gardant au sein d'une barbarie quasi universelle l'héritage des Bonnes Lettres.*

*Mon esthétique serait, si vous voulez, de bâtir sur la base solide de ce qui jusqu'ici a constitué le goût, un monument audacieux pour lequel ne manquent point les matériaux nouveaux. "Sur des pensées nouveaux faisons des vers antiques" [référence au vers célèbre d'André Chénier] C'est cela même, être moderne. Mais s'efforcer d'être digne de ce qu'ont fait les anciens, c'est, je crois, ce qu'a réalisé Shakespeare.*

*Je vous ferai envoyer dès demain par le mercure les plus belles pages de l'Arétin. Je passerai chez Stock afin de vous envoyer L'Hérésiarque et Cie (mon meilleur livre de prose, je crois) ; j'ai peur qu'il ne soit épuisé et qu'on ne retire pas pendant la guerre.*

*Alcools est épuisé et le Mercure ne les rééditera pas durant la guerre. De même pour mes écrits sur la nouvelle peinture, Figuière affirme qu'il est épuisé. Au demeurant, j'eusse voulu ne faire que de la poésie. Il semble parfois que les gens riches soient bien heureux s'il est vrai qu'ils soient libre [sic] de ne faire que ce qu'il leur plaît.*

*Outre quoi, bien qu'assassiné ainsi que tous les poètes, je suis bien vivant ainsi qu'eux tous et j'adore la vie.*

*Mes relations avec les cubistes ont été avant tout des relations d'amitié. Je parle bien entendu de ceux qui ont du talent mais le public connaît surtout ceux qui n'en ont pas. Je me suis efforcé de mettre en relief le génie des premiers et d'exprimer avec quelque clarté des idées qu'ils ne distinguaient parfois eux-mêmes que fort imparfaitement. En agissant ainsi je gênais sans le savoir beaucoup de combinaisons où des confrères même avaient une part. On m'en a voulu et on me l'a fait sentir avec violence bien souvent.*

*J'écris en ce moment un roman qui sera merveilleux si je parviens toutefois à le mener jusqu'au bout. C'est que j'adore mon métier tout en éprouvant une peine infinie à m'y mettre. Mais rien n'est plus triste que la vie des poètes et plus joyeux à la fois et c'est avec l'admiration la plus fidèle qui soit que je vous prie, mon cher Maître, de me permettre que je vous embrasse filialement. Guillaume Apollinaire.* »

4.500 €

Du Hoquai, bien qu'il eussent  
dit que tous les poètes, je n'ai  
bien vécu ainsi qu'aux tous  
et j'ai adoré la vie

Mes relations avec les autres ont  
été tout les relations  
d'amitié. Je parle bien entendu  
de ceux qui ont été tout pour  
le public connaît surtout ceux  
qui m'ont écrit. Je me suis  
efforcé de mettre en relief le  
degré des promesses et d'expliquer  
deux quelque chose des idées  
qu'ils ne distinguèrent jamais  
eux-mêmes que fort imparfai-  
tement.

Je n'ai pas écrit sans  
le savoir beaucoup de combats.  
Sous les confidences même  
devient une part. On m'en  
a voulu et on me l'a fait sentir  
avec violence bien souvent.

Tiens en ce moment  
un roman qui sera merveilleux.  
Si je parviens toutefois à le  
finir j'ai qui de Babel.

c'est que l'école mon maître  
tout en éprouvant une peine  
infinité à moi y mettre et.

Mais rien n'est plus triste  
que la vie des poètes et plus  
joyeuse à la fois et c'est  
avec l'admiration la plus  
fidèle que soit que je vous  
prie, mon cher maître, de  
permettre que je vous  
embrasse fidèlement

Guillaume Apollinaire

HOPITAL  
du  
GOUVERNEMENT ITALIEN  
Pour les Blessés de Guerre Français  
41, Quai d'Orsay - PARIS

4 Nov. 1915

Mon cher maître,

ce que vous m'avez écrit me touche  
très profondément. Il me paraît y avoir de  
très de souffrance qui tout plus profond  
que le nôtre. Il dans notre époque  
et c'est ce qui nous rendrait nous  
ne fait pas penser à un saint Colomb  
bon gardant Justitiam Barbaram  
quod universelle l'héritage  
des hommes lettres.

Mon esthétique meurt et vous  
voulez, de l'écrit sur la  
base solide de ce que jusqu'ici  
a constitué le goût un  
momentané et succulent peut  
être ne manquent point  
les matériaux nouveaux

à sur les générations nouvelles  
c'est elle même, l'ère moderne

me s'efforce de être de que  
ce que sont les de nouveaux.  
C'est, je vous, ce que s'écrit  
Shakespeare.

Je vous prie d'envoyer les romans par  
le courrier la plus belle page de  
l'Arc-en-ciel

Je passerai deux heures après de  
votre ouvrage. L'Herésie que est  
(mon maître les sections) c'est  
pourtant que il ne sont que et  
qu'on ne sature pas le d'écrit le  
que est.

Mais c'est épuisé et le cœur est  
les réalisations que d'écrit la  
quelle

Je me suis permis de vous dire  
la nouvelle peinture. Figurez  
vous que mon livre est  
épuisé

À la manière, j'en ai voulu ne  
faire que de la poésie. Il semble  
parfois que les gens riches soient  
bien heureux s'il est vrai qu'ils  
soient libre de ne faire que  
ce qui leur plaît.

Guillaume APOLLINAIRE

**Lettre autographe signée, rédigée du front, à Chérie Faure-Favier.**

Deux pages in-12° à l'encre parme. Enveloppe autographe.

45<sup>e</sup> Batterie. 38<sup>e</sup> Rgt. Secteur 138. 12 octobre 1915

Correspondance générale. Tome II, pp. 842-843.

« *Je vous enverrai un poème la prochaine fois.* »

Émouvante lettre du poète, au front, contant la guerre à sa jeune amie. Apollinaire témoigne de son moral vaillant, de son courage face à l'ennemi allemand et de son inextinguible quête de poésie.

---

« *Chère petite amie, Pourquoi n'êtes-vous pas gentille vous. Mais vous l'êtes tout de même en pensant à moi, en parlant de moi. Vous exagérez toutefois en me plaignant, je ne m'ennuie pas. En effet, vous avez bien compris l'indication de la photo qui est exacte. C'est cela même.*

*Vous pensez si on a le temps de s'embêter et si on a eu le temps de lire la jolie fille de... de Walter Scott [La Jolie fille de Perth], de chanter A menilmontant de Bruant et de regarder ce qui sert de gueule aux sangliers et aux Boches tout ça aux hurlements de nos canons.*

*Je vous enverrai un poème la prochaine fois. Rappelez-le moi dans votre prochaine lettre. J'attends avec impatience mon portrait en artilleur. Je n'irai pas en permission à Paris. D'ailleurs, il n'y a pas de permission depuis 6 semaines et je ne sais quand il en sera de nouveau question. Si vous voyez André Billy dites-lui qu'il me laisse longtemps sans nouvelles de lui. Je vous remercie de m'avoir envoyé une feuille blanche, mais aujourd'hui j'avais des papiers, je m'en sers tout de même.*

*C'est de nouveau secteur 138. Vous savez on a bien vu la guerre maintenant. Ça n'empêche pas les épeires (dont c'est la saison) de jeter des fils de la Vierges entre les branches des sapins brisés, roussis en partie. Puis de temps en temps ça sent la poire blette comme dans les endroits où on met les fruits à la campagne. Ce sont les gaz lacrymogène qui ont cette odeur automnale et qui font pleurer. Ma main très amie G.A. »*

---

Fille de Louise Faure Favier, Anne Chérie (1898.1990) fut plus connue sous son nom d'artiste peintre Chériane. Elle épousa Léon-Paul Fargue à l'aube des années 40.

Correspondance générale. Édition de Victor Martin-Schmets. Ed. Honoré Champion.

3.500 €

12 octobre 1915

chère petite amie,  
Pourquoi donc n'êtes-vous pas gentille  
avec moi. Mais vous l'êtes tant de  
nature en pensant à moi en parlant  
de moi.  
Vous exagerez toutefois en me plaignant  
je ne m'en rend pas compte.  
En effet, vous avez bien compris l'  
intention de la photo qui est  
exacte. C'est cela même. Vous pensez  
à moi au temps de l'écume et si  
on a eu le temps de lire la jolie fille  
de ... de Walter Scott, de chantes  
à mes côtés de Breuval et de cogat de  
ce qui sert de guenille aux Sanguis  
et aux Boches tout ce que  
Amaléments de nos Canons  
Je vous enverrai un poème la prochaine  
fois. Rappelez-le moi dans votre  
prochaine lettre.  
J'attends avec impatience mon  
portrait en artillerie.  
Je n'ai pas eu permission à Paris  
D'ailleurs, il n'y a pas de permission

-4-

Louis ARAGON

**Manuscrit autographe – *Fugue*.**

Une page in-8°. Crayon gras de typographe.  
SInd [1919]

Extraordinaire manuscrit de jeunesse, *Fugue* prendra place dans le premier recueil poétique de Louis Aragon, *Feu de joie* (1920). Copie au propre confiée à son éditeur à qui il suggère, en marge, la calligraphie d'une lettrine. Rare et formidable témoignage des travaux originels de l'un des maîtres de la poésie française.

---

*Fugue*

*Une joie éclate en trois  
temps mesurés de la lyre  
Une joie éclate au bois  
que je ne saurais pas dire  
Tournez têtes Tournez rires  
pour l'amour de qui  
pour l'amour de quoi  
pour l'amour de moi*

---

Premier recueil poétique d'Aragon, *Feu de joie* paraît en janvier 1920 *Au sans pareil*. Composé de vingt-trois poèmes, l'ouvrage s'ouvre sur un frontispice cubiste de Pablo Picasso.

Diversement inspiré par Rimbaud, Lautréamont, Breton et le dadaïsme, Aragon développe dès ses premiers écrits la versification libre (parfois qualifiés de « cubisme littéraire ») mise au service de la sonorité des mots. Teintés de la fougue de l'après-guerre et d'une certaine quête de modernisme, ces premiers textes furent salués par tous.

4.500 €

lyttrm  
17

UNE JOIE  
temps  
Une ...

### Fugue

Une joie éclate en trois  
temps mesurés de la lyre  
Une joie éclate au bois  
que je ne saurais pas dire  
Tournez têtes Tournez rires  
pour l'amour de qui  
pour l'amour de quoi  
pour l'amour de moi

Louis ARAGON

**Lette autographe signée adressée probablement à Jean Lescure.**

Une page in-4° sur papier brun.  
[Lyon]. 16 mars [1943]

Importante lettre d'Aragon annonçant à son ami la parution de l'un de ses chefs-d'œuvre,  
*La Rose et le Réséda*, et du poème *Le Conscriit des cent villages*.

Aragon informe, en outre, son correspondant de son prochain retour à Paris où il sera accueilli par Paul et Nusch Éluard, en avril 1943.

---

« Cher ami, merci de votre mot, et de votre hospitalité. De toute façon, je ne pourrai venir qu'en avril, la date variant avec divers facteurs. En attendant, je vous envoie deux poèmes pour vos collections : « *La Rose et le Réséda* » doit en principe paraître dans la page littéraire *Mot d'ordre*. Si, enfin, parce que ... L'autre ne se propose pas de sort immédiat. La copie est défectueuse, bien lire en bas de la 1<sup>re</sup> page : ... *lourds aiglons des paroles* ... et vers suivant ... *Grand-cœur grandeyrolles*... Il y a aussi peut-être brouillé le vers : *Croismare André Vourles Vémars*, et à la 2<sup>e</sup> page le mot *Orny*. J'ai la flemme de retaper. Je vous dépose ceci à la boîte avant de rentrer dans mon trou. Les grandes villes me fatiguent ! Amicalement à vous deux. Et respectueusement à Catherine. Louis. »

---

Publié à l'aube de mars 1943 par Stanislas Fumet dans le journal marseillais *Mot d'ordre*, *La Rose et le Réséda* est repris en novembre 1943 dans la revue *Messages*, dirigée par Jean Lescure à Genève.

Largement copié et diffusé clandestinement par tracts anonymes, le poème prendra place dans le recueil d'Aragon « *La Diane française* » en décembre 1944 (enrichi d'une dédicace à quatre résistants : « À Gabriel Péri et d'Estienne d'Orves comme à Guy Môquet et Gilbert Dru ») et restera comme l'un des plus flamboyants étendards de la Résistance au même titre que « *Liberté* » de Paul Éluard et « *Le Chant des Partisans* » de Joseph Kessel et Maurice Druon.

Aragon et Elsa Triolet furent accueillis par Éluard et Nusch, sur le quai de la Gare de Lyon, après dix années de rupture. Leur amitié retrouvée, Aragon s'appuya sur Éluard pour le travail clandestin qu'il conduisit dans le sud du pays.

3.000 €

16 Mars

Cher ami, merci de votre mot, et de votre  
hospitalité. De toute façon, je ne pourrais venir qu'en avril, la  
date variant avec divers facteurs. En attendant je vous envoie deux  
poèmes pour vos collections: "La Rose: le rose du" doit en principe  
paraître dans la page littéraire du Mot d'Or - Si, enfin, pour ce qui...  
L'autre ne se propose pas de sortir immédiatement: la copie est de fortune,  
bien lire en bas de la 1<sup>ère</sup> page: lourds aigles des paroles ... et vers  
suivant... Grand-leur Grandegrolles... Il y a aussi peut-être  
Brouille le vers: Croismare Ande Voules Ve'mars, et à la 2<sup>e</sup> page le  
mot Ozmy: j'ai la flamme de restaper.  
Je vous prie ceci à la boîte avant de rentrer dans mon  
box. Les grandes villes ne fatiguent!  
Amicalement à vous deux.  
Et respectueusement à Catherine.  
Louis.

Antonin ARTAUD

**Lettre autographe signée à Jacques Marie Prevel.**

Quatre pages in-4° sur papier d'écolier. Enveloppe autographe.  
Espalion. 6 avril 1946.

*« L'administration a fini par me rendre ma liberté le 19 mars dernier et je ne suis plus à l'asile de Rodez. »*

Libéré de l'asile de Rodez, Antonin Artaud, d'un souffle paranoïaque, décrit à celui qui allait devenir l'un de ses derniers fidèles le traitement d'oppression dont il pense être la victime. Évoquant son *Pèse-nerfs* et la récente publication de ses *Lettres de Rodez*, il se sait traqué : « *En apparence tout est calme, calme. Ce n'est pas vrai.* »

---

*« Cher Monsieur, non votre livre de poèmes ne m'est pas parvenu comme je l'ai dit à Arthur Adamov mais celui que vous m'avez envoyé en même temps que votre lettre ne m'est pas non plus encore parvenu. Ne vous en étonnez pas.*

*Le n° des quatre vents [revue créée par Henri Molko et dirigée par Henri Parisot et Gaston Bonheur] où a paru une lettre que j'ai écrite de Rodez à Henri Parisot ne m'a jamais été remis non plus et le Dr Ferdière l'avait sur sa table de travail.*

*Quant à mon livre de lettres de Rodez édité par Guy Lévis Mano, l'administration de l'asile de Rodez a prétendu le lire pour juger de sa légalité avant d'autoriser Guy Lévis Mano à m'envoyer même mes exemplaires d'auteur.*

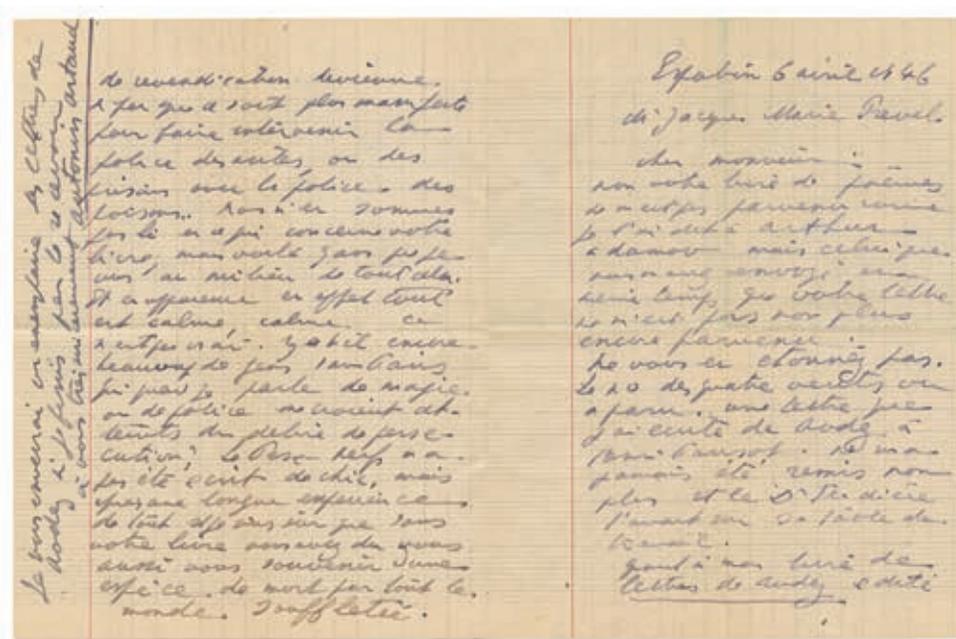
*L'administration a fini par me rendre ma liberté le 19 mars dernier et je ne suis plus à l'asile de Rodez, j'en ai averti Guy Lévis Mano mais je ne reçois toujours pas mes exemplaires.*

*C'est vous dire que je suis sûr que les 2 exemplaires de votre livre qui ne me sont pas parvenus ont certainement été interceptés. Peut-être contiennent-ils quelque chose de vif qui par un angle politique choque l'esprit d'église, de police, de laboratoire, de sacristie ou d'amphithéâtre d'anatomie et que, pensant que j'y réagirai au maximum, on a voulu m'empêcher d'entrer, moi, au contact avec une force d'insurrection de plus.*

*Bien que le titre y suffit, les choses, cher Monsieur, sont un consortium de salauds qui veulent se venger à tout prix de tout ce qui est revendication, cela ne s'avoue pas. Ca ne fait que 2 exemplaires de poésies jetés au panier mais il y a des gens qui attendent ça et bien que cette volonté de revendication devienne de fer que ce soit plus manifeste pour faire intervenir la police des asiles, ou des prisons avec la police des poisons. Nous n'en sommes pas là en ce qui concerne votre livre, mais voilà que je suis au milieu de tout cela. Et en apparence en effet tout est calme, calme. Ce n'est pas vrai.*

*Y a-t-il encore beaucoup de gens dans Paris qui quand je parle de magie ou de police me croient atteint du délire de persécution ? Le Pèse-nerfs n'a pas été écrit de chic, mais après une longue expérience de tout et je suis sûr que sans votre livre vous avez dû vous aussi vous souvenir d'une espèce de mort par tout le monde souffletée.*

*Je vous enverrai un exemplaire des lettres de Rodez si je finis par les recevoir. A vous très sincèrement.  
Antonin Artaud. »*



Jacques Marie Prevel (1915-1951) fut l'un des derniers fidèles d'Antonin Artaud. Écrivain sans éditeur, Prevel dut publier ses œuvres à compte d'auteur, dont *Les Poèmes mortels* (1945) évoqués par Artaud dans la présente lettre.

La rencontre des deux hommes eut lieu le 27 mai 1946, au café de Flore, décrite ainsi par Prevel dans son journal : « Il est plus de midi Artaud devait être au Flore à 11h¼. Il surgit tout à coup, le béréte basque enfoncé jusqu'aux oreilles, le visage ravagé. Il ressemble à mon père à la fin de sa vie, la lèvre en lame de couteau, la parole coupante. »

Dès lors, naquit une amitié profonde teintée de poésie, de bohème et de paradis artificiels. Jusqu'à la mort d'Artaud, en mars 1948, Prevel, fasciné par son ami, rédige leur quotidien et l'intimité de leur relation : « L'intensité de sa vie me faisait entrer dans un absolu, le sien. J'étais pris dans son tourbillon. Je le suivais comme un somnambule. Et quand je le quittais à Jussieu ou quelque part dans la nuit, je revenais ivre, étrangement obsédé par ses paroles, par les chants qu'il psalmodiait, par son visage unique, par son regard poignant. Je marchais dans Paris sans penser ou plutôt je ne pensais qu'à lui. Ma vie était transformée, illuminée. Il y avait Antonin Artaud. Je vivais. »

Ce journal, témoignage précieux des deux dernières années d'Artaud, fut publié posthument, en 1974, sous le titre *En Compagnie d'Antonin Artaud*.

Affaibli par la misère et par la drogue, Prevel mourut de la tuberculose en 1951, cinq années, jour pour jour, après sa rencontre avec Artaud.

7.500 €

-7-

Antonin ARTAUD

**Lettre autographe signée à Marcel Pagnol.**

Une page in-4° sur papier à en-tête du café *Le Dôme*.  
Paris. 12 octobre 1932. Enveloppe autographe.

*« Je vous envoie M<sup>lle</sup> Annie Besnard dont je vous avais déjà parlé,  
car elle a besoin de travailler et elle est très jolie... »*

Aux premières heures de sa rencontre avec Annie Besnard, Antonin Artaud se démène pour recommander sa jeune amante auprès des hommes de cinéma. Il s'adresse ici à Marcel Pagnol, producteur et futur réalisateur de films.

---

*« Cher ami, Je vous envoie M<sup>lle</sup> Annie Besnard dont je vous avais déjà parlé, car elle a besoin de travailler et elle est très jolie et pourra rendre des services quand on la convoquera. Vous m'obligeriez beaucoup en la voyant un instant. Merci et toutes mes amitiés. Antonin Artaud. »*

---

Marcel Pagnol venait de fonder, au printemps 1932, sa propre société de production, installée à Boulogne Billancourt. Le 2 novembre de cette même année, l'adaptation cinématographique de sa pièce *Fanny*, réalisée par Marc Allégret, voyait le jour sous sa production.

A noter qu'Artaud écrit ce même 12 octobre une lettre en tous points similaire au producteur et réalisateur Laurent Tual (1902.1956).

Les Lettres d'Artaud à Annie Besnard furent publiées en 1977 aux éditions Le Nouveau Commerce.

3.500 €



**LE DÔME**  
CAFÉ-BAR AMÉRICAIN  
106, Boulevard de Montparnasse, 106  
Télégrammes | DANTON 64.36  
DANTON 72.30  
LITTRÉ 25.39

PARIS, le 11 Octobre 1952

M. Marcel Cagnal

Cher ami,

Je vous envoie mes très amicales pensées  
ous jours mais déjà parlés, car elle  
a les besoins de nouvelles et elle est  
très forte et pour rendre des services  
grand on la convoque. Vous  
n'êtes obligés beaucoup en la voyant  
en constant.

Mes très cordiales amitiés

Antonin Artaud

Départ d'Antonin Artaud

M. Marcel Cagnal

Studio Braumberger Richebié

49 Quai du Point du Jour 49

St Laurent

Seine

-8-

Francis BACON

**Photographie originale.**

Tirage argentique d'époque (probablement unique) figurant Bacon plongé dans ses pensées.  
Circa 1977-1978.

Tirage de grand format, vertical : 26 x 39,50 cm

Signé en marge inférieure par le photographe, Mario Bellavia.

Provenance : Vente Christie's New York, Juillet 2009.

950 €



-9-

Honoré de BALZAC

**Lettre autographe à son éditeur Hippolyte Souverain.**

Une page in-4°.

Slnd [Aux Jardies, fin mai 1840]

Correspondance Pléiade, tome II, page 752.

Balzac s'affaire aux publications de ses romans *Le Curé de village* et *Pierrette*.

---

« *Donnez à Louis [Desnoyer], les bonnes feuilles (1/2) 23 et 24 du Curé. Puis celles de Pierrette que j'attends pour faire la préface.*

*Envoyez ce qui est imprimé à Sceaux [chez Dépée qui imprimait Le Curé de village] et demandez l'épreuve de cette composition en page et en feuille le plus tôt possible, cela est urgent, ils n'en ont pas pour plus d'une journée, j'attends après, cela doit faire deux feuilles avec le titre. à dimanche. »*

Le *Curé de village* fut initialement publié en feuilleton dans *La Presse* dès 1839. Postérieurement remanié, le roman est édité chez Hippolyte Souverain en 1841 et s'intègre aux *Scènes de la vie de campagne* de *La Comédie humaine*. Balzac témoigna de son affection particulière pour cet ouvrage : « *Je ne croyais pas à la possibilité d'arriver à de tels effets en littérature. Le curé de Village dépasse mes espérances* ».

---

Le roman *Pierrette* parut initialement en janvier 1840 en feuilleton dans *Le Siècle*, puis en deux volumes, chez Souverain, en septembre de la même année. Dédié à Anna Hańska, fille de la comtesse Ewelina Hańska - que Balzac épousera en 1850 -, l'ouvrage est attaché au deuxième livre des *Scènes de la vie de province* de *La Comédie humaine*.

2.500 €

Donnez à Louis, les bonnes feuilles  
(1/2) 29 et 26  
Du curé

Suis celles de Tiennette que j'attends  
pour faire le préface

Envoie ce qui est imprimé à Scarron  
et demande l'épreuve de cette compo-  
sition en page et en feuille la plus pré-  
missible, cela est urgent, ils n'en ont  
pas pour plus d'une semaine, j'attends  
après, cela doit faire 2 feuilles avec  
le titre

à Dieu anchoy

-10-

Honoré de BALZAC

**Lettre autographe signée (cinq fois dans le texte) à son éditeur Hippolyte Souverain.**

Une page in-8°. Adresse et cachet de cire sur le quatrième feuillet

[Passy] 27 novembre [1840]

Correspondance Pléiade, tome II, pp 847-848.

« *M. de Balzac n'a pas encore reçu le manuscrit confié à Monsieur Souverain.* »

Intéressante lettre relative au manuscrit de Charles Lassailly, remis à Souverain, composant pour partie *Les romans du cœur*, l'ouvrage collectif entrepris par Balzac, Léon Gozlan, Théophile Gautier, Alphonse Karr et Lassailly.

Bien que plusieurs fois annoncé - notamment en tête du *Curé de village* de Balzac - ce recueil ne vit jamais le jour.

« *M. de Balzac n'a pas encore reçu le manuscrit confié à Monsieur Souverain, il le prie de le remettre chez lui, le plus tôt possible.* »

27 9<sup>bre</sup>

*M. de Balzac rappelle à M. Souverain le manuscrit donné pour l'ouvrage de M. Lassailly. S'il n'en fait pas usage, M. de Balzac le redemande. Si M. Souverain en use, M. de Balzac en demande une épreuve d'ici à un mois, ou M. Souverain le fera copier. M. de Balzac en a besoin absolument.* »

2.500 €

M. J. Balzac n'a pas encore  
reçu le manuscrit confié à  
Monsieur Souverain, il le  
prie de le remettre chez lui,  
le plus possible

77 g<sup>br</sup>

M. J. Balzac rappelle à M.  
Souverain la messagerie Domini  
pour l'ouvrage de M. Lattaigny.  
S'il n'est fait pas usage de  
M. Balzac l'ouvrage, si  
M. Souverain en offre M. J.  
Balzac en demandant une  
épreuve d'ici à un mois, ou  
M. Souverain le fera copier,  
M. J. Balzac en a besoin  
absolument.

Monsieur Souverain.

Charles BAUDELAIRE

**Lettre autographe signée à Louis Marcelin.**

Deux pages in-8° sur papier à en-tête de l'hôtel du Grand Miroir à Bruxelles.

Adresse autographe. Manque sur le 4<sup>e</sup> feuillet sans atteinte au texte.

Bruxelles. 4 juillet 1864.

Lettre inédite à la correspondance de la Pléiade.

« *J'ai été obligé de lâcher momentanément les poèmes en prose.* »

Magnifique et importante lettre du poète évoquant successivement ses conférences sur Edgar Allan Poe, la rédaction momentanément interrompue de ses *Petits poèmes en prose* au profit de son pamphlet contre la Belgique.

---

« *Cher Monsieur, voici le manuscrit promis depuis si longtemps, et complètement remanié. Si je l'ai gardé ici deux mois, c'est parce que j'avais l'intention de donner des lectures sur Edgar Poe, et j'avais besoin de tout mon ouvrage sous mes yeux. Ainsi que nous en sommes convenus, vous couperez où vous voudrez, et je vous recommande de nouveau les épreuves.*

*Maintenant, je veux vous parler de nouveau de M. Jousset [Auguste Jousset, maître de l'hôtel de Dieppe qui aidait financièrement Baudelaire], que je charge de vous remettre ces deux paquets, et à qui je dois de l'argent. Ce serait lui faire plaisir et me rendre à moi un très grand service, de lui remettre le prix approximatif des trois morceaux. Si c'est une violation de l'usage établi chez vous, violez l'usage pour moi, je saurai vous en remercier. Nous avions calculé que l'ouvrage faisant de 1300 à 1500 lignes devait représenter une somme de 325 à 375<sup>frs</sup> peut-être un peu plus.*

*J'ai été obligé de lâcher momentanément les poèmes en prose parce que je veux utiliser mon voyage et que j'ai commencé un ouvrage sur la Belgique. Il faut que j'aille à Namur, à Liège, à Gand, à Bruges et à Anvers. Partout des monuments superbes, et des gens abominables. – mais vers la fin du mois, je me remettrai aux poèmes, et je ferai un triage pour vous ; c'est-à-dire que je choisirai ceux qui par leur nature peuvent s'adapter à votre Revue, comme les deux que vous avez gardés.*

*Si vous aviez quelque chose à m'écrire, je ne serai jamais hors de Bruxelles plus de trois jours. Mais en terminant, je vous prie de nouveau de faire tout ce que vous pourrez pour soulager M. Jousset. Veuillez agréer cher Monsieur, l'assurance de mes parfaits sentiments.*

*Charles Baudelaire. Hôtel du Grand Miroir. Rue de la Montagne. Bruxelles.*

A. Joubert Bruxelles  
Marcelin 4 juillet 1864.

Cher Monsieur,

Voilà le manuscrit promis depuis si  
longtemps, et complétement accompli.  
Si j'ai gardé un peu de moi, c'est  
parce que j'avais l'intention de donner  
des lectures sur Edgar Poe, et j'en ai  
fait de tout mon ouvrage sur mes  
yeux.

Ainsi que vous le voyez, Monsieur,  
vous comparez un ouvrage à un autre, et  
je vous recommande de nouveau les  
opérations.

Maintenant, j'ai une autre partie de  
mon manuscrit de M. Joubert que je  
charge de vous remettre et j'en suis  
très sûr, et j'ai l'honneur de vous  
en faire présent et en rendre à vous  
un très grand service de lui remettre le  
prix approximatif de trois mille francs.  
C'est un véritable et sage acte.  
Ces deux volumes s'ajoutent pour moi,  
à l'œuvre que vous m'avez  
faites de 1300 à 1500 livres  
depuis quelques années à 325 à

Émile Planat, dit Louis Marcelin (1825-1887) fondateur, en 1862, et directeur de *La Vie parisienne* avait accueilli dans sa revue plusieurs textes de Baudelaire : le chapitre XI du *Peintre de la vie moderne* (23 avril 1864), deux poèmes en prose : *Les Yeux des pauvres* et *Les Projets* (2 juillet et 13 août 1864) et, par les soins de Jules Claretie, le sonnet *Sur les débuts d'Amina Boschetti* (1<sup>er</sup> octobre 1864).

En avril 1864, très endetté, Baudelaire part pour la Belgique afin d'y entreprendre une tournée de conférences, mais ses talents de critique d'art éclairé rencontrent peu de succès. Il se fixe dès lors à Bruxelles et initie, en juin 1864, la rédaction d'un pamphlet féroce contre son éphémère pays d'accueil. *La Belgique déshabillée*, restera inachevé. Les premiers extraits ont été publiés à titre posthume en 1887, puis dans son intégralité, en 1952, sous le titre de *Pauvre Belgique*.

375 et partie en partie.

Il n'est obligé de l'écrire  
momentanément les poèmes en  
prose, parce que j'en ai écrits avec  
vous et que j'ai commencé un  
ouvrage sur la Belgique. Il faut  
que j'aille à Valenciennes à la fin  
de l'été à Bruges et à Anvers. Tous  
les deux des manuscrits imprimés et  
des gens absolument. — Mais c'est  
la fin de moi, j'ai écrit un  
livre, et j'ai fait un tirage pour  
vous, c'est à dire que j'ai écrit  
qui par leur valeur peuvent être pour  
à votre honneur, comme les deux  
en un seul volume.

Si vous avez encore chose à m'écrire  
donnez-moi à l'école j'en ai besoin de  
Bruxelles pour le bon jour  
Mais le bon jour j'en ai besoin de  
vous et j'en ai besoin de vous  
pour vous faire tout ce que vous  
pouvez pour soulager M. Joubert.

Je vous prie, cher Monsieur, de  
vous en aller j'en ai besoin de vous.  
Charles Baudelaire  
Hotel du Grand Mirail  
Rue de la Montagne, Bruxelles.

*Le Spleen de Paris*, également connu sous le titre *Petits Poèmes en prose*, a été publié posthument, en 1869, à l'initiative de Charles Asselineau et Théodore de Banville, dans le quatrième volume des *Œuvres complètes* de Baudelaire, chez Michel Lévy. Les cinquante pièces composant ce recueil furent rédigées entre 1857 et 1864.

Provenance : Vente Christie's Paris. 30 avril 2014. Lot 74.

7.500 €

Charles BAUDELAIRE

Lettre autographe signée à Léon Reynard.

Une page in-8°. Adresse autographe et marques postales.

Slnd [Paris. 29 février 1860].

Lettre inédite à la correspondance de la Pléiade.

Extraordinaire et précieuse lettre du poète listant à son correspondant les six poèmes condamnés des *Fleurs du Mal*.

---

*Le Léthé.*

*Les Bijoux.*

*à celle qui est trop gaie.*

*Lesbos.*

*Femmes damnées (n° 1, Delphine et Hippolyte)*

*Les métamorphoses du vampire.*

*Tout à vous, cher Monsieur, et mille remerciements pour votre bienveillance.*

*Ch. Baudelaire.*

---

Le 7 septembre 1859, désireux de publier des études littéraires, Léon Reynard - journaliste au *Moniteur Universel* - écrivait à Baudelaire en ces termes :

*« Mon ami et le vôtre M. Alfred Delvau a bien voulu me donner une lettre de recommandation pour vous. J'aurais voulu vous la remettre personnellement ; mais puisque malgré tous mes désirs cela n'est pas possible je prends la liberté de vous l'adresser, si démesurément flatteuse qu'elle soit. Le travail dont il vous parle consiste en une série d'études en prose, dans lesquelles l'influence des *Fleurs du mal* joue un rôle important. Votre livre, Monsieur, est un de ceux qui m'ont le plus préoccupé, et je crois que la trace qu'il a laissée dans mon esprit ne s'effacera jamais. Il était donc juste que ces études vous fussent dédiées, et j'ai mis votre nom en tête de mon travail. Je serais heureux, Monsieur, si vous vouliez bien y jeter les yeux, et si elles vous plaisent que vous m'aidiez dans l'œuvre si difficile de la publication. C'est pour vous les remettre et surtout pour vous voir que je voudrais vous rencontrer. Si donc vous prenez un quart d'heure sur votre vie pour me recevoir, vous obligeriez, Monsieur, un de vos frères en souffrance morale et votre sympathique L. Reynard. »*

Ces études littéraires ne semblent avoir jamais vu le jour. Baudelaire avait-il daigné rencontrer Reynard selon sa demande ? Rien n'est moins sûr. Toutefois, le poète lui adresse donc la liste des six pièces condamnées au sein de ce qui constitue, à ce jour, la seule lettre connue de Baudelaire adressée à ce correspondant.

*Les Fleurs du Mal* parurent le 21 juin 1857. Quelques jours plus tard, le 7 juillet, le recueil est déferé au parquet sur décision de la direction générale de la Sûreté publique. Le 20 août, Baudelaire est convoqué à la 6<sup>e</sup> chambre correctionnelle du tribunal de la Seine. Le poète est poursuivi pour deux chefs d'accusation : outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs et offense à la morale religieuse.

La La'thé.  
Le Bijoux.  
à Celi qui est trop gai  
Lesbos  
Jenny d'années (n°1, D'Affin  
Le méaurops et Hippolyte)  
de Vampire.

Vous à long, cher Maxime et toute  
remerciement pour votre bienveillance.

Ch. Baudelaire.

Monsieur Léon Reynard,  
Rue Pigale 61  
Paris.



Face au procureur Ernest Pinard, l'avocat de Baudelaire, Gustave Chaix d'Est-Ange, défend l'idée que l'auteur a peint le mal afin que les lecteurs s'en éloignent.

Malgré cela, le poète et son éditeur sont condamnés pour «délit d'outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs», en raison de «passages ou expressions obscènes et immorales», contraints à une amende et au retrait de six poèmes du recueil. «Une ridicule opération chirurgicale» selon les mots de Baudelaire, qui le meurtrit au plus profond de son âme.

Ce n'est qu'en 1949, que la chambre criminelle de la Cour de cassation, sur demande du président de la Société des gens de lettres, cassera le jugement et réintègrera les six poèmes interdits de publication.

15.000 €

-13-

Charles BAUDELAIRE

Manuscrit autographe.

Une page in-4°.  
SInd.

« *Je suis un vieux.* »

Mystérieuses notes autographes du poète listant quelques idées hétéroclites et s'interrogeant sur ses goûts en matière de femmes.

---

*Fusées*

*Pour les milieux, ornements, et décors.*

*Couleur poétique vague*

*Mais cependant :*

*Révolution*

*Directoire*

*Empire*

*Restauration*

*Je suis un vieux :*

*Mes goûts en costumes,*

*modes*

*meubles*

*Femmes.*

2.500 €

Alfred

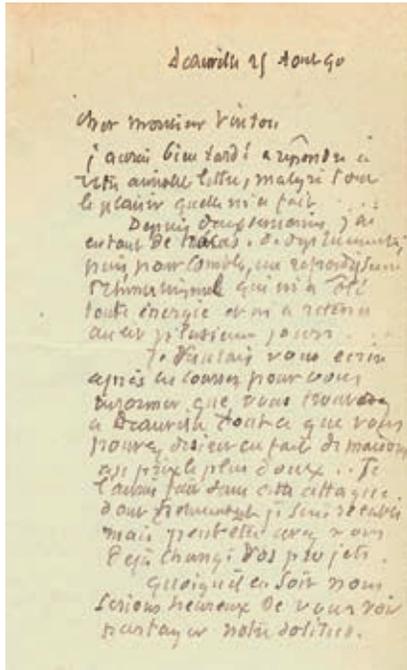
Pour le milieu, ornements, et d'écars.

Couleur poétique vague

mais cependant : Révolution  
Directoire  
Empire  
Restauration

Le Suis un vicieux :

my goût en Copernic,  
moby,  
mauby  
Demmy.



-14-

Eugène BOUDIN

Lettre autographe signée au peintre américain Frederic Porter Vinton.

Trois pages in-8°. Infime déchirure au pli central.

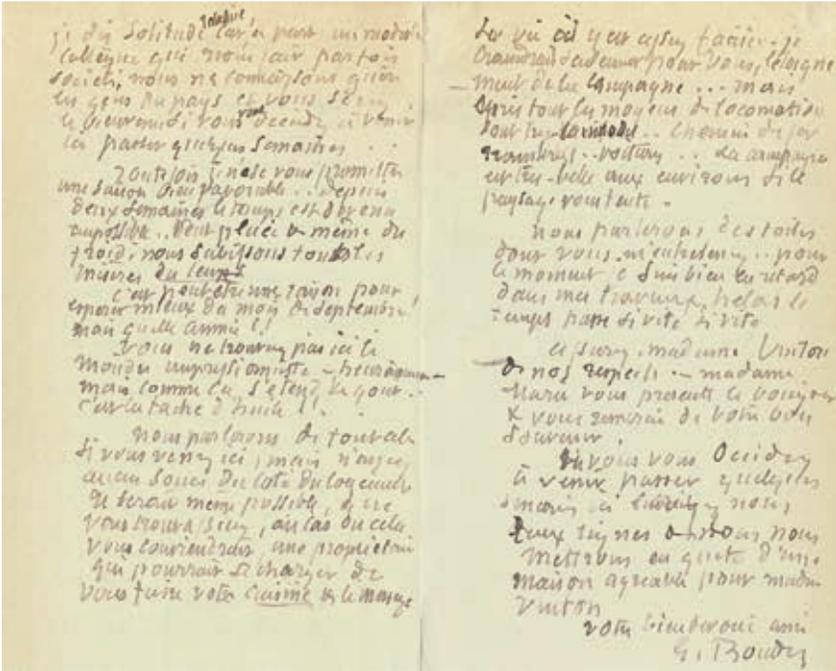
Deauville. 25 août 1890.

« Vous ne trouverez pas ici le moindre impressionniste - heureusement. »

Superbe lettre de Boudin conviant le peintre américain à le rejoindre à Deauville, et critiquant les Impressionnistes qui s'étendent « comme une tâche d'huile ».

« Cher Monsieur Vinton, J'aurais bien tardé à répondre à votre aimable lettre, malgré tout le plaisir qu'elle m'a fait. Depuis deux semaines j'ai eu tant de tracas. Des déplacements ; puis pour comble, un refroidissement rhumatismal qui m'a ôté toute énergie et m'a retenu au lit plusieurs jours. Je voulais vous écrire après les courses, pour vous pour vous informer que **vous trouverez à Deauville tout ce que vous pouvez désirer** en fait de maison au prix le plus doux. Je l'aurais fait sans cette attaque dont heureusement je suis rétabli, mais peut-être avez-vous déjà changé vos projets.

Quoi qu'il en soit **nous serions heureux de vous voir partager notre solitude**. Je dis solitude - relative - car à part un modeste collègue qui nous fait parfois société, nous ne connaissons guère les gens du pays et vous serez le bienvenu si vous vous décidez à venir ici passer quelques semaines. **Toutefois, je n'ose vous promettre une saison bien favorable**. Depuis deux semaines le temps est devenu impossible. Vent, pluie, et même du froid ; nous subissons toutes les misères du temps. C'est peut-être une raison pour espérer mieux du mois de septembre ! mais quelle année !



*Vous ne trouverez pas ici le moindre impressionniste - heureusement - mais comme ça s'étend ! c'est la tâche d'huile. Nous parlerons de tout cela si vous venez ici, mais n'ayez aucun souci du côté du logement. Il serait même possible que vous trouviez, au cas où cela vous conviendrait, une propriétaire qui pourrait se charger de vous faire votre cuisine et le ménage. La vie ici y est assez facile. Je craindrais seulement pour vous, l'éloignement de la campagne ... mais après tout les moyens de locomotion sont très commodes (...)*  
**La campagne est très belle aux environs, si ce paysage vous tente.**

*Nous parlerons des toiles dont vous m'entretenez. Pour le moment je suis bien en retard dans mes travaux. Hélas le temps passe si vite, si vite. Assurez Madame Vinton de nos respects (...)* Si vous vous décidez à venir passer quelques semaines ici, écrivez-nous (...) nous nous mettrons en quête d'une maison agréable pour Madame Vinton. Votre bien dévoué ami. **E. Boudin.** »

Si Boudin montra son travail à la première exposition impressionniste de 1874, il ne se considéra jamais comme faisant partie intégrante du mouvement. Il en va de même pour Frederic Porter Vinton (1846.1911). Bien que son travail soit souvent perçu comme impressionniste, Vinton ne s'identifia pas lui-même à ce mouvement artistique.

Les Vinton rencontrèrent Eugène Boudin, Camille Pissarro et Alfred Sisley lors de leur voyage de dix-huit mois en Europe en 1889-1890. Vinton avait visité la France, l'Italie, la Hollande et l'Angleterre, étudiant le travail des artistes de chaque pays. Lors du voyage des Vinton, Boudin dédia trois tableaux à Vinton. Plus tard, Vinton acheta un grand groupe de peintures de Boudin proposé à la vente à la Chase Gallery de Boston. Nous connaissons une scène de plage réalisée par Boudin en 1890 intitulée **Trouville, scène de plage** signée et dédiée « à Madame Vinton Souvenir 1890 Trouville ».

2.500 €



-15-

Eugène BOUDIN

**Dessin original – Vue d'un parc.**

Fusain et pastel sur papier. Circa 1856.

Rehauts de blanc et bleu.

Format 27,30 x 44,50 cm.

Cachet de la signature en bas à gauche (Lugt.5991).

Annoté par Boudin « avril matin ».

Magnifique étude du maître pré-impressionniste : la quiétude d'un parc aux premières frondaisons du printemps.

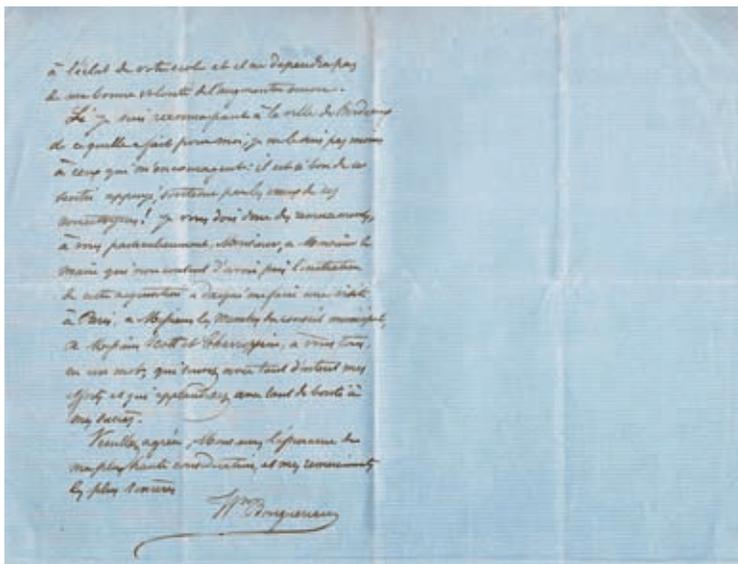
Un dessin similaire est conservé au musée du Petit Palais sous la référence PPD5716.

Provenance :

Marcel Boudin, Rouen / Jacques Hamon, Le Havre / Walter Goetz, Paris.

L'œuvre est enregistrée dans les Archives Eugène Boudin de la Galerie Brame et Lorenceau. Un avis d'inclusion sera remis à l'acquéreur.

25.000 €



-16-

William BOUGUEREAU

Lettre autographe signée au baron Sourget, à l'école des Beaux-Arts de Bordeaux.

Deux pages in-8° sur papier bleu gaufré à ses initiales.

Paris. 16 avril 1864.

« Je suis fier de ce que vous voulez bien me revendiquer comme peintre bordelais. »

Superbe lettre de Bouguereau honoré que la ville de Bordeaux - qui a bercé ses débuts d'artiste - fasse acquisition de son œuvre intitulée *Une bacchante*.

« Monsieur, J'ai doublement à vous remercier : d'abord du **rapport si bienveillant que vous avez rédigé pour faire acheter mon tableau par le conseil municipal**, et ensuite, de la lettre qui m'annonce que le conseil a voté cette acquisition pour la somme de 6000 frs.

Je suis touché plus que je ne saurais dire de l'exposé des motifs du rapport, et je suis fier de ce que vous voulez bien me revendiquer comme peintre bordelais : en effet, si La Rochelle est le lieu de ma naissance, jamais elle ne m'aurait pu donner l'éducation que j'ai trouvée à l'école de votre ville ; et je puis le dire aussi, nulle part je n'ai reçu autant de preuves de sympathie : aussi je suis très heureux, croyez le bien si j'ai pu contribuer à l'éclat de votre école et il ne dépendra pas de ma bonne volonté de l'augmenter encore. Si je suis reconnaissant à la ville de Bordeaux de ce qu'elle a fait pour moi, je ne le suis pas moins à ceux qui m'encouragent : il est si bon de se sentir appuyé, soutenu par les vœux de ses concitoyens ! Je vous dois donc des remerciements, à vous particulièrement, Monsieur, à Monsieur le maire qui non content d'avoir pris l'initiative de cette acquisition a daigné me faire une visite à Paris, à Messieurs les membres du conseil municipal, à Messieurs Scott et Charroppin, à vous tous, en un mot, qui suivez avec tant d'intérêt mes efforts et qui applaudissez avec tant de bonté à mes succès. »

*Une bacchante* (huile sur toile réalisée en 1862) fut acquise par la ville de Bordeaux lors du Salon de la Société des Amis des Arts, le 8 avril 1864. L'œuvre est aujourd'hui conservée au musée des Beaux-Arts de la ville.

1.500 €

-17-

Antoine BOURDELLE

**Lettre autographe signée à l'architecte Alfred Rome.**

Deux pages in-4° illustrées et relevées d'aquarelle.

Légères traces d'adhésif au verso.

Paris. 2 juin 1922.

*« Ma discipline est telle que je ne me fatigue pas et je suis plus heureux lorsque je tiens mon travail que lorsque je l'abandonne. »*

Superbe lettre illustrée du sculpteur français préparant un bronze surplombant un socle vertical en pierre.

---

*« Cher ami Rome, Voici comment je vois le socle pierre qu'on patinera ensuite avec simplement de l'oxide de fer qui laisse un ton d'or. Stèle droite A+A évasé pour la stabilité, mais le poids compte aussi. Pas de frais d'emballage mais recevez-vous à temps le bronze ?*

*Dimensions – hauteur 1m35. Largeur à l'échelle du dessin A.A. avec base évasée pour assise solide.*

*Merci très grands chers amis. Je suis tenu archi tenu. Travail énorme. Parce que fait et refait par moi seul. Immense retard à mes monuments ! aurai-je seulement des vacances cette année ? je ne sais – je sais qu'il n'en faudrait pas. Ma discipline est telle que je ne me fatigue pas et je suis plus heureux lorsque je tiens mon travail que lorsque je l'abandonne. Peut-être irai-je en Italie en auto – mais je n'ose y compter.*

*Vous pensez bien que nous serions heureux de pouvoir venir – hélas est bien le mot que nous devons dire. Je ne sais par où commencer mes travaux, comment me tirer de mes retards. Il n'était pas nécessaire d'envoyer les 4 mille que nous avons bien reçus chèque.*

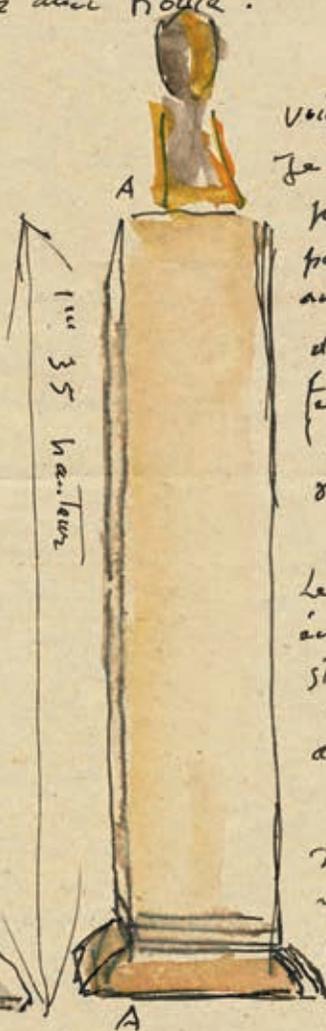
*Croyez-vous que ma petite vitesse, le bronze arrivera assez tôt ? A tout votre grand et petit monde mes hommages bien cordiaux. Si vous photographiez le bronze sur la colonne au musée entourez le des trois dames, les deux grandes et la toute petite... En hâte et à vous tous. Ant. Bourdelle. »*

4.500 €

2.  
juin  
12.

PARIS

chez ami Boue.



Voici comment  
je vois la seule  
peuse qui in  
patinera ensuite  
avec simplement  
de l'oxide de  
fer - qui  
laisse un ton  
gris -

stèle verte  
Le bas A+A  
aussi pour la  
stabilité. mais  
le poids compte  
aussi. —

pas de papier  
s'emballage  
mais recouvert  
vues à temps  
la bronze ?



-18-

Antoine BOURDELLE

**Lettre autographe signée à l'architecte Alfred Rome.**

Deux pages grand in-4° illustrées par son chef-d'œuvre *Héraklès archer*.

Légères traces d'adhésif au verso.

Enveloppe autographe contrecollée sur papier.

[Paris] 3 juin 1926.

« *C'est mon grand Héraklès (bronze) qui dans un petit temple tracé par moi est érigé.* »

Extraordinaire lettre illustrée du sculpteur français figurant son *Héraklès archer* au sein d'un temple à colonnades inauguré dans la ville de Toulouse.

« *Chers amis Rome. Ami Alfred Rome. J'ai l'écho de votre nomination dans la Légion d'honneur. Nous en sommes très très heureux, pour votre œuvre et pour la joie dans votre maison.*

*A Toulouse dernièrement, le 16 de mai, 100 sociétés sportives ont défilé devant le 1<sup>er</sup> monument aux sports élevé en France et c'est mon grand Héraklès (bronze) qui dans un petit temple tracé par moi est érigé au seuil du terrain du stade toulousain.*

*Près de l'Héraklès, une stèle porte en petit relief bronze enchâssé la tête d'un jeune sportif mort à la guerre. Ce temple en béton coulé est sans toit. Cela ne dépasserait pas 60 mille francs si on pouvait en établir auprès d'un stade grenoblois une réplique. Il y aurait place sur les deux stèles pour 2 ou 4 sportifs. Si vous en avez perdu à la guerre. Les cérémonies y sont très émouvantes. Je ferai au temple quelques modifications, par exemple, on le mettrait sur plusieurs marches ! Toulouse étant la plaine - et Grenoble, la montagne ! On a fait là à Toulouse l'appel des morts. Un piquet de soldats, le maire, le préfet, un général. 100 sociétés sportives le soir. Banquet de 300 couverts.*

*Si à Grenoble vous avez un stade, attention de ne rien ébruiter et si vous pouvez montrer cela, ne le dévoilez qu'après certitude, sinon ne rien entreprendre. Soyez avertis que le prix du bronze est très augmenté et voilà qui serait mieux qu'au musée. A tous les Rome affections. Ant. Bourdelle.* »



*Héraklès archer* est certainement la sculpture la plus célèbre d'Antoine Bourdelle. Cette notoriété fut acquise dès sa première présentation, au Salon de la Société nationale des beaux-arts en 1910. L'œuvre figure le héros antique tirant ses flèches contre les oiseaux du lac Stymphale. Plusieurs versions de ce chef-d'œuvre sont aujourd'hui conservées à travers le monde.

C'est en 1925 et à l'initiative de Paul Voivenel (1880.1975) que cette version d'*Héraklès archer* fut installée, à Toulouse, square de l'Héraclès, en mémoire de tous les sportifs morts au combat durant la Première Guerre mondiale.

Voivenel, président du comité de Rugby, avait sollicité Bourdelle, né à Montauban et ancien élève de l'École des Beaux-arts de Toulouse, pour que le sculpteur cède un exemplaire de son *Héraklès* à la ville de Toulouse. Bourdelle accepta cette proposition, dessina l'intégralité du monument et accepta de vendre cette sculpture en bronze à prix coutant.

8.000 €

André BRETON

Poème autographe signé.

Une page in-4° sur papier à en-tête de la revue *Medium*. SInD.

« *La poésie se fait dans un lit comme l'amour.* »

Magnifique manuscrit polychrome d'André Breton, en vers libres, faisant gloire aux vertus de la poésie.

---

SUR LA ROUTE DE SAN ROMANO

*La poésie se fait dans un lit comme l'amour  
Ses draps défaits sont l'aurore des choses  
La poésie se fait dans les bois*

*Elle a l'espace qu'il lui faut*

*Pas celui-ci mais l'autre que conditionnent*

*L'œil du milan*

*La rosée sur une prêle*

*Le souvenir d'une bouteille de Traminer embuée sur un plateau  
d'argent*

*Une haute verge de tourmaline sur la mer*

*Et la route mentale*

*Qui monte à pic*

*Une halte elle s'embroussaille aussitôt*

*Cela ne se crie pas sur les toits*

*Il est inconvenant de laisser la porte ouverte*

*Ou d'appeler des témoins*

*Les bans de poissons des haies de mésanges*

*Les rails à l'entrée d'une grande gare*

*Les reflets des deux rives*

*Les sillons dans le pain*

*Les bulles du ruisseau*

*Les jours du calendrier*

*Le millepertuis*

*L'acte d'amour et l'acte de poésie*

*Sont incompatibles*

*Avec la lecture du journal à haute voix*

*Le sens du rayon de soleil*

*La lueur bleue qui relie les coups de hache du bûcheron*

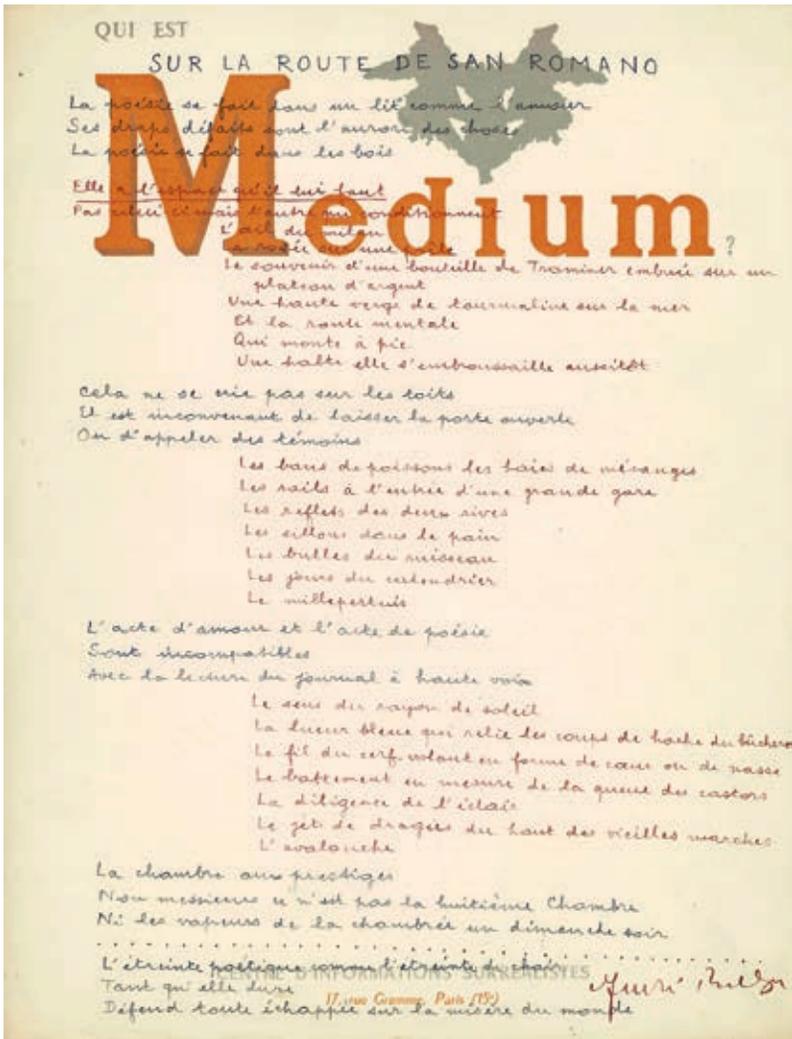
*Le fil du cerf-volant en forme de cœur ou de nasse*

*Le battement en mesure de la queue des castors*

*La diligence de l'éclair*

*Le jet de dragées du haut des vieilles marches*

*L'avalanche*



La chambre aux prestiges  
Non messieurs ce n'est pas la huitième chambre  
Ni les vapeurs de la chambrée un dimanche soir

L'étreinte poétique comme l'étreinte de chair  
Tant qu'elle dure  
Défend toute échappée sur la misère du monde

André Breton

Sur la route de San Romano, composé en 1948, fut publié dans la revue *Néon*, puis repris dans le recueil des *Poèmes* édité chez Gallimard. Le poème sera en outre illustré par Toyen.

4.500 €

-20-

André BRETON

Poème autographe signé.

Une page in-4° sur papier à en-tête de la revue VVV.  
New York. Fin 1942.

Très beau manuscrit surréaliste, mis au propre pour sa publication dans la revue VVV.

---

LA PORTE BAT

*La por por porte por  
La fe nè tre  
Sur l'odeur amère du limurerre  
Qui me rappelle Milady de Winter  
Lissant son cheautil derrière les losanges de la pluie  
Brifrouse-brifrousses le plancher est si vieux  
Qu'à travers on voit le feu de la terre  
Toutes les belles à leur coumicouoir  
Comme les hirondelles  
Sur les fils où je joue dans les gouttes  
D'un instrument inconnu  
Oumyoblisoettiste  
Au cœur de ce nœud de serpents  
Qu'est la croix ses quatre gueules fuyantes suspendues aux pis cardinaux.*

*New York, 1942. André Breton.*

---

*La Porte Bat* fut publiée, en 1943, dans le numéro 2/3 de la revue new yorkaise VVV, puis repris, en 1948, dans *Poèmes*.

3.000 €

# W

A MAGAZINE OF ART & DISCOVERY

*To create and to change to become*

LA PORTE BAT

La por por porte por  
La fe nê tre  
Sur l'odeur amère du limure  
Qui me rappelle Milady de Winter  
Lissant son cheautre derrière les losanges de la pluie  
Bifrouse - bifrouses le pleucher est si vieux  
Qui à travers on voit le feu de la terre  
Toutes les belles à leur coumicousoir  
Comme les fils hirondelles  
Sur les fils où je joue dans les gouttes  
D'un instrument inconnu  
Oumyobliettiste  
Au cœur de ce noeud de serpents  
Qui est la croix des quatre queues fuyantes suspendues  
aux pis cardinaux.

New York, 1942

*Yves Klein*

Room 3308 • 10 East 40th Street, N.Y.C.

André BRETON - Louis ARAGON - Paul ÉLUARD  
René CHAR - Georges SADOUL - Marcel NOLL

**Manuscrit autographe collectif.**

Une page in-4° sur papier gris-bleu.  
Slnd. [vers 1930].

Le document a été écrit, dans l'ordre, par : André Breton (lignes 1 et 2), Louis Aragon (lignes 3, 4, 5 et 6), Georges Sadoul (lignes 7 à 11), Paul Éluard (lignes 12 à 15), Marcel Noll (lignes 16 et 17) et René Char (lignes 18 à 22).

« *Les poètes dorment debout.* »

Précieux cadavre exquis rédigé collectivement par les fondateurs du surréalisme.

*L'amande qui a donné naissance aux îles Philippines  
Était plus verte que la mer  
Morte  
N'est verte  
Disait à Philippe IV le Bel l'essence de Néoli  
Qui venait de recevoir un mandat-poste de cent fleurs  
Du Mal  
Louis Huit Le Hutin  
L'astragale  
Le Sonnet  
Le Lit  
Et tous les bateaux au guichet des aller  
Et retour  
Quand l'employé suspend à sa boutonnière  
Un phare où les déserteurs ne s'ennuient pas  
Il - le phare - n'y est pour rien  
Son gardien est somnambule  
Il - le gardien - Il est préférable  
De renvoyer ce poème à une date ultérieure  
Les poètes dorment debout  
Ah les restaurants à la mode des années  
bissextiles*

Parmi les nombreux témoignages de la créativité des surréalistes, le fruit des jeux constitue un matériel qui éclaire la face intime de l'histoire du mouvement, sa vie et ses rouages. Au centre de ces jeux, il en est un plus emblématique que les autres et passé à la postérité : le « cadavre exquis ». André Breton situe son invention en 1925 et on attribue sa paternité vraisemblable à Jacques Prévert et Yves Tanguy.

L'amande qui a donné naissance aux îles Philippines  
 Essai plus vite que la mer  
 Morte  
 N'est verte  
 Dit à Philippe IV le Bel l'essence de Néoli  
 Qui venait de recevoir un mandat-paie de cent fleurs  
 Du Mal  
 Lais Huit le Huit  
 L'été agale  
 de Sonnet  
 de l'été  
 Et tous les bateaux au guichet des allers  
 Et retour  
 Quand l'employé suspend à sa bottonnière  
 Un phare où les déserteurs ne s'ennuient pas  
 Il - le phare - n'y est pour rien  
 Son gardien est romanesque  
 Il - le gardien - Il est préférable  
 de renvoyer ce poème à une date ultérieure  
 Les poètes s'ennuient de bout  
 Ah les restaurants à la mode des années  
 bisextiles

Dans le *Dictionnaire abrégé du surréalisme*, paru en 1938, André Breton et Paul Éluard nous en donne la définition suivante : « *CADAVRE EXQUIS*. - Jeu de papier plié qui consiste à faire composer une phrase ou un dessin par plusieurs personnes, sans qu'aucune d'elles ne puisse tenir compte de la collaboration ou des collaborations précédentes. L'exemple, devenu classique, qui a donné son nom au jeu, tient dans la première phrase obtenue de cette manière : « *Le cadavre-exquis-boira-le-vin-nouveau*. »

Un important malaise éclate fin 1930 avec « l'affaire Aragon ». Accompagné de Georges Sadoul, Louis Aragon participe, en novembre, à Kharkov, au deuxième congrès de l'Union internationale des écrivains révolutionnaires : il s'y engage à soumettre son activité littéraire aux directives du Parti Communiste et y signe une autocritique du surréalisme par laquelle il se désolidarise du Second manifeste du surréalisme, et de ses « dérives » freudo-trotskistes. La rupture entre les deux sera définitivement consommée en 1932.

4.500 €

-22-

Louis BRION DE LA TOUR

**Dessin original.**

*L'arrestation de Charlotte Corday ou l'assassinat de Marat.*

Plume et encre brune, lavis gris, aquarelle, rehaussé de gouache blanche et grise.

1793.

Extraordinaire dessin représentant l'arrestation de Charlotte Corday après qu'elle a poignardé Jean-Paul Marat, le 13 juillet 1793, dans son bain, chez lui, rue de l'École de Médecine.

Le couteau encore ensanglanté est tombé sur le sol à côté de la baignoire.

L'œuvre est annotée à l'encre noire, en tête, par Brion De la Tour :

« Marat poignardé par la fille Corday »

Format : 210 x 260 mm

L'artiste a organisé sa composition en deux parties : à droite la meurtrière est arrêtée et emmenée hors de la pièce ; elle sera exécutée quatre jours plus tard. À gauche, Marat est soulevé du bain tandis que sa compagne Simone Evrard est éplorée à ses côtés.

Brion de la Tour réalisa une gravure en aquatinte en sens inverse du présent dessin. Celle-ci fut annoncée dans le journal de Paris le 28 pluviôse an II (15 février 1794) : « *N'ayant pu me corrompre, ils m'ont assassiné* ». La décade philosophique, littéraire et politique d'Amaury Duval décrivit cette gravure (avec celle de Le Pelletier) comme étant : « *d'une bonne composition et d'un grand effet. Ce sont celles qui rendent avec le plus de précision et d'exactitude les évènements qu'elles représentent.* »

Malgré ces assertions d'Amaury Duval, il semble que la scène de l'assassinat soit un peu différente de la représentation de Brion de la Tour. Charlotte Corday avait eu le temps de s'enfuir et fut seulement arrêtée dans l'antichambre par le commissionnaire Laurent Bas avant d'être emmenée. L'artiste a ici dramatisé l'évènement en représentant ensemble l'arrestation et Marat mort, enlevé de la baignoire.

15.000 €



Louis-Ferdinand DESTOUCHES dit Louis-Ferdinand CÉLINE

**Lettre autographe signée à ses parents.**

Deux pages in-4° sur papier à en-tête rogné de la Cie Forestière Sangha Oubangui.  
Bikobimbo (Cameroun). 30 septembre 1916.  
Lettre inédite à la correspondance de la Pléiade.

Très rare lettre du jeune Destouches, vingt-deux ans. Empêtré dans son rôle de surveillant de plantations pour la Compagnie forestière Sangha Oubangui, au Cameroun, il sollicite ses parents pour l'envoi de biens occidentaux et de livres.  
Durant neuf mois, Destouches vit l'enfer de la solitude en terre étrangère et s'angoisse chaque jour des autochtones incompris. Loin des combats, il suit néanmoins les événements du front avec un regard froid. Il sera rapatrié au printemps 1917.

Cette lettre semble faire directement suite à une précédente lettre envoyée à ses parents ce même 30 septembre.

*« Cher Parents, J'envoie mon courrier par un noir à Cribi – afin que mes lettres soient timbrées. Encore une dernière liste de ce qui me manque.*

*1 litre teinture d'Iode – avec un tout petit pinceau (pour piqures).*

*De l'email de dentiste - j'ai ici un dentiste indigène.*

*1 grand sous-main.*

*3 dimensions de casseroles en aluminium.*

*1 petit thermomètre.*

*1 filtre (dit Bouteille-filtre)*

*Une sirène comme celle d'Ablon.*

*12 pots marmelade d'orange (par Potin à 0,50)*

*L'Accusateur de J. Claretie. Te renseigner auprès madame Gini.*

*Combien coûterait une lorgnette Zeiss assez forte ou toute autre moins prismatique.*

*Comprimés lactique.*

*Te renseigner auprès Chevassus pour une bonne solution de lavage pour les yeux. A faire – par exemple – bi-hebdomadaire – non que j'aie quelque chose, mais j'ai un culte particulièrement fervent pour ces traitements préventifs.*

*Un autre bouquin que celui de Chevalier sur le cacao – et un sur le caoutchouc.*

*J'envoie 200f par Cribi si ce n'est pas assez – écrivez-moi.*

*Votre fils aff- L. des touches. Great Plantation de Dipikar par Campo. Cam. A.E.F.*

*1 cuvette aluminium pour se laver. 1 service à thé. Tout le service table si possible – en assez chic. »*

2.000 €

Miss. Langlois Chabagny  
100 - Caput 110000 25  
de la République  
- PARIS -

75

Brest le 30 sept 1915

Cher Parent.

J'avois mes courses par un vent à Crébillon -  
après que mes lettres soient finies.  
Voici un dernier liste de ce qui me  
manque

1 Lait timbre d'Inde, avec  
un petit pain (pour pique)  
De l'huile de dentelle - (pour un petit pain)

- 1 pain sans pain -
- 3 Bouteilles de Caracoles en aluminium
- 1 petit Thermomètre -
- 1 filin - (et Bouteille filin) -
- une heure comme celle d'Alby
- 12 Pils marqués de d'orange (par Pils)
- Acier blanc de J. Chabry - (2,50).

Comme toujours au sein d'un grand  
avec toute la suite même principale  
compte au régime -

Tenez-vous au régime Chabry pour  
une bonne solution de lavage pour  
les yeux - à Paris - par exemple  
de l'hydrogène - non que j'aie

indiqué les man. j'ai un petit particulièrement  
pour les enfants, je suis sûr  
Les autres Bouteilles par ailleurs de  
Chabry sur le Cabrio - et un  
sur le Cabrio -

J'avais tout par Crébillon si ce  
n'est pas avec ces courses.

Votre fils  
A. F. F.

Georges Plantation de Diplo  
par Campo  
Com. A. F. F.

1 petite aluminium pour  
le lavage -

1 série à l'Inde -

Tout le service table  
pour l'Inde - et avec cela  
mesurer que la France

Louis-Ferdinand DESTOUCHES dit Louis-Ferdinand CÉLINE

*Tapuscrit corrigé et signé – Réponses aux accusations formulées contre moi.*

Dix pages grand in-4°. Quelques corrections autographes.

Légers défauts marginaux sans atteinte au texte.

Copenhague, 6 novembre 1946.

*« Les juifs devraient m'élever une statue pour le mal que je ne leur ai pas fait et que j'aurais pu leur faire. »*

Long plaidoyer de défense de l'écrivain, rédigé depuis sa geôle danoise et envoyé en mars 1947 au Président de la Cour de Justice de la Seine, ainsi qu'à quelques journalistes et amis.

---

*Réponses aux accusations formulées par la Justice française contre moi au titre de trahison et reproduite par la Police Judiciaire danoise au cours de mes interrogatoires.*

*Je suis accusé :*

*D'avoir écrit pendant l'Occupation deux livres : « Guignols Band » et « Histoire de Bezons » dans l'intérêt et pour le compte de la Propagande allemande.*

*Il suffit d'entrouvrir ces deux livres pour se rendre compte de l'inanité de cette accusation. L'un de ces livres est de littérature fantastique, l'autre : l'histoire locale d'un village aux environs de Paris (...)*

*D'avoir dès l'occupation du territoire français par les forces allemandes accentué encore ma position politique poussant tant par mes paroles que mes écrits à une aggravation de la persécution antisémite.*

*Cette accusation représente exactement tout le contraire de la vérité. Dès l'arrivée des Allemands, je me suis complètement désintéressé de la question juive, et du reste je n'avais pas rêvé la guerre mais la Paix. Je ne me souviens pas d'avoir écrit une seule ligne antisémite depuis 1937. Je n'ai d'ailleurs jamais à aucun moment dans une seule ligne de mes livres poussé à la persécution antisémite. J'ai protesté contre l'action de certains sémites qui nous poussaient à la guerre (...) Je suis probablement le seul écrivain français de renom demeuré strictement, jalousement, farouchement écrivain et rien qu'écrivain, sans aucun compromis.*

*Ai-je par mes gestes, mes démarches, mes actions, collaboré avec l'Occupant ?*

*Je n'ai jamais mis un pied à l'Ambassade d'Allemagne, ni avant, ni pendant l'occupation (...) Je n'ai jamais appartenu de ma vie à rien du tout, sauf à l'armée française, et glorieusement (...)*

*Mes relations littéraires avec l'Allemagne.*

*Dès l'arrivée d'Hitler au pouvoir tous mes romans ont été interdits en Allemagne, et cette interdiction a été strictement maintenue pendant toute la durée du règne nazi (...) Cependant que sous ce même régime nazi (à mes livres si sévère), bon nombre d'écrivains français, dits antinazis et « résistants », trouvaient fort bon accueil. MAURIAC, MAUROIS, MARTIN DU GARD, JULES ROMAIN, etc. Pendant l'occupation d'autres auteurs français bien connus, tels La Varende, H. Bordeaux, Guitry, Montherlant, Simenon, Giono, Chadourne, (...) ont fourni sans cesse une amusante ou grave copie aux journaux de la collaboration et même aux revues Franco-Allemandes. (...)*



Marc CHAGALL

**Lettre dactylographiée signée au critique d'art Pierre Descargues.**

Une page in-4° sur papier à en-tête de *La Colline* à St Paul de Vence.

Deux trous de classeurs en marge gauche.

St Paul de Vence. 6 février 1974.

Chagall est honoré de se voir sollicité pour l'exposition internationale de dessins originaux à la Galerie moderne de Rijeka en Croatie.

---

*« Cher Monsieur, J'ai bien reçu votre lettre dont je vous remercie. Je suis très touché de l'hommage qu'on veut me rendre à l'occasion de l'exposition à Rijeka (Yougoslavie), en exposant une dizaine de mes dessins.*

*Bien sûr, je suis tout à fait d'accord quant au principe. Malheureusement, il ne m'est pas possible en raison de mes très nombreuses occupations de m'occuper des questions de prêts.*

*Je vous prie, de ce fait, de bien vouloir vous mettre en rapport avec la Galerie Maeght, 13, rue de Téhéran, Paris (8°). Je lui ferai part également de votre projet et le prierai de vous aider à la réaliser. Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments. Marc Chagall. »*

---

L'exposition internationale de dessins originaux fut créée en 1968 et se tint au Musée d'art moderne et contemporain de Rijeka. Le musée fondé en 1948, sous le nom de « Galerie des beaux-arts », fut rebaptisé en 1962, en « Galerie moderne ». Dans la Croatie indépendante, en 1999, elle prend un nouveau nom et devient la « Galerie Moderne de Rijeka - Musée d'Art moderne et contemporain ».

950 €

" LA COLLINE "  
8<sup>e</sup> PAUL DE VENCE

le 6 février 1974

Monsieur Pierre DESCARGUES  
6, rue Boris-Vildé  
92260 PONTENAY AUX ROSES

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu votre lettre dont je vous remercie.

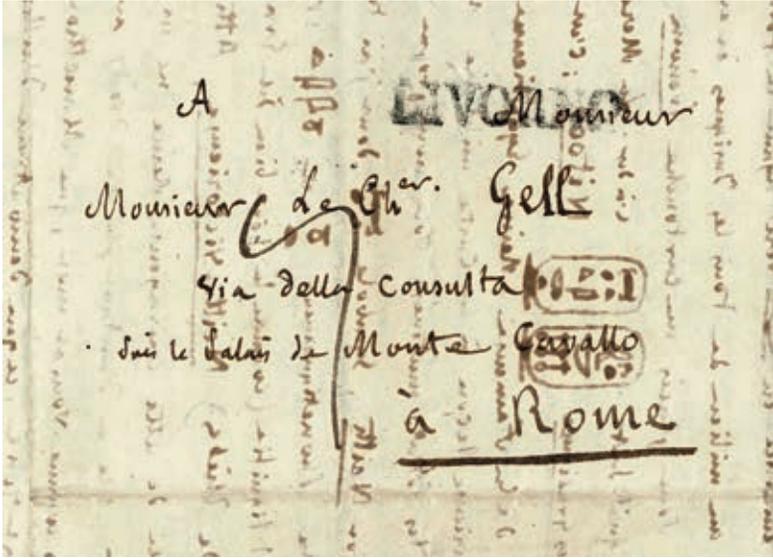
Je suis très touché de l'hommage qu'on veut me rendre à l'occasion de l'exposition à Rijeka (Yougoslavie), en exposant une dizaine de mes dessins.

Bien sûr, je suis tout à fait d'accord quant au principe. Malheureusement, il ne m'est pas possible en raison de mes très nombreuses occupations de m'occuper des questions de prêts.

Je vous prie, de ce fait, de bien vouloir vous mettre en rapport avec la Galerie Maeght, 13, rue de Téhéran, Paris (8<sup>e</sup>). Je lui ferai part également de votre projet et le prierai de vous aider à la réaliser.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

*Marc Chagall*



-26-

Jean-François CHAMPOLLION

Lettre autographe signée au chevalier William Gell, à Rome.

Trois pages in-4° illustrées d'une dizaine d'inscriptions hiéroglyphiques.

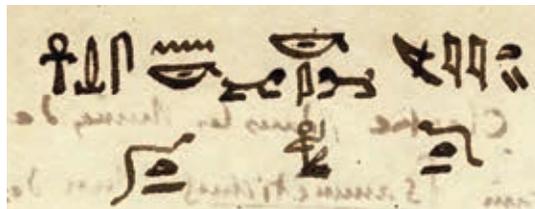
Adresse autographe et marques postales.

*Livourne, le 29 mars 1826.*

*« ... je trouve dans ce musée de la pâture en abondance, des papyrus superbes soit hiéroglyphiques soit hiératiques, soit démotiques, des stèles de la plus grande beauté et en fait de pièces de résistance, le sarcophage du Roi Ramsès-Meiamoun... »*

Champollion et la collection Salt.

Fascinante lettre du père de l'égyptologie - inédite - à l'archéologue William Gell, l'informant être accaparé par l'acquisition française de la collection Salt qui doit revenir au Louvre. Champollion décrypte et analyse par ailleurs l'ensemble des inscriptions hiéroglyphiques confiées par Gell à son analyse.



*Vie, santé, force, pour mon éternel Gell, aimé éternellement*

Livourne le 29 Mars 1826.

ḥw̥w̥  
ḥw̥w̥  
ḥw̥w̥

Comment vous remercier dignement, Carissimo Egiziano mio, de toutes les peines que vous prenez pour me communiquer les richesses hiéroglyphiques dont vous êtes pourvu en si grande abondance ! je ne puis que vous envoyer mille vœux de gratitude, et promettre de vous élever une Stèle de reconnaissance via votre nom sera inscrit en caractères sacrés, accompagnés de toutes les bénédictions avec prière aux dieux de 62 Négus, de vous couvrir de leurs nobles protections pour espérer de vous cette maudite Gouille, fille de Sypthos, née du 40<sup>ème</sup> régime sur la terre par le Grand Serpent. A propos lorsque notre ami Sôou (l'homme égyptien) part le bon sens d'en débarrasser le monde.

Cher à Livourne où je suis arrivé le 15 de ce mois (de retour d'une petite course que j'ai faite en France) qu'on m'a remis votre aimable lettre du 27 Janvier. Je suis de Livourne que j'y réponds au milieu de la belle collection égyptienne de M<sup>r</sup> Salt, que j'ai été chargé d'acheter en s'adressant à Paris pour la Musée Royal de France, cette acquisition qui est due en grande partie à l'influence de M<sup>r</sup> le Duc de Blacas, un comble de joie comme vous pouvez le croire. Je trouve dans ce musée de la peinture en abondance, de superbes soit hiéroglyphiques soit hiératiques, soit demotiques, des Stèles de la plus grande beauté et en fait de pièces de distinction, le tombeau d'Ankhnesneferibre de la Reine Nausier-Meiamun



grand père de Sesostris. C'est une masse intacte de 10 pieds de haut sur cinq de large de haut ouverte en dedans et en dehors de Naxos et de Turin. Le sarcophage dont vous avez la copie est en granit rose et d'un seul bloc. La collection conservée à Cambridge est en granit rose et d'un seul bloc. Je suis dans ce moment en Sicilisme au objets de tout genre. Je m'en vais dans ce moment et j'aurai terminé mes emballages vers le fin d'Avril. Je compte donc être à Rome vers le 15 de Mars. Serai-je pas heureux pour vous y trouver à cette époque ? ce serait une grande satisfaction pour moi que vous fussiez absent au moment où j'arriverais au pied du Quirinal. Veuillez m'écrire un mot pour continuer l'espoir de nous rencontrer à Livourne.

« Comment vous remercier dignement, carissimo egiziano mio, de toutes les peines que vous prenez pour me communiquer les richesses hiéroglyphiques dont vous êtes pourvu en si grande abondance ! Je ne puis que vous envoyer mille actes de gratitude, et promettre de vous élever une Stèle de reconnaissance où votre nom sera inscrit en caractères sacrés, accompagné de toutes les bénédictions avec prière aux dieux de 62 régions, de vous couvrir de leurs ailes protectrices pour éloigner de vous cette maudite goutte, fille de Typhon, née du venin répandu sur la terre par le grand serpent Apophis lorsque notre ami Sôou (l'hérule égyptien) eut le bon sens d'en débarrasser le monde.

C'est à Turin où je suis arrivé le 15 de ce mois (de retour d'une petite course que j'ai faite en France), qu'on m'a remis votre aimable lettre du 27 janvier. Et c'est de Livourne que j'y réponds au milieu de la belle collection égyptienne de M<sup>r</sup> Salt que j'ai été chargé d'acheter et d'expédier à Paris pour le musée Royal de France ; cette acquisition qui est due en grande partie à l'influence de M<sup>r</sup> Le Duc de Blacas, m'a comblé de joie comme vous pouvez le croire : je trouve dans ce musée de la pâture en abondance, des papyrus superbes soit hiéroglyphiques soit hiératiques, soit démotiques, des stèles de la plus grande beauté et en fait de pièces de résistance, le sarcophage du Roi Ramsès-Meiamou [Hiéroglyphes]<sup>1</sup> grand père de Sesostris. C'est une masse intacte de 10 pieds de long sur cinq ½ de haut couverte en dedans et en dehors de bas-reliefs et d'inscriptions. Ce sarcophage dont vous avez le couvercle à Cambridge est en granit rose et d'un seul bloc<sup>2</sup>. La collection est richissime en objets de tout genre : Je l'encaisse dans ce moment et j'aurai terminé mes emballages vers la fin d'avril : je compte donc être à Rome vers le 15 de mai. Serai-je assez heureux pour vous y trouver à cette époque ? Ce serait une grande mortification pour moi que vous fussiez absent au moment où j'arriverai au pied du Quirinal. Veuillez m'écrire un mot pour confirmer l'espoir de nous rencontrer dans la vieille Babylone<sup>3</sup>.

La table trouvée par le docteur Clarke<sup>4</sup>, dans les ruines de Saïs est une inscription funéraire en l'honneur d'un certain Psammetichus l'un des chapelains du Roi Amasis. Ce monument est donc de la fin du VI<sup>e</sup> siècle avant J.C.

J'ai beaucoup entendu parler de cette inscription grecque gravée sur la tombe de l'un des colosses d'Ibsambouf<sup>5</sup> : mais je ne l'ai jamais vue : je sais seulement qu'il y est parlé du Roi Psammetichus ce qui suffit pour prouver que le cartouche ou nom royal inscrit sur ce temple et qui est celui de Ramsès le Grand, ne pouvait être celui du Roi Amasis postérieur à Psammetichus, comme le croyait d'abord le Dr Young<sup>6</sup>.

Vos inscriptions astronomiques d'Esné<sup>7</sup> m'intéressent vivement. Les membres de la commission d'Égypte n'ont pas copié les hiéroglyphes des zodiaques ni des tableaux astronomiques du même temple. Ce serait un trésor pour moi de les avoir, dans ce moment surtout où j'ai en main un document très précieux pour l'étude des zodiaques égyptiens en général et de celui d'Esné en particulier. C'est un papyrus grec de la collection de Salt qui contient un horoscope de la 1<sup>ère</sup> année de l'Empereur Antonin avec l'indication du domicile des planètes et leurs rapports détaillés avec les signes du zodiaque – J'espère donc faire connaissance à Rome et livrer une bataille rangée, comme vous le dites fort bien, à vos hiéroglyphes astronomiques. – Parmi le peu de noms astronomiques que vous avez eu la bonté

1 Cartouches de Ramsès III. Le cartouche de gauche est son nom de couronnement « Ouser-maât-rê, mer-Imen ». Le cartouche de droite est son nom de naissance « Râ-mes, héga Iounou ».

2 Il s'agit du cercueil du roi Ramsès III. La cuve, faisant partie de la collection Salt, fut achetée pour le musée du Louvre. Numéro d'inventaire : N 337. Ancien numéro : Salt n°3835.

Le couvercle de la cuve est aujourd'hui conservé au Fitzwilliam Museum de Cambridge.

3 Champollion et Gell se retrouvent bien à Rome en mai 1826 comme l'attestent les échanges de lettres entre les deux frères Champollion.

4 Edward Daniel Clarke est un minéralogiste et voyageur, né à Willington le 5 juin 1769, mort à Cambridge le 9 mars 1822. De Hammer lui conteste la découverte de l'antique Saïs.

5 Abou Simbel

6 Thomas Young (1773-1829) : médecin, physicien anglais qui s'est intéressé aux hiéroglyphes égyptiens. L'un des plus sérieux « concurrent » de Champollion.

7 Sur le plafond du temple d'Esnâ se trouve la représentation des signes du zodiaque.

J'ai trouvé dans la collection de Salt beaucoup d'inscriptions Royales.  
 une d'Amousis II<sup>e</sup>, plusieurs de Sesostris) et une fort curieuse datée  
 de l'an 14 du Roi Nachao  également sur la  
 même stèle ; mais ce qui m'a le plus intéressé,  sur la  
 pièce de porcelaine émaillée en verd ayant la forme d'un  
 cartouche Royal. au milieu de tous les hiéroglyphes et emblèmes de  
 la diesse Atthyr sont placés un cartouche ivoire et un cartouche  
noir ainsi qu'il suit   ci-dessus de la Mère Dame des Dieux  
ou la Mère Dame très gracieuse Nitocr ; ce qui sans aucun doute  
 la légende Royale de la fameuse Reine Egyptienne Nitocris, celle  
 qui donna une si furieuse leçon à la Carte militaire qui finit par  
 être égorgée par les soldats mutins. Son nom propre est composé  
 du nom de Nit ou Neith, symbole  pour j'ai trouvé la  
 prononciation écrite phonétiquement ⲛ et ⲛⲉⲓⲥ, plus le mot ⲕ  
ⲟⲩⲣ ou ⲟⲕⲣ - Il signifie (comme le font bien des Cratosthène dans  
 le Canon du Roi de Thèbes) Neith-Victorieuse, Athènes Nicéphore  
 la légende Royale de cette Courageuse Reine ne manquera pas  
 de vous intéresser ; elle a d'ailleurs plus de droit au respect de  
 saluts chevaliers comme vous et moi, que Marcetion nous assure  
 qu'elle était fort jolie, ce que nous avons d'ailleurs suffisamment  
 les hiéroglyphes de la Vénus Egyptienne qui ceignent de toute part son  
 front et son nom propre.

En attendant de vos nouvelles avec impatience, je vous  
 réitère la sincère expression de mon inviolable attachement

J. f. Champollion  
 (chez M<sup>rs</sup> Santoni Banquier à Livourne)

de me communiquer je trouve déjà ceux de deux des décans nommés dans l'Astrologue Firmicus<sup>8</sup> Chnoumis [H] et enachumis [H].

Les cartouches du temple de Semné sont très curieux et confirment ce que je savais déjà par les dessins de Cailliaud<sup>9</sup>. Savoir que le Roi Osortasen de la XVII<sup>e</sup> dynastie dont le prénom est ainsi fait [H]<sup>10</sup> avait été divinisé et qu'on l'adorait dans ce temple de Semné en même temps que le Dieu Nil. C'est probablement là le fameux Roi Nilus de Diodore.

8 Julius Firmicus Maternus : écrivain antique du 4<sup>ème</sup> siècle après JC. Vers 330, il a compilé un ouvrage en huit livres sur l'astrologie.

9 Frédéric Cailliaud (1787-1869) : voyageur s'intéressant aux sciences naturelles. Il parcourt l'Égypte au début du 19<sup>ème</sup> siècle et il est un des premiers à aller jusqu'à la seconde cataracte.

10 Probablement cartouche du roi Sesostris de la période du Moyen Empire.

*J'ai trouvé dans la collection de Salt<sup>11</sup> beaucoup d'inscriptions royales. Une d'Aménophis II<sup>e</sup>, plusieurs de Sesostris et une fort curieuse datée de l'an 1<sup>er</sup> du Roi Nechâo [H] également écrit [H] sur la même stèle<sup>12</sup> ; mais ce qui m'a le plus intéressé, est une pierre de porcelaine émaillée en vert [sic] ayant la forme d'un cartouche Royal<sup>13</sup>. Au milieu de tous les insignes et emblèmes de la déesse Athyr sont placés un cartouche prénom et un cartouche nom propre ainsi qu'il suit [H] C'est à dire la mère dame des Bienfaits ou la mère dame très gracieuse Nitocr : c'est sans aucun doute la légende royale de la fameuse Reine Égyptienne Nitocris, celle qui donna une si furieuse leçon à la caste militaire et qui finit par être égorgée par les soldats mutinés. Son nom propre est composé du nom de Nit ou Neith, symbole [H] dont j'ai trouvé la prononciation écrite phonétiquement [H] et [H] plus le mot [H] [H]. Il signifie (comme l'a fort bien dit Erathosthène dans le canon des Rois de Thèbes) Neith-Victorieuse, Athéna Nicephore. La légende royale de cette courageuse Reine ne manquera pas de vous intéresser. Elle a d'autant plus de droits au respect des galants chevaliers comme vous et moi, que Manethon nous assure qu'elle était fort jolie, ce que démontrent d'ailleurs suffisamment les insignes de la Vénus égyptienne qui ceignent de toute part son prénom et son nom propre.*

*En attendant de vos nouvelles avec impatience, je vous réitère la sincère expression de mon inviolable attachement. J.F. Champollion le j[eune]. (chez Mr Santoni banquier à Livourne) »*

---

En juillet 1825, Champollion se rend à Livourne : « attiré par l'odeur d'une collection égyptienne arrivée depuis quelque temps, et sur laquelle s'étendait un voile mystérieux. Les détenteurs actuels MM. Santoni banquiers ne voulaient la montrer à personne mais mon nom a suffi pour que tout me fût ouvert ». La collection Salt est en vente chez les banquiers Santoni, à Livourne.

La collection d'Henry Salt (1780.1827), consul britannique en Égypte, révèle une variété exceptionnelle de pièces : sarcophages, cartonnages, statues, stèles, coffres, mobilier, vases, oushebtis, papyrus, sceaux, sandales, vanneries, masques funéraires, bijoux, amulettes... en bois, grès, bronze, terre émaillée, calcaire, faïence, albâtre, serpentine, or, ivoire.

Subjugué par la richesse de la collection, Champollion souhaite ardemment que la France s'en porte acquéreur et puisse ainsi œuvrer à la création d'un musée égyptien. Il craint en effet que cet ensemble de trésors n'échappe au pays comme ce fut le cas pour la première collection Drovetti (la drovettiana) et s'évertue à convaincre le roi Charles X du bien-fondé de l'investissement. Le roi n'est pas convaincu et l'égyptologue désespère : « C'est une affaire perdue à toujours, et le mot économie fait une très bonne figure dans la bouche de gens qui jettent les millions quand il s'agit de faire une sottise ou de satisfaire une ridicule vanité. »

11 Il s'agit de la collection du consul anglais en Égypte Henry Salt qui s'est constitué plusieurs collections d'antiquités égyptiennes. La seconde collection fut mise en vente à Livourne chez les banquiers Santoni (Salt était marié à leur sœur). Champollion fit acheter cette collection en 1826 par le gouvernement français.

12 La stèle dont parle Champollion est la stèle de Nécho II découverte au Serapeum et conservée actuellement au musée du Louvre sous le numéro d'inventaire N 404.  
(<https://collections.louvre.fr/ark:/53355/cl010010157>)

13 Il s'agit de l'objet N 636 conservé au Louvre. (<https://collections.louvre.fr/en/ark:/53355/cl010005956>)

Finalement convaincu par le rapport du Duc de Blacas, Charles X ratifie, le 23 février 1826, l'achat de la collection Salt au prix demandé de 250.000 francs. Champollion est alors mandaté pour retourner à Livourne afin de dresser un inventaire descriptif des 4014 objets puis d'en organiser le transport jusqu'à Paris. Enthousiaste, exalté par tant de beauté, il est à pied d'œuvre dès le 15 mars : *«La collection est richissime en objets de tout genre : Je l'encaisse dans ce moment et j'aurai terminé mes emballages vers la fin d'avril.»* confie-t-il à Gell.

Le 15 mai, une nouvelle extraordinaire parvient à Champollion : il apprend qu'une ordonnance du roi Charles X vient de créer la division des antiquités égyptiennes du musée du Louvre ; il en est nommé premier conservateur !

La collection Salt va rejoindre Paris. *La Durance*, navire chargé de convoier les caisses d'antiquités vers la France, entre dans le port de Livourne le 24 juin. Le chargement peut enfin commencer et, le 8 juillet l'embarquement des pièces est clos : *«La collection est tout entière à bord de la Durance. Elle en a plein le ventre.»* Les précieuses antiquités poursuivent ensuite leur voyage vers Paris où Champollion les réceptionnera fin novembre 1826.

---

C'est à Rome, en 1824, par l'entremise du duc de Blacas d'Aulps, son protecteur, que Champollion avait fait la connaissance de l'archéologue britannique William Gell (1777.1836). Ce dernier, ami de l'égyptologue anglais Thomas Young, de Walter Scott et de Lord Byron, se passionne pour les hiéroglyphes égyptiens et communiquait de précieuses inscriptions relevées et copiées à Karnak par ses compatriotes Wilkinson et Cooper qui avaient parcouru l'Égypte à partir de 1821.

Dans cette lettre encore Champollion continue à analyser et à préciser les inscriptions hiéroglyphiques soumises par William Gell dans sa lettre du 27 janvier. Par ailleurs, conscient des liens célestes des inscriptions égyptiennes, Champollion fait part à son ami de son désir de préciser davantage ses connaissances astronomiques : *«Vos inscriptions astronomiques d'Esné m'intéressent vivement. Les membres de la commission d'Égypte n'ont pas copié les hiéroglyphes des zodiaques ni des tableaux astronomiques du même temple. Ce serait un trésor pour moi de les avoir, dans ce moment surtout où j'ai en main un document très précieux pour l'étude des zodiaques égyptiens en général et de celui d'Esné en particulier.»*

Dans une lettre datée du 20 avril (conservée à la BnF), Gell répondra à Champollion : *« Mon cher Champollion, Je serai certainement à Rome, vivant ou mort, lorsque vous viendrez en mai, et je serai hautement enchanté de vous voir. Je pense que je serai en mesure de vous montrer de nombreuses inscriptions astronomiques et «bien ou mal» toute chose du zodiac à Esné... »*

### Bibliographie :

- . *Champollion, une vie de lumières*, Jean Lacouture, Grasset, 1988
- . *La moisson des Dieux*, Jean-Jacques Fiechter, Julliard, 1994
- . *L'Égypte ancienne au Louvre*, Andreux, Rutschowskaya, Ziegler, Hachette, 1997
- . *Notice descriptive des Monuments égyptiens du Musée Charles X*, Champollion.
- . *Champollion, le savant déchiffré*, Alain Faure, Fayard, 2020.
- . *La collection Salt arrive à Paris*. Marie Grillot.
- . *François Artaud et les frères Champollion*, Karine Madrigal.

60.000 €

-27-

Frédéric CHOPIN

**Portrait en buste de Chopin.**

Épreuve en terre cuite à patine noire.

Hauteur : 33 cm

L'œuvre est signée par le sculpteur belge Victor DEMANET (1895-1964).

2.500 €



-28-

Jean COCTEAU

Poème autographe – *Uccello*.

Une page in-4° ornée de dessins et d'essais de plume.  
SInd. [1926]

Magnifique étude de vers - en premier jet - pour son recueil de poésies *Opéra*. Cocteau pose ici les bases versifiées de son poème *Uccello* : quatorze vers (dont les quatre derniers biffés) portant de nombreuses variantes avec le texte finalement publié chez Stock en 1927.

Le titre même est repris plusieurs fois, Cocteau hésitant : *Adorable chanson* ou *chanson adorable*, puis, biffé *Balance Bérénice*, et enfin le titre final, marqué d'une étoile : *Uccello*.

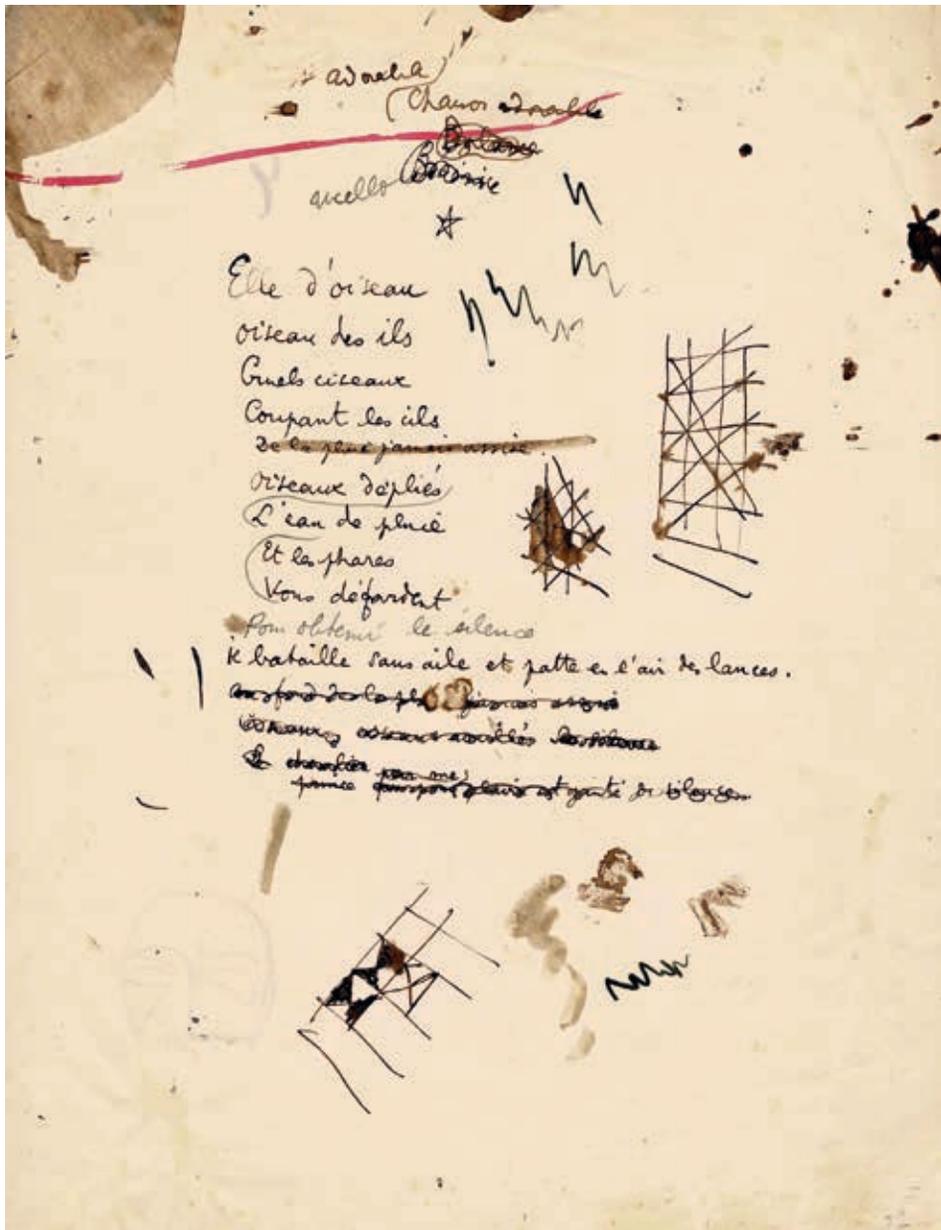
---

*Elle d'oiseau  
Oiseau des îls  
Cruels ciseaux  
Coupant les cils  
De la pluie jamais assise  
Oiseaux dépliés  
L'eau de pluie  
Et les phares  
Vous défardent  
Pour obtenir le silence  
Je bataille sans aile et patte en l'air des lances.*

---

Nombreuses taches d'encre donnant au manuscrit un caractère fort esthétique. Essais de plume et trois tracés de grilles en treillage. Au verso, esquisse d'une tête au crayon.

2.000 €



-29-

Jean COCTEAU

**Lettre autographe signée à Jean Paul Sartre.**

Une page in-4°.  
Milly la Forêt. 2 janvier 1955.

Cocteau, en convalescence de son infarctus, invite ses amis Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir à Milly la Forêt.  
Rare témoignage de liaison amicale entre ces trois personnalités majeures de la scène intellectuelle et littéraire du XX<sup>e</sup> siècle.

---

*« Mon cher Sartre, Je suis enfin sorti de cette clinique néfaste. Je vous souhaite, je nous souhaite de garder notre équilibre dans ce tohu bohu où chacun nous pousse de droite ou de gauche.*

*Dites à Simone [de Beauvoir] que je l'embrasse et voyons-nous. Pourquoi ne viendriez-vous pas avec elle déjeuner un jour à ma campagne ? Une heure de route et quelques bonnes heures d'amitié. Écrivez-moi si c'est possible. Rien ne me ferait plus de plaisir. Votre Jean Cocteau. »*

---

En 1954, Cocteau est frappé d'un premier infarctus dont il se relèvera affaibli, malgré sa convalescence à Santo Sospir.

Les vœux d'équilibre souhaité par Cocteau pour cette année 1955, se verront récompensés par son élection à l'Académie française le 3 mars, au fauteuil de Jérôme Tharaud.

1.500 €

2 Janvier  
1955

Milly Stors

Mon cher Sartre

Je suis enfin sorti de cette clinique nifake.  
Je vous salue, je vous souhaite de garder  
notre équilibre dans ce tourbillon où chacun  
nous pousse de droite et de gauche.

Dites à Simone que j'i l'embrasse et  
voyons nous. Pourquoi ne viendriez vous pas avec  
elle un jour d'jeuner à ma campagne ?  
Une heure de route et quelques bonnes  
heures d'amitié'. Ecrivez moi si c'est  
possible. Plein me me ferait plus de plaisir.

Lothé

de la Coc teau

\*

-30-

Sidonie Gabrielle Colette, dite COLETTE

**Lettre autographe signée à son amie Twinka.**

Une page in-8° sur papier à motifs brodés.

En tête de page, Colette a apposé un charmant collage figurant un brin de muguet.

[Paris. Mai 1944]

Émouvante et tendre missive de Colette espérant la fin du conflit mondial.

*« Très chère Twinka.*

*Est-ce le dernier muguet de la guerre ?*

*De tout mon cœur je le souhaite et vous embrasse tendrement.*

*Colette. »*

950 €



Sidonie Gabrielle Colette, dite COLETTE

**Lettre autographe signée à son amie Twinka.**

Deux pages ½ in-8° sur papier à motifs brodés.  
Charmant collage d'un bouquet de fleurs en tête de lettre.  
[Paris. 8 mars 1945 (selon une note au crayon)]

*« Je viens d'apprendre que vous avez un si gros et si pédible rhube ! Ba délicatesse daturelle s'adapte ibédiatement aux circonstances. »*

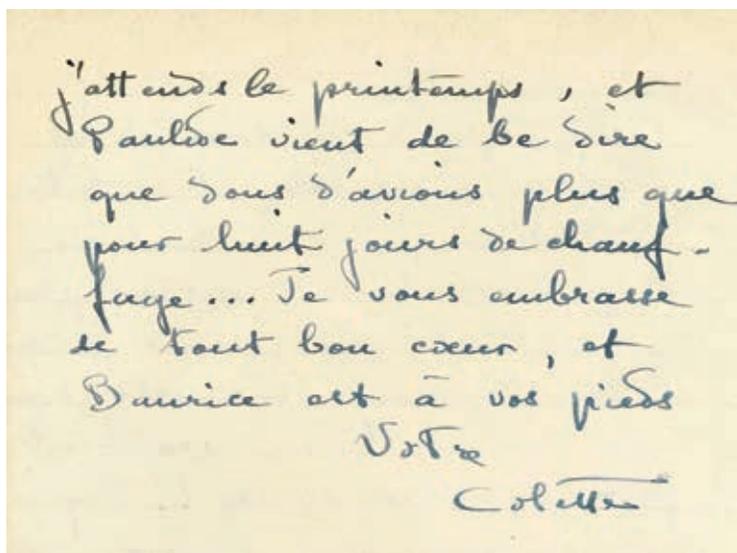
Truculente lettre de Colette s'amusant avec délice du « rhube » de son amie.

---

*« Très chère Twinka, Je viens d'apprendre que vous avez un si gros et si pédible rhube ! Ba délicatesse daturelle s'adapte ibédiatement aux circonstances, et je b'empresse de vous écrire cobbe vous parlez. Boi-bébe j'étais en proie au dentiste, et je be cachais d'autant plus jalousebent que j'avais perdu ude porcelaide incrustée dans ude incisive ! Don-seulebent perdue, bais avalée !! Depuis hier soir je suis réparée, mais je voudrais bien que vous fussiez guérie. Baurice, parfait époux, s'est arrangé pour avoir bal aux dents en bébe temps que boi.*

*Chère Twinka, soignez-vous, usez pour vous seule toute la chaleur de votre baison. Je vous aibe toujours, j'attends le printemps, et Pauline vient de be dire que dous d'avions plus que pour huit jours de chauffage... Je vous embrasse de tout bon cœur, et Baurice est à vos pieds. Votre Colette. »*

1.500 €



*J'attends le printemps, et  
Pauline vient de be dire  
que dous d'avions plus que  
pour huit jours de chauff-  
frage... Je vous embrasse  
de tout bon cœur, et  
Baurice est à vos pieds  
Votre  
Colette*



Très chère Twinka,  
Je viens d'apprendre  
que vous avez un  
si gros et si <sup>pesant</sup> rhume !  
Sa délicatesse  
naturelle s'adapte  
immédiatement aux  
circonstances, et



-32-

Benjamin CONSTANT

Lettre autographe signée à Charles Pictet de Rochemont.

Deux pages in-4°. Adresse autographe.  
Sans lieu. 9 janvier 1818.

« *J'admire Lord Byron autant que vous.* »

Sollicité par une longue lettre de Charles Pictet (dont nous joignons la minute autographe), Benjamin Constant témoigne de son admiration pour Lord Byron et reçoit avec enthousiasme le projet de traduction des œuvres du poète britannique.

---

« Pardon Monsieur si je n'ai pas répondu plus tôt à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Beaucoup d'occupations m'en ont empêché.

*J'admire Lord Byron autant que vous, & je ne doute pas du plaisir que causerait une traduction telle que vous pouvez la faire. Je n'ai pas la bibliothèque universelle & ne sais où me la procurer. Je m'en informerai : mais si dans votre réponse vous m'indiquer où elle se trouve, cela me facilitera des recherches qui pourraient être infructueuses. Je n'ai plus le temps de travailler au Mercure, mais voulez-vous faire la notice ? Je vous promets de la faire insérer.*

*Je me félicite de ce que cette occasion m'a rappelé à votre souvenir & vous présente mes humbles hommages.*  
B. Constant. »

$\frac{9}{6}$

Pardonnez-moi si je n'ai pas répondu  
plus tôt à la lettre que vous m'avez fait  
l'honneur de m'écrire. Plusieurs d'occu-  
pations m'avaient empêché.

J'aurais bien désiré vous adresser que-  
ques-uns de mes ouvrages, mais je ne doute pas d'y plaisir que  
vous en ferez une traduction telle que vous  
pourrez la faire.

Je n'ai pas la bibliothèque nécessaire  
pour en faire une telle. Je n'en ai  
aucune; mais si dans votre réponse  
vous m'indiquez où elle se trouve, cela  
me facilitera des recherches qui pourront  
être infructueuses.

Nous joignons la minute autographe de la lettre de Charles Pictet de Rochemont à Benjamin Constant (deux pages grand in-4°) datée du 20 décembre 1817 : « *Monsieur, je ne sais si vous ne me [sic] trouverez pas qu'il y a bien de l'indiscrétion à me rappeler à votre souvenir en vous demandant un service. Vous êtes placé mieux que personne pour m'apprendre ce que je veux savoir, & quelque soit le conseil que vous voudrez bien me donner, je le suivrai. Vous avez lu, je pense dans l'original, les œuvres de Lord Byron ; & avec la connaissance parfaite que vous avez de la langue, je ne doute point que vous n'ayez été frappé des beautés de cette poésie. J'ai essayé des imitations, & je les ai données dans la Bib[liothèque] uni[verselle]. Elles ont paru faire plaisir. Elles ont fait entrevoir le mérite de ces compositions qui excitent en Angleterre un enthousiasme sans exemple, & ont déjà eu dix éditions. J'ai donné le texte à côté des premiers morceaux (Childe H[arold] & le Pris[onnier] de Ch[illon]) non pour la petite prétention de montrer que ma traduction est assez littérale, mais pour que ceux qui lisent l'anglais eussent l'occasion de voir que ce poète est tout à fait hors de rang & prissent de la curiosité à ses autres ouvrages. Ce genre est si original, & si différent, de ce à quoi nous sommes accoutumés, qu'il faut un peu de temps pour s'y faire, & on n'en sent tout le mérite qu'après une entière étude aussi à chaque morceau nouveau que j'ai inséré. Ai-je eu plus d'admiration du talent de Byron. Le Giaour & les Plaintes du Tasse, qui vont succéder au Corsaire & Lara, feront je n'en doute pas, plus d'effet encore, & ramèneront avec un intérêt nouveau sur les beautés des premiers ouvrages. Mais notre petit public genevois, alors qu'on m'écrivait d'Allemagne & d'Italie, quelques lettres de France même, ne fait rien pour m'encourager à la traduction complète des œuvres de Byron, jusqu'à ce que je sache si Paris y fera attention. C'est là-dessus que je prends la liberté de vous soumettre, Monsieur. Si vous trouvez que la grande réputation de L[ord] B[yron] en Europe donne à la chose une import[an]ce suffisante, je vous demande de lire les morceaux publiés dans la Bib[liothèque] Uni[verselle]. Votre Juge[men]t me décidera. Si vous approuvez ce projet, & que vous jugeassiez utile à sa réussite d'inclure une notice sur ces fragments dans le Mercure, j'en serais fort reconnaissant & même glorieux pour ma pour ma très petite part de traducteur. J'ai l'honneur... »*

En 1816, au hasard d'une note sur les traductions de l'italien, Charles Pictet de Rochemont (1755-1824) remarquait dans la *Bibliothèque universelle*, la revue genevoise dont il fut un des fondateurs, qu'il serait souhaitable de voir paraître des traductions en français de Lord Byron et de Walter Scott « qui, dans des genres différents, soutiennent aujourd'hui la gloire du Parnasse anglais ». Cette note annonçait déjà la couleur et, parce qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même, Pictet entreprit dès l'année suivante, puis en 1818 et 1819, de publier ses traductions. Il débuta par des extraits du troisième chant du *Pèlerinage de Childe Harold*, du *Prisonnier de Chillon*, du *Corsaire*, de *Lara* et du *Giaour*. Puis il donna dans le volume suivant *Les Plaintes du Tasse*, *Le Siège de Corinthe* et des extraits du quatrième chant de *Childe Harold*, etc.

En 1820, chez l'éditeur genevois J.J. Paschoud, parurent deux volumes intitulés : *Choix de poésies de Byron, Walter Scott et Moore*. La page de titre annonce une « traduction libre par l'un des rédacteurs de la Bibliothèque universelle » - c'est-à-dire par Charles Pictet.

La rencontre du savant genevois et de l'écrivain et théoricien politique français autour de la haute figure littéraire de lord Byron, alors en vie, est émouvante : elle marque une date dans l'histoire du romantisme.

8.500 €

Je n'ai plus le temps de travailler au  
Mercur, mais voulez vous faire  
la notice? Je vous propose de la faire infim.

Je me félicite de ce que cette occasion  
m'a rappélé a votre souvenir &  
vous present mes humblees hommages

ce 9 Janv. 1818

Alouin

Pierre CURIE

**Lettre autographe signée à Daniel Berthelot.**

Trois pages in-8° sur papier à en-tête de l'École de Physique et de Chimie.  
Paris. 19 mars 1894.

*« Je n'ai pas la conscience tranquille vis-à-vis de mon frère, il me semble que j'ai mal rempli la mission que je m'étais donnée de le défendre ... »*

Pierre Curie culpabilise de son manque de soutien envers son frère aîné, Jacques, qui avait postulé, sans succès, à une chaire académique.

---

*« Cher Monsieur, Je vous remercie bien de m'avoir si obligeamment envoyé, immédiatement, le résultat de la délibération du conseil de permanence. Je ne me faisais guère d'illusion sur ce résultat. Et cependant, aujourd'hui, je n'ai pas la conscience tranquille vis-à-vis de mon frère, il me semble que j'ai mal rempli la mission que je m'étais donnée de le défendre en cette circonstance.*

*Je n'ai pas su faire valoir ses titres scientifiques au point de vue géologique qui sont fort sérieux. Mon frère s'est occupé des roches volcaniques de l'Algérie. Pendant trois ans il a voyagé et étudié et le mémoire qu'il a donné est fort apprécié des pétrographes et des géologues. Enfin il fait aujourd'hui la carte des environs de Mende pour le service de la carte géologique de France. Il me semble qu'il pourrait parfaitement occuper une chaire de géologie et minéralogie, s'il était secondé par un maître de conférence pour la paléontologie.*

*L'unique travail de M. Delage est, au contraire, jugé très sévèrement par les géologues et les directeurs de la carte ont refusé d'admettre M. Delage parmi leurs collaborateurs.*

*Je regrette de n'avoir pas donné ces renseignements à M. votre père [Marcelin Berthelot] qui aurait pu les utiliser puisqu'il a bien voulu plaider chaleureusement la cause de mon frère. Remerciez le pour moi, je vous prie, et donnez-lui l'assurance de tout mon respect. Agréés, je vous prie, l'expression de mes meilleurs sentiments. P. Curie. La chaire de minéralogie que l'on veut créer à Lyon a été formellement promise à M. Offret, il n'y a donc rien pour mon frère de ce côté. »*

---

Les premiers travaux de recherches de Pierre Curie sont réalisés en collaboration avec son frère aîné, Jacques (1856.1941) alors préparateur de Charles Friedel au laboratoire de minéralogie de la Sorbonne. Les deux jeunes hommes étudient les propriétés électriques des cristaux et découvrent, en 1880, le phénomène de piézoélectricité (la production d'électricité par la compression ou l'étirement de certains matériaux). Les frères collaborent jusqu'en 1883, date à laquelle ils se séparent. Jacques est nommé professeur de minéralogie à la Faculté des sciences de Montpellier, et Pierre est nommé chef de travaux à la toute nouvelle École municipale de physique et de chimie industrielles de la ville de Paris (EPCI).

A compter de 1887, Jacques enseigne durant trois années à l'École des sciences d'Alger parallèlement à ses recherches. Il ne sera titularisé à la chaire de Physique, à l'Université de Montpellier, qu'en 1903.

4.500 €

ÉCOLE MUNICIPALE  
de  
PHYSIQUE & DE CHIMIE  
INDUSTRIELLES  
22, Rue Lefebvre, 22

Paris, le 19 mars 1864

LABORATOIRE DE PHYSIQUE  
Applications de la Chimie

Cher Monsieur,

Je vous remercie bien de m'avoir si  
obligeamment, envoyé immédiatement, le  
résultat de la délibération du conseil  
de permanence. —

Je ne me faisais guère d'illusion sur ce  
résultat. — Et cependant, cependant bien, je  
n'ai pas la conscience tranquille vis à  
vis de mon frère, il me semble que  
j'ai mal rempli la mission que je  
me suis donnée de le défendre en cette  
circonstance. —

Je n'ai pas su faire valoir ses titres  
scientifiques au point de vue géologique  
qui sont fort sérieux. — Mon frère

s'est occupé des roches volcaniques de  
l'Algérie. — Pendant trois ans il a  
voyagé et étudié et le mémoire qu'il  
a donné est fort apprécié des pétrographes  
et des géologues. — Enfin il fait  
aujourd'hui la carte des environs de  
Mende pour le terrain de la carte géologique  
de France. — Il me semble qu'il  
pourrait parfaitement occuper une chaire  
de géologie et minéralogie, s'il était  
secondé par un maître de confiance pour  
la paléontologie. —

L'unique travail de M<sup>r</sup> Delage est  
au contraire, jugé très sévèrement par  
les géologues et les directeurs de la carte  
ont refusé d'admettre M<sup>r</sup> Delage parmi  
leurs collaborateurs. —

Je regrette de n'avoir pas donné  
et recommandé à M<sup>r</sup> votre père  
qui aurait pu les utiliser puisqu'il

a bien voulu plaider chaleureusement  
la cause de mon frère. — Surtout  
le pauvre moi, je vous prie, et donnez  
lui l'assurance de tout mon respect. —

Après, je vous prie, l'expression de  
mes meilleurs sentiments. —

B. Courbié

La chaire de minéralogie que l'on veut  
créer à Lyon a été formellement promise  
à M<sup>r</sup> Esprit, il n'y a donc rien pour  
mon frère de ce côté. —

Gaspard d'Ardenne de TIZAC

Manuscrit autographe illustré.

Onze pages in-8°.

Slnd [Fin XIX<sup>e</sup>]

« *Tout à coup, au milieu d'un verset récité, tous en même temps élèvent la main droite vers le ciel comme pour attester Allah.* »

Exceptionnel manuscrit illustré de nombreux dessins à la plume contant les coutumes du ramadan et des prières musulmanes dans une ville orientale du XIX<sup>e</sup>.

---

*« L'autre soir nous sommes allés, en famille, à la mosquée : je vais raconter nos aventures aux yeux gris de ma petite dame Têter, qui auraient pétillé comme des chandelles, de curiosité et de malice, si elle avait été avec nous, si elle avait vu les drôles de choses qui nous ont amusés nous-mêmes. Il y a longtemps que nous avons fait le projet de visiter une mosquée et pour cela nous attendions les fêtes du Ramadan. D'abord, il faut que j'explique à ma petite mignonne ce que c'est que le Ramadan. Le Ramadan c'est le carême des Arabes. La fête en somme, consiste à jeuner pendant quarante jours. Pendant un mois une semaine donc, on ne doit point manger depuis minuit jusqu'au coucher du soleil. Dès l'après-midi on voit les Arabes errer par les rues et sur la place, avec des airs de fantômes, enveloppés dans leurs burnous blancs et leur tas de linge, maigres, jaunes, tirés - comme des fantômes qui avaient faim... ordinairement les fantômes n'ont pas faim. Quelques-uns sont assis au coin des bornes disant leur chapelet, en marmottant on ne sait quoi. Quand l'ombre vient, ils sont rassemblés en grand nombre sur les espèces de place ou plutôt de terrains vagues sous les remparts, en dehors de la ville. Tenant en main des boîtes d'allumettes... tout à coup : boum ! c'est le canon qui annonce que le soleil a disparu derrière les montagnes. A ce signal, dans la ville, sur les routes, jusqu'au fond de la campagne, dix mille allumettes prennent feu, autant de cigarettes sont en flamme : ces gens étonnants sont plus pressés de fumer que de dîner. Cinq minutes après, plus personne dans les rues ; tous les burnous sont rentrés, tous les arabes sont en train de dévorer le couscous - ce qui est une sorte de pâtée faite avec de la semoule, et qui a un goût de sable parfait.*

*Or, c'était un soir de Ramadan. Après dîner, un vieux Kabyle, qui est notre frotteur, vient nous chercher à la maison, à l'heure convenue. Nous nous réunissons à quelques amis, et tous ensemble, sous la conduite et la garde du Bachir, nous nous dirigeons vers la ville Arabe : il ne serait pas prudent à des Européens d'y pénétrer seuls. Il faisait très beau, ce soir-là ; la lune brillait toute grande. Nous enfignons un tas de petites ruelles étroites, coupées en zig-zag, nous traversons de petits placitres grands comme des mouchoirs de poche, nous coudoyons des foules d'arabes ; c'était pour la première fois que j'entrais dans la ville arabe, et je regardais de tous mes yeux. Les rues, les maisons, dans ce quartier ; ne sont pas différentes de ce qu'on en voit dans les rues Arabes du quartier Européen, et dont je vous ai donné quelques croquis. Toujours les maisons à grands murs blancs, peints à la chaux de la tête aux pieds, percés de petits trous et d'une seule porte basse, avec des espèces de balcons fermés en avancée, qu'on appelle des moucharabiehs, je crois ; les rues pavées de têtes de clous, aussi sales, aussi tortueuses, aussi étroites,*

enjambe par-dessus toute sorte de chose <sup>(5)</sup>  
qu'on ne voit qu'à demi. Mais



le clair de lune,  
qui est splendide,  
change l'aspect de  
tout cela. Les ma-  
sures, d'un côté de  
la rue, sont tou-  
tes blanches, comme  
de la craie, et de  
l'autre côté noires  
comme de l'encre.  
L'ombre des mur-  
ailles, avec ses

angles, <sup>ou de certains</sup>  
fait, sur les murs blancs et sur le <sup>deux faces</sup>  
pave, comme des découpages qu'  
on aurait collés sur une feuille  
de papier. On est là des petites  
troues carrées, dans les murs, ce qu'  
on appelle ici des fenêtres. Les  
portes sont toutes basses, rondes du  
haut; elles ont un aspect triste  
comme des portes de prison.  
Des passages tortueux, tout noirs,  
s'enfoncent, à droite et à gauche;  
des arcades sombres s'ouvrent, en  
travers de la rue, et au delà on

aussi encombrées de toutes sortes d'objets qu'on laisse là, défendant le passage. On enjambe par-dessus toutes sortes de chose qu'on ne voit qu'à demi. Mais le clair de lune, qui est splendide, change l'aspect de tout cela. **Les maisons, d'un côté de la rue, sont toutes blanches, comme de la craie, et de l'autre côté noires comme de l'encre. L'ombre des murailles, avec ses angles, ses dentelures, fait, sur les murs blancs d'en face et sur le pavé, comme des découpages qu'on aurait collés sur une feuille de papier.** Ça et là des petits trous carrés, dans les murs, ce qu'on appelle ici des fenêtres. Les portes sont toutes basses ; elles ont un aspect triste, comme des portes de prison. Des passages tortueux, tout noirs, s'enfoncent, à droite et à gauche ; des arcades sombres s'ouvrent, en travers de la rue, et au-delà on aperçoit d'autres murs blancs, d'autres petits trous carrés. On est pas très rassuré quand on passe sous ces voûtes obscures.

**Nous faisons un long parcours à travers ces ruelles, ces voûtes, ces carrefours. Enfin on s'arrête devant une maison toute pareille aux autres, devant une porte comme toutes les autres portes, aussi basse ; seulement celle-ci est ouverte à l'heure où toutes les autres sont fermées à gros verrous. Notre Arabe nous fait signe d'entrer par ce couloir où nous voyons se glisser comme des ombres, rasant les murs, des arabes en burnous blancs. Je m'étonnais de ne pas les entendre marcher : tout de suite la chose m'est expliquée : on n'entre dans la mosquée que pieds nus... Nous voilà, nous aussi de retirer nos chaussures... Nous avons franchi le seuil, nous sommes dans un petit couloir, qui aboutit à une cour carrée, assez étroite, éclairée par la lune, et entourée d'une arcade sombre. Là je crois voir à terre un tas de gros sacs de blés ! Tout à coup, cela se relève : et je m'aperçois que ce sont des arabes prosternés, en prière, dans la cour même et le long des vestibules. On nous fait traverser la cour, qui est dallée de pierres polies et luisantes - très froides aux pieds ! - on nous amène à la grande porte de la mosquée. Il ne nous est point permis d'entrer, mais de la porte nous voyons tout très bien. La mosquée est une grande salle oblongue, voûtée, avec deux rangs d'arcades et de colonnes. Rien, en fait de meubles ; ni bancs, ni chaises, ni tribune, ni autel ; les murs nus, blanchis à la chaux, sans décoration d'aucune sorte. La salle est éclairée par un certain nombre de bougies, mais non pas illuminées. L'ensemble ne donne point du tout l'idée d'une fête. Environ deux cents Arabes sont là debout et priant, avec diverses attitude de dévotion. Point de musique non plus, ni de chant. A certains moments, tous prononcent à la fois, d'une voix sourde, certaines formules ; d'autres fois un marabout, qui semble être le prêtre, quoi qu'il ne se distingue en rien des autres assistants, ni par le costume, ni par autre chose, prononce, comme en chantonnant, des paroles qui font l'effet d'un commandement à l'exercice. [...]**

**Tout à coup, au milieu d'un verset récité, tous en même temps élèvent la main droite vers le ciel comme pour attester Allah ; ... puis c'est le marabout qui parle ou récite, je ne sais, avec de grands gestes lents, en étendant les bras : sans doute il prophétise, car toute l'assistance me semble transportée d'admiration. Cet apôtre me paraît être un nègre, tant il a la figue noir. En prononçant certains mots, il lève les deux bras vers la voûte et renverse sa tête en arrière : la première fois, j'ai cru qu'il allait tomber. Il reste trois bonnes minutes dans cette position singulière. Alors ont recommencé les génuflexions ; les prosternements jusqu'à terre répétés trois fois trois fois. [...]**

**Ainsi finit ma visite aux lieux saints des croyants. Je ferai remarquer encore à Madame Téter que dans cette église des arabes, il ne va jamais que des hommes. Les femmes, disent les musulmans, sont indignes de prononcer le nom d'Allah ! »**

3.500 €

(8) en danse, consiste à former un  
 cercle quarante fois. Pendant  
 son tour et une seconde danse,  
 on ne doit point manger depuis  
 minuit jusqu'au coucher du so-  
 leil. - Dès l'aube on voit  
 les Arabes se lever par les rues et sur  
 les places, avec de la farine et de  
 l'eau, enveloppés dans leurs tur-  
 bans blancs et leur bas de lin-  
 ge, maigres, jaunes, tics, - sans  
 une de ces tumeurs qui auraient  
 fait en ordinairement la fou-  
 laille n'étant pas faite. Quel-  
 ques uns sont cou-  
 vers sur les têtes de  
 leurs chapiteaux,  
 on remarquant en  
 un dit qu'on  
 l'autre vient, ils sont  
 rassemblés en grand  
 nombre sur les espèces de places  
 au parterre de terrasses ou sur  
 les remparts, en dehors de la ville.  
 tenant en main des bâtons d'alou-  
 mettes ou tout à coup : bon !



(9) Les deux bras vers le haut et le cou  
 en tête en arrière et la première  
 fois qui est qu'il allait tomber  
 Had est. Les deux bras en-  
 suite dans cette position  
 singulière

Plus on reconnoît le  
 gonflement et les protu-  
 rements jusqu'à terre,  
 repartir trois fois trois  
 fois. Tout à coup je  
 me voy plus que dans un  
 des précédents, - et  
 comme je suis par der-  
 rière, l'ensemble n'off-  
 re la gonflement, rien d'absolument gra-  
 veux, - ce sont les sacs  
 de farine

Les exercices accomplis  
 avec une parfaite si-  
 multanéité, et je suis volon-  
 tiers resté quelque temps  
 de plus. Seulement, je  
 meignais vous, madame  
 Bata, ce que c'est que  
 d'être depuis une demi-



(9) immobile, en méditation, pendant  
 quelques instants, à l'autre mo-  
 ment il semblait se cocher la fi-  
 gure avec les poings, ou se tou-  
 toiller avec leurs yeux et se  
 voiler, j'imaginais que c'est pour  
 n'avoir pas de distractions.

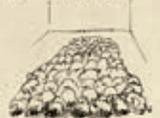
Tout à coup, au milieu  
 d'un esset assise, tout en  
 même temps élevant la  
 main droite vers le ciel  
 comme pour collecter M.  
 (oh), et tout le bas se  
 tendant avec ensemble.

Puis est le marabout  
 qui parle en suite, se  
 met à lire, avec de grands  
 l'association gîte en l'air, en élevant  
 les bras; sans doute il  
 prophétise, car toute  
 l'assistance me semblait  
 transportée d'admiration.  
 Cet agiter me parait être  
 un signe, tant il a la  
 figure noire. Le premier  
 cant est une note, et lève



(10) deux pieds sur la porte...  
 Je commençai à en avoir et  
 de. Malgré mes yeux je  
 curieux que moi on arrive sou-  
 dain les plants, je donne le  
 signal de départ. J'empê-  
 chais de tomber, je retournai avec  
 Arabes sans le vestibule, gardant mes  
 chaussures... Ce spectacle me fit  
 plaisir, car, depuis un moment  
 avec idéal me tortillait par la ce-  
 velle : « Si pourtant il s'en  
 était allé avec ! »

Plus j'ai vu ma visite avec  
 bien sainte des croyants. Je  
 j'ai remarqué même à Madama  
 Bata que dans cette espèce de  
 Arabes il ne va jamais que des  
 hommes. Les femmes, disent les  
 Musulmans, sont indignes de pro-  
 noncer le nom d'Allah!



Salvador DALÍ

**Manuscrit autographe illustré.**

Une page grand in-4° (19,90 x 27,30 cm) tirée d'un carnet.  
En catalan. SInd [1930]

*« Récemment, au travers d'un processus nettement paranoïaque, j'ai obtenu l'image d'une femme dont la position, les ombres et la morphologie, sans altérer ou déformer en rien son aspect réel, sont en même temps un cheval. »*

---

Remarquable manuscrit semblant être l'ébauche préparatoire à son tableau « *Dormeuse, cheval, lion invisibles* », réalisé en 1930 et aujourd'hui conservé au Centre Pompidou.

Le peintre surréaliste, dans un processus très réfléchi, met en scène la structure de son œuvre qui développe pour la première fois le processus d'apparition des images doubles, triples, et multiples : l'enchevêtrement des formes livrant aux yeux spectateurs l'apparition d'une odalisque métamorphosée en lion et en cheval.

Dans la deuxième partie du manuscrit, Dalí imagine un moustique se posant sur la face nord d'une tasse de café au liquide tourbillonnant.

Le manuscrit est illustré en marge de quatorze esquisses de visages, d'un dos féminin et de la mythique béquille dalinienne, croqués sur le vif par Dalí. On devine le profil de Gala en marge inférieure et ce qui semble être un autoportrait en-tête de manuscrit.

(Fig)

... personaje negro visto colgado una abstracción sencilla, que luego  
 ... se trata en el texto en la figura A  
 ... la figura B - la figura C  
 ... la figura D  
 ... la figura E y F

El primer del principio que los alfabéticos de la formación de los  
 ... del texto que este repite: a.  
 ... de nuevo: a. cuando  
 ... de nuevo: a. cuando

Figura A - el uso de una nueva proporción o forma de proporción  
 ... los tres personajes de una  
 ... los tres personajes de una  
 ... los tres personajes de una

Figura B - el uso de una nueva proporción o forma de proporción  
 ... los tres personajes de una  
 ... los tres personajes de una  
 ... los tres personajes de una

Figura C - el uso de una nueva proporción o forma de proporción  
 ... los tres personajes de una  
 ... los tres personajes de una  
 ... los tres personajes de una

Figura D - el uso de una nueva proporción o forma de proporción  
 ... los tres personajes de una  
 ... los tres personajes de una  
 ... los tres personajes de una

Figura E - el uso de una nueva proporción o forma de proporción  
 ... los tres personajes de una  
 ... los tres personajes de una  
 ... los tres personajes de una

Figura F - el uso de una nueva proporción o forma de proporción  
 ... los tres personajes de una  
 ... los tres personajes de una  
 ... los tres personajes de una

Version originale :

*Un personaje (sigue) mira extasiado una odalisca desnuda, que llega con un poso vítrico bostezo i se tiende en el suelo en la retitud de la fig. A*

*imediatamente se queda dormida en la posicion de la figura B. La figura B por la especial conjuncion de sombras lineas i reflejos del suelo representa simultaneamente 3 imagenes distintas.*

*La muger dormida que benimos de citar un caballo i un leon. Esas 3 coincidencias permiten la aparicion de los dos animales unicamente en el momento en que estos adquieren el movimiento o sea de la figura B se posa n la C en que el leon lebanta la cola ; abre la boca para rugir, de la figura C al D en que el leon puede entrar etc.*

*La figura D despues de haberse movido en todas direcciones, se reconstituye gradualmente hasta coincidir de nuevo con la figura B, la figura B se posa a la E, de la E a F, o seno del caballo que levanta la cabeza, éste puede desaparecer haciendose pequeña en el horizonte.*

*El personaje del principio sigue tan estupefacto la transformacion de la odalisca en leon que no se da cuenta del peligro que este representa i no huye hasta el momento en el que el zol le ruge asi en la cara, cuando el caballo empieza a morder el personaje aparece de nuevo i se lo ve en primer término inmovil de asombro. botones hilos; gujas de coser, sobre una mesa o un necesser abierto.*

*Figura A. Al son de una musica apropiada se forman dos pequeños personajes constituidos por la aguja (cuerpo) i el botón (cabeza). Los tales personajes danzan la danza del vientre gracias a la flexibilidad de que son dotadas las agujas. Un ilo posa a doble las agujas f. B. En un momento de la danza rompen el ilo en partes semejantes formando este los brazos i piernas FC. En el transcurso de la danza el boton resbala a lo largo de la aguja esto cuyas flexibilidades ya se tuerce i los ilos (extremidades) toman la forma de las alas Fig D*

*formando una serie de mosquitos que motivan una musica apropiada i de gran valor comico, un mosquito se pone al borde de una taza de cafe cuyo liquido adquiere movimiento rotatorio con la cucharilla. Gran plano del cafe redondo i de la cabeza del mosquito que hacen un disco de fonografo i diafragma, se be una mano que cambia la aguja al mostico.*

*Misma idea con un lago al borde del cual una infinidad de mosquitos hacen las beces de ? de un disco gigantesco, una rama de arbol puede hacer parar el disco, o sea el lago que un personaje habra imprimido el movimiento giratorio con una patada.*

Provenance : collection du capitaine Peter Moore (cachet au verso).

*Dormeuse, cheval, lion invisibles.* Huile sur toile. 50,20 x 65,20 cm. Centre Pompidou, Inv. AM-1993-26.

15.000 €



il con  
inmediatamente se queda  
por el especial conjuncion de sonidos  
simultaneamente 3 imagenes distintas - La mujer  
un cobollo i un leon - ess 3 coincidencias

los dos animales unicamente en el momento en  
sea de la figura B se para a q c en q  
bien para vagin, de la figura C a la D  
esta la figura D despues de haberse ~~esta~~  
i ~~esta~~ ~~notando~~ la faja del personaje ~~especto~~  
~~la transformacion~~ ~~sea~~ ~~del~~ se reconstituye

el nacimiento de nuevos con la figura B,  
E, de la E a F, o sea al cobollo y  
desaparecer haciendose pequeño en el horizonte -

Es personaje del principio sigue con esta pa  
leon que va a su cuenta del pe  
haya hasta el momento en que el tal la rage  
cobollo en piedra + mordido el personaje ap  
de se en primer tamaño inmovil de osom  
x x x

Los botones  
al son de una musica apropiada  
figura A - el son de una musica apropiada  
constituidos por el agujero (cuerpo) i el boton (cabeza)  
del vientre, gracias a la flexibilidad de que se van  
los agujeros f. B. en un momento  
+ formando este los botones i p  
largo de la

Salvador DALÍ

Carte autographe signée à Pablo Picasso.

Une page in-12° oblongue en catalan.

Snd [probablement 1958 ou 1959].

Carte inédite à la correspondance Dalí-Picasso.

Au verso d'une carte-photographie argentique représentant une vue de sa maison et de la baie de Port-Lligat. Signé à deux reprises par Dalí.

Dalí convie Picasso à Port-Lligat. Superbe document illustré du peintre catalan à son aîné. L'invitation surréaliste est ornée de petits dessins d'étoile filante, d'une guitare, de trois oiseaux et de deux escargots illustrant un baiser.

---

*Ole !!*

*Punt de Trobada Port Lligat*

*Pel juliol. Ni Dona ni Cargol.*

*Un peto*

*Gala.*

*Dalí.*

---

Traduction :

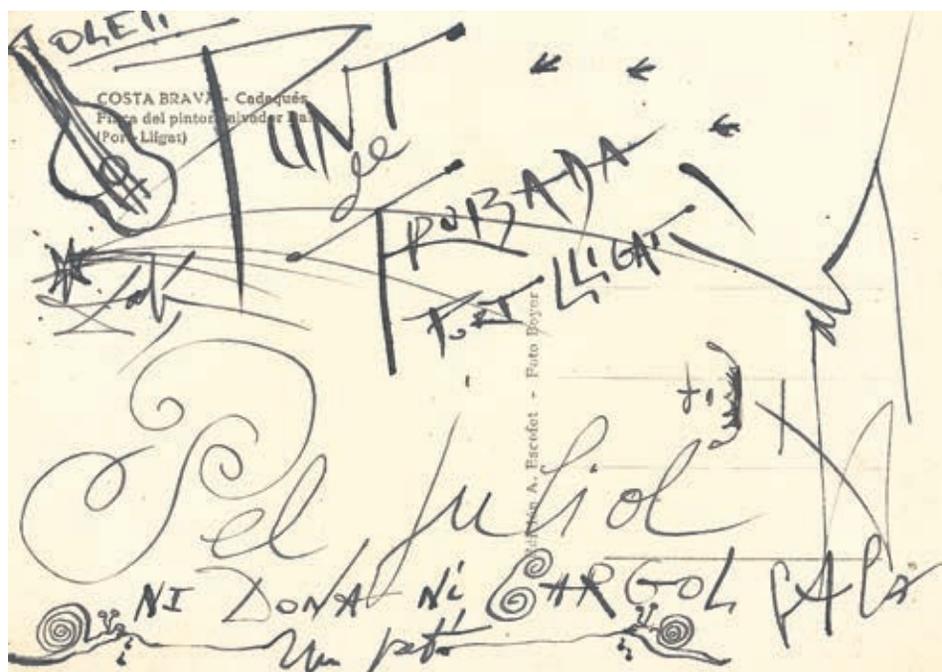
« Salut, point de rencontre Port Lligat. Pour juillet, ni femme ni escargot. Un baiser. Gala. Dalí »

Dès leur première rencontre, à Paris, en 1926, la relation Dalí-Picasso fut teintée d'ambivalence et de déséquilibre : à la fascination de l'un (Dalí) répondait la distance et les silences de l'autre (Picasso). En dépit des envois et sollicitations régulières de Dalí, Picasso semble être resté constamment silencieux et mutique à l'adresse du peintre surréaliste. Malgré quelques rencontres attestées, on ne connaît ainsi pas la moindre lettre adressée par Picasso à Dalí qui, fasciné et obsédé par le génie de son « meilleur ennemi », paraît s'être bercé d'une amitié illusoire et sans retour : « Chaque année, je lui envoyais une carte postale qui évoquait une vieille histoire qu'il m'avait racontée. Picasso ne me répondait jamais mais je savais qu'il appréciait fort ma carte annuelle et ce souvenir. » (« *Comment on devient Dalí* »).

*Pel juliol. Ni Dona ni Cargol.* Cette « vieille histoire » mentionnée par Dalí fait écho au souvenir d'un séjour de Picasso à Cadaqués. Picasso, qui avait passé l'été 1910 sur les terres daliniennes avec Fernande Olivier et Ramón Pichot, avait assisté à la fuite de María, la sœur de Pichot. Dalí le raconte ainsi : « Il existait à Cadaqués une contralto [...] Un jour que son amant voulait la baiser, elle refusa et sortit sur le balcon en criant : « *Pel juliol. Ni Dona ni Cargol.* » (« *En juillet. Ni femme ni escargot* »). » Dès lors, ce dicton fut, quasi systématiquement, mentionné par Dalí dans ses missives, souhaitant, à l'aune d'un souvenir commun et intime, donner à Picasso la nostalgie des étés catalans (*Dalí. Lettres à Picasso*. pp 186.187).

Bibliographie : *Dalí. Lettres à Picasso (1927.1970)*. L. Madeline. Ed. Le Promeneur.

15.000 €



-37-

Salvador DALÍ

Tirage argentique d'époque enrichi d'une large dédicace et d'un dessin surréaliste  
du maître catalan.

Photographie originale. Mai 1967.

Dalí discute devant un buste à son effigie, avec son auteur, l'artiste Lia Di Leo,  
et avec un critique d'art new-yorkais.

*"Hommage de Dali para Madame Di Leo. 1967."*

Tampon de photographe (Agenzia Farabola) et légende tapuscrite au dos.

Format : 24,40 x 19,30 cm.

5.000 €



-38-

Eugène DELACROIX

**Photographie originale.**

Tirage albuminé d'époque, signé en marge par le photographe Pierre Petit.  
Paris. 1862.

Magnifique épreuve de grand format figurant Delacroix en buste et de profil ;  
l'un des plus célèbres portraits du peintre français.

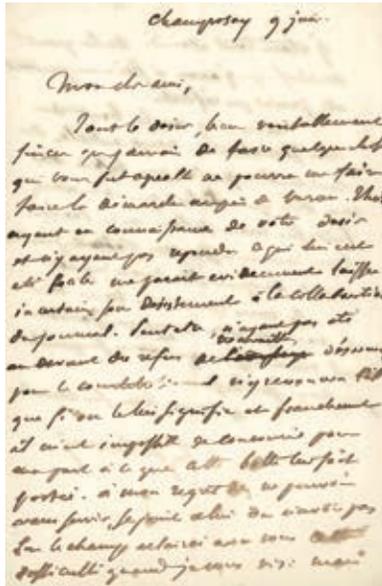
La séance de pose dans l'atelier de Pierre Petit date de 1862. Nous connaissons  
d'autres portraits, sous des postures différentes, réalisés lors de cette même séance.  
Certains de ceux-ci sont conservés au Musée d'Orsay, au Musée Carnavalet ainsi  
qu'au Metropolitan Museum de New York.

Tirage présenté dans un encadrement de bois noir.  
Formats : Épreuve : 23 x 19 cm / Cadre : 36 x 31 cm

Provenance : ancienne collection Georges Sortais.

9.500 €





-39-

Eugène DELACROIX

Lettre autographe signée au critique d'art Jules-Joseph Arnoux.

Deux pages in-8°.

Champrosay. 9 juin (sans date).

« Vous avez eu la bonté de me remettre les deux articles de la Liberté. »

Delacroix ne souhaite pas voir Théophile Thoré évincé de la rubrique Beaux-Arts du journal *Le Constitutionnel*. Il en profite pour remercier Arnoux de deux articles consacrés à *La Liberté guidant le peuple*.

« Mon cher ami, Tout le désir, bien véritablement sincère que j'aurai de faire quelque chose qui vous fut agréable ne pourra me faire faire la démarche auprès de Véron. [Théophile] Thoré ayant eu connaissance de votre désir et n'y ayant pas répondu, ce qui lui eut été facile, me paraît évidemment laisser incertain son désistement à la collaboration du journal. Peut-être n'ayant pas été au-devant du refus de travailler désormais pour le *Constitutionnel* n'y renoncera-t-il que si on le lui signifie et franchement il m'est impossible de concourir pour ma part à ce que cette botte lui soit portée. A mon regret de ne pouvoir vous servir, se joint celui de n'avoir pas sur le champ éclairci avec vous cette difficulté quand je vous vis ; mais j'étais tout étourdi de la quantité de choses que j'avais à faire en partant et je n'ai pas réfléchi. Vous avez eu la bonté de me remettre les deux articles de la Liberté. Je n'ai pas besoin de vous dire que celui que vous avez fait sur mon Salon m'a trouvé bien reconnaissant. C'était justement augmenter mon regret. Je vous remercie donc tout en vous priant de ne pas prendre mal mon refus qui ne vous surprendra pas trop je l'espère. A vous bien sincèrement. Eug. Delacroix. »

2.000 €

J'étais tout étonné de la quantité  
de choses que j'avais à faire en attendant  
et j'en ai vu réfléchir  
vous avez en la bonté de  
me permettre les sept articles de  
la libé. j'ai vu bien de  
vous dire que celui qui vous avait  
fait par un tel ou tel  
bien reconnaissant. c'était juste-  
ment avec un regret.

Je vous remercie pour tout  
ce que j'ai de vous, j'en ai  
mal mon refus qui vous surprendra  
par son absence.  
à vous bien sincèrement

E. Delacroix

-40-

André DERAIN

Lettre autographe signée au marchand d'art, André Level.

Trois pages in-12°. 9 janvier 1917.

L'artiste fauve préfère attendre la fin de la guerre pour exposer ses œuvres.

---

*« Cher Monsieur Level, J'ai reçu le 2<sup>e</sup> livre avec grand plaisir. Je le préfère au 1<sup>er</sup>. Je suis assez heureux pour le moment et voudrais bien travailler mais c'est bien difficile avec le côté tracasserie égalitaire du (...) militaire qui est bien embêtant quand on a le souci d'autres choses. J'admire mais ne partage pas votre optimisme ; je connais hélas que trop le redoutable matériel dont vous parlez qui n'est pas supérieur à celui qui nous fait du mal, croyez le bien. Peut-être des circonstances extérieures nous aideront elles, mais c'est tout. Pour l'exposition, je n'y tiens pas du tout. Je préfère attendre la fin de la guerre maintenant, pour exposer en conséquence. Je serais bien content si vous gardez les tableaux chez vous. »*

---

Homme d'affaire, futur galeriste, André Level (1863.1946) fut un collectionneur avisé de la peinture de son temps ainsi qu'un des pionniers et spécialistes reconnus d'Art premier.

850 €

C. J. Davis 1877

Cher Monsieur Lebel

J'ai vu le 2<sup>e</sup> livre avec grand  
plaisir je le préfère au 1<sup>er</sup>  
de mes cinq heures  
pour le moment et voudrais  
les travailler mais  
c'est très difficile avec le  
côté tracamis égalitaire  
des sociétés militantes qui  
est très embêtant quand  
on a le souci d'autres choses

pour l'infanterie je n'y ferais pas  
du tout je préfère attendre la  
fin de la guerre maintenant au point  
explosif en conséquence je serais  
bien content si vous gardiez les  
tableaux chez vous

Bien à vous

à desaij 82<sup>e</sup> J - 18<sup>e</sup> B<sup>ie</sup>  
8<sup>e</sup> 208

Marceline DESBORDES-VALMORE

Manuscrit autographe – *La souris chez un juge*.

Six pages in-4° à l'encre brune.

Sans lieu ni date [1823-24]

Magnifique et long manuscrit constitué de cent quarante-six vers – en parfait état de conservation – de son poème *La souris chez un juge* publié dans son recueil *Élégies et Poésies nouvelles* (Ladvocat, 1825).

Le manuscrit présente quatorze vers écartés de la première édition de 1825 (ils seront intégrés dans les publications suivantes) ainsi que des variantes.

---

*La souris chez un juge*

*Tremblante, prise au piège et respirant à peine,  
sortie imprudemment du maternel séjour,  
rêvant sa dernière heure au seul bruit de sa chaîne  
une jeune souris voyait tomber le jour.*

*Dans le grillage étroit qui la tient prisonnière,  
a passé d'un flambeau l'éclatante lumière,  
elle tressaille, écoute : un silence de paix,  
succède au mouvement qui la glaçait de crainte,  
et d'un vieux mur, caché sous des rideaux épais,  
on entendit sortir cette humble et douce plainte :*

....

*elle se tût. Le juge alors : hé ! vite !  
elle est au piège, hâtez-vous d'accourir.  
étranglez-moi cette pauvre petite ;  
je n'aime pas à voir souffrir.*

---

Aux tristesses qu'elle connut dans son jeune âge : famille ruinée par la Révolution, odyssee en Guadeloupe dont elle revint orpheline, s'ajouta plus tard une profonde déception amoureuse causée par Hyacinthe Thabaud. Plusieurs des compositions de *Élégies et Poésies nouvelles* sont habitées de l'image obsédante de cet homme.

Le lecteur serait tenté de retrouver dans le présent poème où un juge, symbole d'autorité, de puissance, de dureté, se fait le bourreau d'une pauvre souris prise au piège et suppliante, le souvenir de l'amant-tourmenteur de Marceline et l'écho de ses peines. La poétesse prête sa voix à tous les faibles, les démunis, sensible à toute souffrance humaine qu'elle exprime en des formules pénétrantes de simplicité, comme cette évocation de la mort, « *redoutable ennemi de tout ce qui respire* ».

Provenance :

. Ancienne collection Alexandrine de ROTHSCHILD (vente du 26 février 1969, n°25)

. Vente Sickles. 10 novembre 1990 (n° 1096).

3.800 €

La souris chez un juge.

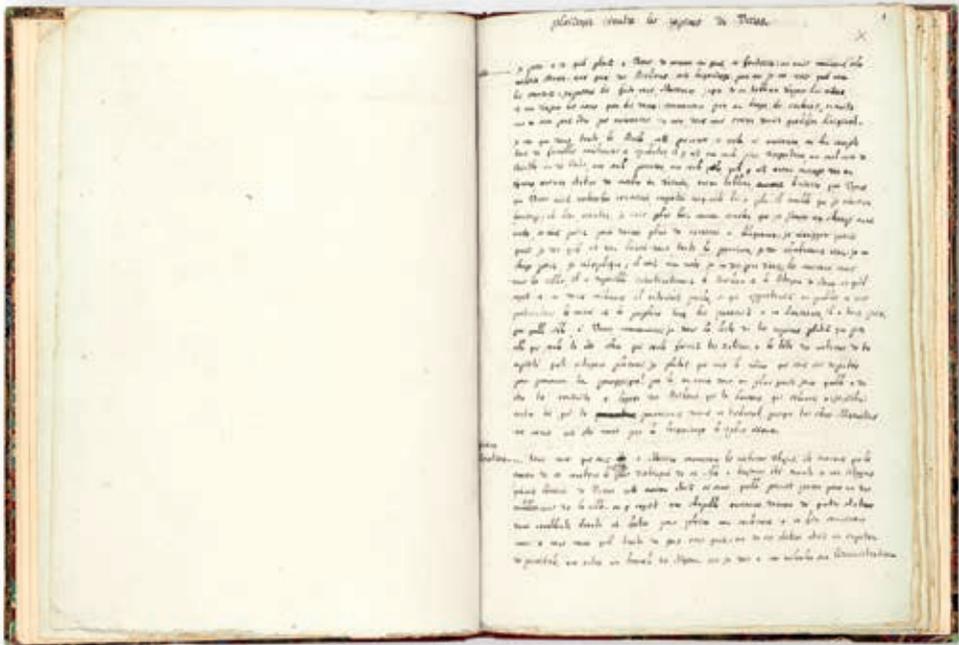
Remblante, prise au piège et respirant à peine,  
Sortie imprudemment Du Maternel Séjour,  
Devant sa dernière course au seul bruit de la chaîne  
une jeune souris voyait tomber le jour.

Dans le grillage étroit qui la tient prisonnière,  
à passé d'un glaucosau l'éclatante lumière,  
elle tressaille, écoute : un silence de Poë,  
succède au mouvement qui la glace de crainte,  
et d'un vieux Mur, caché sous son rideau d'opaire,  
on entendit sortir cette humble et douce plainte :

" Dans ta belle Maison toi qui sentiras combaitre  
quand je me sentis Mourir de la Mort qui m'attend,  
Redoutable ennemi de tout ce qui respire,  
" hé ! N'attends pas sur moi ton oppressif empire !  
" Sois ton cœur souvenir au cri Du Malheureux ;  
" hélas ! est-on moins grand pour être Génereux !  
" Sois - moi bise encor d'air, de douce rosée,  
ce bienfait de la Nuit, ce colâtre d'essence,  
Donc par un souf fle humide et bienfaisant,  
chaque Maitri la tête est arrosée.  
juge ! Sois juste et rends-moi mes trésors !  
un ciel à contempler, ma Liberté Native ;

il est Dieu, lui dirai-je, il m'a donné des jours !  
tu t'es débattu, ton Nom vivra toujours,  
et toujours de beaux yeux aimeront à le lire.  
et si jamais ton cœur brûle d'un saint Délire  
à sangui pour la Liberté,  
quelle de Donne à toi dans toute sa beauté  
que sur ta Seraine carrière,  
elle s'écoule à flots par la tranquille lumière,  
quelle trace à ta vie un facile sentier,  
et te sème de fleurs un siècle tout entier ! =

elle se tut. Le juge alors : hé ! vite !  
elle est au piège, battez-vous diaboliques.  
étranglez-moi cette pauvre Petite ;  
si Marine pas à voir souffrir.



-42-

Camille DESMOULINS

Manuscrit autographe.

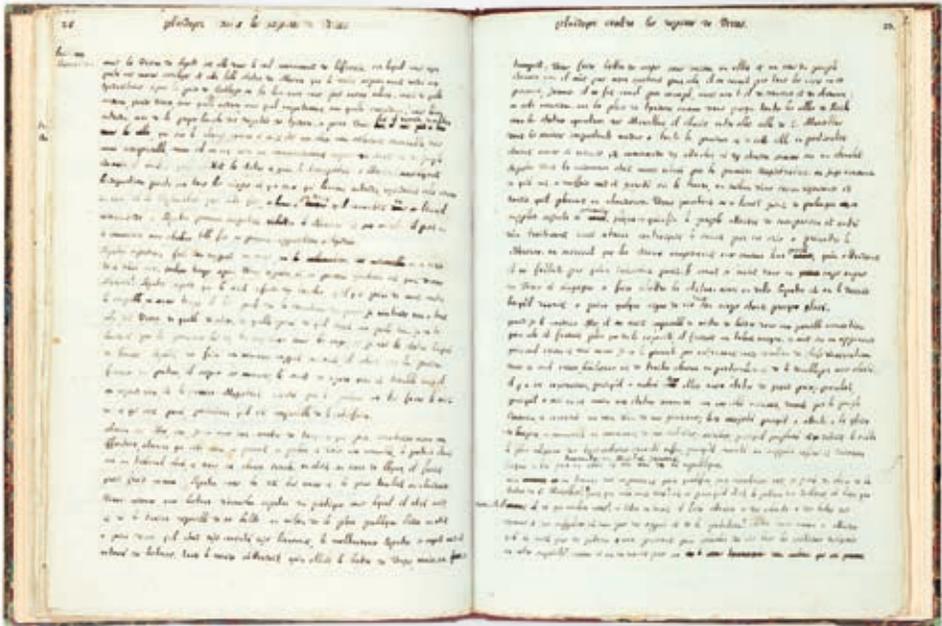
45 pages in-4° reliées dans un volume en demi-maroquin bordeaux.

Slnd [circa 1785-1790].

*Cours d'éloquence ou les chefs-d'œuvre de M.T Ciceron.  
Plaidoyer contre les rapines de Verrès.*

Rare et précieux manuscrit entièrement autographe de 45 pages couvertes de la fine écriture du journaliste révolutionnaire. Ratures et corrections.

Desmoulin exalte son sens politique du droit et de la justice à l'aune des plaidoiries cicéroniennes ayant accusé le gouverneur romain Caius Licinius Verres de mille pillages patrimoniaux sur les terres de Sicile.



« Je crie que dans toute la Sicile, cette province si riche, si ancienne où l'on compte tant de familles nombreuses et opulentes, il y ait une seule pièce d'argenterie, un seul vase de Corinthe ou de Delos, une seule pierrerie, qu'il y ait aucun ouvrage d'or ou d'ivoire, aucune statue de marbre ou d'airain, aucun tableau, aucune broderie que Verres n'ait recherchée, examinée, emportée desquelles lui a plu.

Je n'exagère point quand je dis qu'il n'a rien laissé dans toute la province, je dis absolument rien. Il dépouillait indistinctement le Sicilien et le citoyen de Rome. Par quelle ville, ô Verres, commencerai-je dans la liste de tes rapines plutôt que par celle qui seule t'a été chose, qui seule faisait tes délices à la tête des victimes de ta cupidité...

En 70 av. J.-C, Verrès, propréteur de Sicile depuis 73 av. J.-C, fut accusé de concussion à la fin de son mandat par toutes les cités siciliennes, à l'exception de Messine et de Syracuse. Les sujets de plaintes des Siciliens étaient nombreux : prévarications de toute sorte, pillage organisé de la province, violences, abus de pouvoir, détournement de fonds, et vol d'œuvres d'art.

Si Verrès fut à coup sûr un administrateur détestable, il eut surtout la malchance d'être jugé dans des circonstances politiques exceptionnelles et d'être confronté à un non moins exceptionnel accusateur, Cicéron, qui devait le transformer pour la postérité en archétype du mauvais gouverneur.

18.000 €



-43-

Gustave DORÉ

Photographie au format carte de visite (cdv)

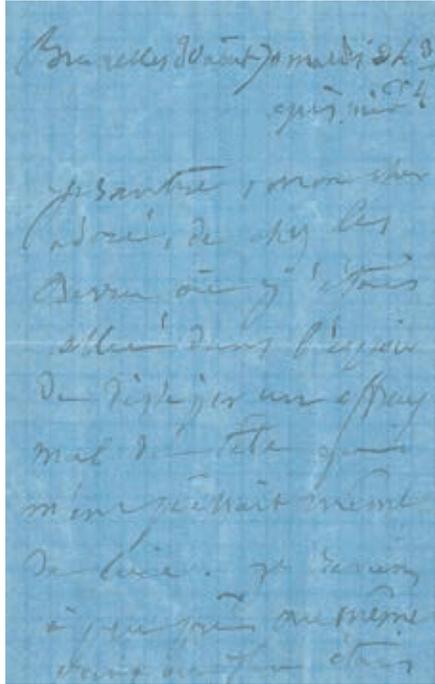
Tirage albuminé contrecollé sur carton fin.

Circa 1860.

Rare portrait de l'illustrateur posant de plain-pied dans l'atelier du photographe Pierre Petit.

Format : 6 x 10,10 cm.

650 €



-44-

Juliette DROUET

Lettre autographe à Victor Hugo.

Quatre pages petit in-16° sur papier bleu à bords effrangés.

Bruxelles. Mardi 30 août [18]70.

« Ah ! te voilà... »

Juliette rend compte de sa journée - et de son amour - à son amant Victor Hugo.

« Je rentre, mon cher adoré, de chez les Berru où j'étais allé dans l'espoir de dissiper un affreux mal de tête qui m'empêchait même de lire. Je reviens un peu près au même point où j'en étais quand je m'y suis rendue. Mais j'ai fait mon devoir c'est tout ce que je peux faire de mieux, le reste ne me regarde pas, comme disait le pauvre Kesler. J'ai rencontré chez ces dames Mesdames Charles [Hugo] et Asseline. Seulement elles ne m'ont pas dit qu'elles ne dinaient pas ici ce soir ce qui m'oblige à décommander tout de suite leurs couverts. Ah ! te voilà... Justement cela ne m'empêchera pas de continuer mon gribouillis comme si de rien n'était. J'écrirai tout à l'heure à la jeune Henriette. J'ajouterai même un mot aimable pour Madame Chenay malgré son inattention envers moi dans tout ce qu'elle t'écrit mais peu importe à l'instant. A l'instar de Marquand, il suffit qu'elle soit bonne pour toi en ce moment-ci pour que je me croie son obligée. Je t'adore. »

1.500 €

Juliette DROUET

Lettre autographe à Victor Hugo.

Quatre pages petit in-16° sur papier bleu à bords effrangés.  
Bruxelles. Mercredi matin 31 août [18]70.

*« Je donnerais tout au monde pour que notre pauvre pays s'en tire avec honneur, ce qui devient de plus en plus difficile tant que le Bonaparte trônera et règnera... »*

Juliette se désole auprès de Hugo de la guerre de 1870 et des méfaits de Napoléon III pour la France, et termine sa missive en offrant au grand homme tout son amour.

Moins d'une semaine après cette lettre, le 5 septembre 1870, le poète rentre à Paris, triomphalement accueilli, après dix-neuf années d'exil.

---

*« Bonjour, mon grand, doux adoré bien-aimé, comment as-tu passé la nuit et comment va ton rhume ce matin ? J'espère que Mariette m'en apportera de bonnes nouvelles tantôt ainsi que de Georges et de Jeanne dont je raffole de plus en plus. Quant à moi j'ai bien dormi. Quant à moi j'ai bien dormi malgré le tumulte incessant des voyageurs implorant un asile à tout prix, fusse même dans la cour de l'hôtel. Il paraît que la fuite de Paris augmente d'heure en heure ce qui ne prouve pas autant de sécurité qu'on se plaît à le dire dans les gens dit : bien informés. Pour ma part je donnerais tout au monde pour que notre pauvre pays s'en tire avec honneur, ce qui devient de plus en plus difficile tant que le Bonaparte trônera et règnera avec le spectre rouge pour héraut d'armes. Je ne sais pas si c'est l'effet du pâle rayon de soleil de ce matin mais je me sens moins découragée qu'hier. Quel bonheur si nous pouvions avoir des nouvelles moins désespérées que celles d'hier ! En attendant je me prépare à me faire extraire ma molaire tantôt. Cette besogne toujours désagréable même quand elle ne tient pas plus que la mienne. Autre ennui, c'est de payer pour cela. Il faudra que je prenne sur ton or ou sur le mien. Je verrai lequel vaut mieux des petites ou des grosses pièces. Maintenant que j'ai fini mon petit cancan je te donne mon cœur et mon âme en bloc. »*

2.500 €

Nouvelles de tout 70. mercredi matin  
8 h.

Bonjour, mon grand, j'ay  
adonc bien - aimé, com-  
ment as-tu passé la nuit  
et comment va ton rhume  
le matin? J'espère que  
Marianne m'en apportera  
de bonnes nouvelles  
tantôt ainsi que de Georges  
et de Jaane dont j'appelle  
de plus en plus: quant  
à moi j'ai bien dormi

Raoul DUFY

**Ensemble de deux lettres autographes signées  
au couple de collectionneurs Alfred et Germaine Rome.**

Sept pages ½ in-8° au total. Une enveloppe autographe.

Légères traces d'adhésif en marge.

Vence, 1<sup>er</sup> juillet 1920 et samedi 24 novembre [1920].

*« J'ai l'air d'oublier mes amis, mais ce n'est qu'une apparence, c'est pour eux et pour leurs femmes que je fais des étoffes agréables, que j'illustre des livres, que je peinds. »*

Intéressant témoignage des créations de tapisseries initiées par Raoul Dufy à l'aube des années 20. L'artiste, débordé de travaux artistiques divers, se montre néanmoins déterminé à satisfaire ses fidèles collectionneurs.

---

*« Chère Madame, Je reçois votre lettre ici avant que je vous aie fait la politesse de vous annoncer un envoi. Il est vrai que vous l'attendiez ! Je vous ai envoyé deux esquisses qui se complètent. Vous voyez qu'il y a pour votre interprétation une large marge, cela vaut mieux je crois, surtout avec un interprète qui est de la partie. Je m'étais proposé de vous faire un carton plus au point, c'est ce qui avait retardé mon envoi. Je suis heureux qu'il vous plaise ainsi et je suis certain que vous ferez une belle tapisserie. Je crois que la grosseur moyenne des laines sera mieux que la fine.*

***Je suis évidemment très chargé de besogne et même ici je travaille beaucoup.** J'ai tant à faire et c'est si long et si difficile de se donner une petite satisfaction, qu'il faut entreprendre beaucoup d'ouvrages pour en mener de temps en temps un à bien.*

*Je regrette de ne pas voir Monsieur Rome à un passage à Paris. Nous-mêmes remonterons à Paris par Marseille où je dois faire des dessins pour illustrer un roman d'Eugène Montfort et alors nous ne pourrons pas refaire ce beau voyage de l'année dernière qui nous a laissé un si bon souvenir des beaux paysages du Dauphiné et de la si gracieuse réception que vous avez bien voulu nous faire ainsi que vos amis de Grenoble. Croyez que ce sera pour nous un grand plaisir que de goûter de nouveau à votre cordiale hospitalité.*

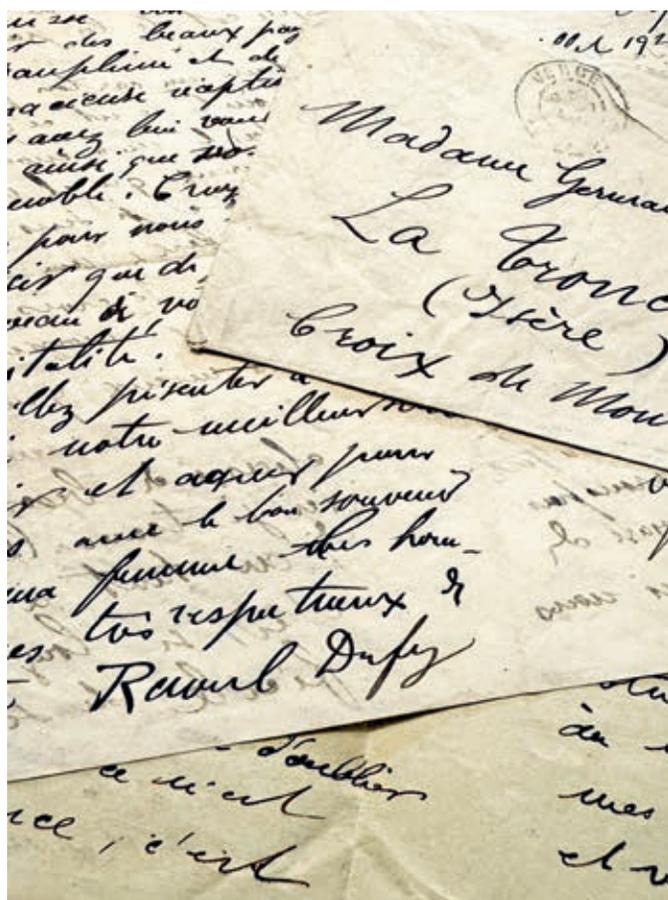
*Veillez présenter à votre mari notre meilleur souvenir et veuillez agréer pour vous, avec le bon souvenir de ma femme, mes hommages très respectueux de votre Raoul Dufy. »*

---

*« Cher Monsieur, Excusez mon retard à vous répondre. Je pensais vous envoyer la présente avec le carton de tapisserie que j'ai promis à Madame Rome. Je ne pourrai encore le faire ce soir. J'ai encore quelques heures de travail pour compléter mon esquisse afin qu'elle soit tout à fait digne de la forme qu'elle prendra sous les mains gracieuses qui la tisseront.*

*Voici les dimensions du panneau qui pourra être réduit d'ailleurs à la convenance de Madame Rome : largeur 0<sup>m</sup>72 – hauteur 0<sup>m</sup>82 bordure comprise. La bordure a 0<sup>m</sup>05 de largeur. Elle pourra être tissée avec le panneau ou rapportée. Je réponds à Madame Rome au sujet de la laine que je vais lui envoyer ainsi qu'elle me le demande et lui donne les indications nécessaires à l'exécution.*

*Je dois venir à Grenoble avec Poirer, ce sera sûrement dans les premiers jours de décembre. Le si bon souvenir que nous avons gardé ma femme et moi de notre séjour dans votre pays nous incite fort à un nouveau voyage, mais mes travaux si nombreux et variés me forcent à un labeur assidu ici.*



*J'ai hâte de voir ma collection de tissus pour l'ameublement prête et je m'y suis presque entièrement occupé depuis quelques mois. J'ai fait quelques compositions nouvelles et qui vous plairont j'espère.*

*J'ai été très heureux du succès de Farcy [Pierre-André Farcy, conservateur du musée de Grenoble] pour lui et ses mérites personnels et aussi qu'il le doive à ses amis de Grenoble.*

*Excusez encore le retard que j'ai mis à exécuter ma promesse et à répondre à vos lettres. J'ai beaucoup de correspondance en retard, j'ai l'air d'oublier mes amis, mais ce n'est qu'une apparence, c'est pour eux et pour leurs femmes que je fais des étoffes agréables, que j'illustre des livres, que je peints [sic]. C'est pour vous cher Monsieur, je ne vous écris pas mais je pense à vous. Je vous envoie mon bien cordial souvenir. Raoul Dufy. »*

L'aventure textile commence, pour Dufy, avec le couturier et décorateur Paul Poiret, vers 1910 ; ensemble, ils créent des vêtements et des tissus d'ameublement, mais aussi des « tentures » avec le même procédé d'impression sur tissu mais dans des dimensions qui l'amènent à travailler ses motifs en d'amples compositions, proches de celle des tapisseries. Comme Paul Poiret, Dufy dessine des modèles de sacs à main en laine et soie tissés à la manufacture de Beauvais à la fin des années 1920.

1.200 €

-47-

Alexandre DUMAS

Lettre autographe signée à Victor Hugo.

Deux pages in-8°.

Slnd [entre août 1852 et octobre 1855].

« *Je vous aime et vous admire comme toujours mon grand Victor.* »

Rencontre au sommet de deux géants : merveilleuse déclaration d'amour du père des *Trois Mousquetaires* au poète en exil à Jersey.

---

« *Mon bien cher Victor, Un ami à moi plus heureux que moi va vous embrasser. Il n'y a que sa bonté qui soit égale à votre génie.*

*Vous savez comme je vous aime. Je parle de vous tous les jours – j'y pense à tous les instans – avec Lamartine toutes les fois que je le vois – mais je n'arriverais jamais à l'admirer et à l'aimer comme je vous aime et vous admire.*

*Je vous promets que le jour où le boulet du travail quittera un instant mon pied, je ne ferai qu'un bond, d'ici à Marine Terrace et jamais maitresse je vous le jure si aimée qu'elle soit n'aura été serrée sur un cœur plus aimant.*

*Dites des tendresses à l'ami qui m'a écrit les quatre charmantes lignes que j'ai reçues – et si je n'avais pas craint d'être indiscret quels mystères de dévouement j'eusse exclu. Oh quand vous reviendrez mon ami et j'espère que ce sera bientôt quel [sic] joie pour mon cœur dont la partie virile est toute avec vous.*

*Je vous aime et vous admire comme toujours mon grand Victor. A vous Alex Dumas.* »

8.500 €

Mon bien cher Victor -

un ami ainsi plus heureux que  
moi de vous embrasser - il n'y a que  
la bonte qui soit egale a votre  
Genie -

vous savez comme je vous aime,  
je parle de vous tout les jours -  
j'y pense a tous les instants - avec  
la maine toute les fois que je  
peux - mais je n'arriverais  
jamais a l'admire et a l'aimer

Comme je vous aime et vous admire  
je vous proteste que je vous en  
leberais du travail qui ttera un  
instant mon pied, je ne feras  
qu'un bond, dieu a marry ternas  
et jamais ma maine je vous  
le jure si ainsi quelle soit -

-48-

Alexandre DUMAS

**Photographie au format carte de visite (cdv)**

Tirage albuminé contrecollé sur carton fin.

Format : 6,20 x 10,50 cm.

Naples. Circa 1860.

Remarquable cliché, en buste, du père des Trois mousquetaires.

Photographie enrichie d'une dédicace autographe signée à l'encre noire :

*« à notre bon associé Carlone. Al. Dumas. »*

Cliché du photographe français, installé en Italie, Alphonse Bernoud.

950 €



Isabelle EBERHARDT

**Lettre autographe signée à son époux Slimane Ehnni.**

Trois pages in-8°, en arabe, sur papier à en-tête du journal algérois *Akhbar*.  
Alger. 23 décembre 1902.

*« Je suis sortie dans les déserts, et j'ai parlé au vent ...  
une larme a coulé sur ma joue. »*

Rare et émouvante lettre de l'exploratrice française, rédigée en arabe, à son époux Slimane Ehnni. De retour en terre algéroise, aux heures du ramadan, Isabelle Eberhardt s'enquiert de la santé de son mari et l'informe de quelques considérations relatives à ses travaux journalistiques.

Elle termine sa missive d'un superbe poème aux parfums orientaux teinté de fatalité.

---

*« Louange à Dieu, Mon cher amour,  
Reçois les salutations les plus sincères de la part de ton amour et de toutes les filles. Je t'informe que je suis bien arrivée à Alger et que nos amis se portent bien mais en te laissant malade, mon cœur n'est pas en paix. Je te demande de m'informer rapidement de l'état réel de ta santé, mon adoré et de prendre soin de mon amour. Si tu en as, envoie moi un peu d'argent pour t'acheter ce que tu m'avais demandé parce que j'ai beaucoup de dépenses avec le Ramadan chez les chrétiens. Je t'informe également de mon inquiétude à propos de l'affaire du journal nommé « Azzaman » [journal Le Temps], ils n'ont toujours pas accepté que nous envoyions des réponses depuis Alger et nous sommes dans l'attente de leur retour. Cependant, à Ténès, ne le répète à personne et envoie-moi des informations fiables concernant la situation de l'homme bien connu de la tribu Beni Merzoug concernant l'affaire de ses biens à Alger. Si celui-ci a effectué une demande et que le patron n'y a pas trouvé d'objection, c'est l'occasion pour nous de nous occuper de son affaire. Une fois le ramadan terminé, il faudrait que j'aille au sanctuaire du Saint pour obtenir sa bénédiction et il faut que tu puisses m'accompagner à ce sanctuaire. Je termine cette lettre, que la paix complète soit sur toi, avec les salutations les plus sincères de ta fidèle orpheline. Comme je te l'ai dit, dis à cet homme qu'il doit nous donner une garantie sur ce dont il nous a parlé et s'il veut qu'on en finisse avec son affaire sans garantie en main, nous pourrons le faire.*

AKHBAR

JOURNAL D'ALGER

Fondé en 1839

DIRECTION :

20, Rue des Consuls, 20

ALGER

ALGER, le 18 Dec 1902

الحمد لله

يا وصحة العزيزة عليي

السلاح عليك الثلج من وعك  
فويته ومن جميع الابنات  
وبعد نخبرك بان وصلت

الاخبار

الاجازير

الى الجزائر بخير ووجدت اهتمامنا  
بخير ولكن فليد ليس له من الهنا من كتر كنتك  
من يضا والمطلوب منك ان تخبرني اجلا وتكتب  
يا الحف في صوبحة العزيزة عليي وتسنحفة  
في بويته وبعد للمطلوب اذا كان عندك  
حرام ترسل في نصيب لبشره لك  
الامانة التي ذكرتها في لاجل عندي مسرور  
كثير مع رمضان عند نصاري وايضا  
نخبرك بان رايه فايه على دعوة الجريدة  
المسمية الزمان بان راصع ما زال ما قبلوا  
منا ان نكتب الجوابات من الجزائر  
ورانا نستنوا في جوابهم ولكن  
ما تفول في حتى لواحد في تنسي  
وارسل في خبر صيغ على دعوة رجل

*Je les ai interrogés, ils ont gardé le silence  
J'ai pleuré, ils se sont moqués de moi  
Je leur ai expliqué leurs soucis mais ils n'ont rien compris  
Je suis sortie dans les déserts, et j'ai parlé au vent  
Connaissez-vous une gazelle, la plus belle du désert  
Je les ai interrogés, et ils sont restés silencieux  
Une larme a coulé sur ma joue  
Je ne te demande rien ô Très-Haut  
Hormis une extraordinaire patience  
La patience et le temps sont des remèdes au cœur malade  
Patiente jusqu'à ce que la mort vienne à toi  
Si tu n'obtiens rien, prends sur toi, apaise ton cœur  
Si ton cœur ne guérit pas Si'il ne s'apaise toujours pas  
La tombe est le remède au cœur blessé. »*

---

Personnage hors du commun et avant-gardiste, aventurière, poète, journaliste et exploratrice, Isabelle Eberhardt incarne, par son destin fascinant, le souffle de la liberté.

D'une jeunesse genevoise teintée d'anarchisme slave, la jeune femme, singulière dès ses origines, s'éprend très tôt d'une vie sans entrave : « *j'avais soif de liberté et je n'ai pas trouvé la liberté chez nos libertaires* » et découvre les envoutements des terres musulmanes, en 1897, à Bône, en Algérie.

Sa rencontre, en 1900, avec Slimane Ehnni, maréchal des logis des Spahis (corps d'armée traditionnel intégré, pendant l'occupation, à l'armée française) changera son destin. Victime d'une tentative d'assassinat par un membre d'une confrérie opposée à celle de ce dernier, en 1901, Isabelle, accusée d'être à la source de troubles parmi les tribus indigènes, est expulsée d'Algérie par les autorités coloniales. Son retour sur les terres maghrébines de son cœur, en 1902, à la faveur de son mariage avec Slimane Ehnni, lui ouvre les portes des déserts et de la vie nomade. Elle collabore au journal arabophile *Akhbar* dirigé par Victor Barrucand.

En octobre 1904, la petite oasis algérienne Aïn Sefra est frappée d'une tempête furieuse. L'oued est submergé par les flots. Le corps d'Isabelle y sera retrouvé, sans vie, sous les décombres, six jours plus tard. Elle repose dans le cimetière musulman d'Aïn Sefra.

Isabelle Eberhardt a peu publié de son vivant. Les pages éparpillées de ses œuvres, retrouvées dans sa maison après le drame d'Aïn Sefra ont été publiées posthument par son ami Victor Barrucand.

10.000 €

سالتهم سكتوا عليي  
بكيت ودفخوا عليي  
بمعتهم في صمغ و ما بهوايش  
و فرجت الصاريه و قلت للهوا  
تعرفوايش غزالي احسن غزال الصحرا  
سالتهم و سكتوا عليي  
دمعة علي خيري تسيل  
وما نطلب منك الهوى  
الا صبرا جميلا  
الصبر و زمان دوة لقلب المريض  
و اصبر حتى تنال الهني  
و اذا ما نال يشي ~~من~~ <sup>من</sup> ~~يعطيه~~ <sup>سكت قلبه</sup>  
و اذا ما ~~نال~~ <sup>نال</sup> ~~ما~~ <sup>ما</sup> ~~يرتبه~~ <sup>سكتت</sup>  
ا فبر دوة ليل قلبه مجروح

Albert EINSTEIN

**Lettre autographe signée au baron Edmond de Rothschild.**

Une ½ page in-4° (279 x 216 mm) à l'encre noire.  
Lettre inédite et seule lettre connue au baron de Rothschild.  
Berlin. 17 avril 1922.

*« Vous m'avez transmis dans le couloir une petite serviette en cuir dont le contenu signifie pour moi quelque chose de précieux : la libération et l'indépendance. »*

La cause sioniste d'Albert Einstein.

Très importante lettre de remerciements d'Einstein à l'un des plus ardents défenseurs de la cause sioniste, le baron de Rothschild. Ce dernier venait de remettre au scientifique une conséquente somme d'argent, symbole pour Einstein « de la libération et de l'indépendance. »

---

*Très respecté Monsieur le Baron Rotschild ! Ma visite chez vous restera gravée dans ma mémoire à jamais. Vos paroles de grand guide juif dont l'intelligence est entièrement au service de sa bonté m'accompagneront pour toujours, tout comme votre geste généreux qui m'embarrasse totalement. Vous m'avez transmis dans le couloir une petite serviette en cuir dont le contenu signifie pour moi quelque chose de précieux : la libération et l'indépendance. Je vous remercie avec l'assurance que je resterai conscient de la responsabilité apportée par ce présent. Avec l'expression de mon admiration profonde. Votre tout dévoué, A. Einstein*

---

À l'aube des années 1920, Einstein – internationalement admiré pour ses découvertes scientifiques – fut sollicité par Chaïm Weizmann, dirigeant de l'Organisation sioniste mondiale, pour lever les fonds nécessaires au soutien du peuple juif et à son installation en terre palestinienne. Le scientifique se voua corps et âme à cette cause et entreprit, au fil de l'année 1921, une vaste tournée de collecte sur le sol américain appelant au soutien sans faille de la cause juive. C'est en cette circonstance qu'il rencontre, à Paris, le 7 avril 1922, un prosélyte sioniste de la première heure, le baron Edmond de Rothschild (1845-1934). « Hier, j'ai rendu visite à Rothschild qui m'a remis une mallette pleine d'argent. Un homme astucieux » confie-t-il le lendemain à son épouse Elsa.

Cette lettre de remerciements d'Einstein – la seule connue adressée à Rothschild, restée inédite – fut transmise par l'intermédiaire de son ami Maurice Solovine. En effet, Einstein, retourné à Berlin, avait égaré l'adresse du philanthrope.

Berlin. 12. IV. 22.

Hoch verehrter Herr Baron Rotschild!

Der Besuch in Ihrem Hause wird mir zeitlebens unvergesslich bleiben. Die Worte des grossen jüdischen Führers, dessen Klugheit ganz im Dienste seines guten Herzens steht, werden mir immer gegenwärtig sein, ebenso die gütige Anerkennung, mit welcher Sie mich ganz beschämten. Auf dem Corridor übergaben Sie mir ein ledernes Täschchen, dessen Inhalt für mich kostbare Befreiung und Unabhängigkeit bedeutet. Ich danke Ihnen mit der Versicherung, dass ich mir die Verantwortung bewusst bleiben werde, die dies grosse Geschenk bedeutet.

Mit dem Ausdruck meiner tiefen Verehrung

Ihr ganz ergebener

A. Einstein.

#### Version originale :

Hoch verehrter Herr Baron Rotschild ! Der Besuch in Ihrem Hause wird mir zeitlebens unvergesslich bleiben. Die Worte des grossen jüdischen Führers, dessen Klugheit ganz im Dienste seines guten Herzens steht, werden mir immer gegenwärtig sein, ebenso die gütige Anerkennung, mit welcher Sie mich ganz beschämten. Auf dem Corridor übergaben Sie mir ein ledernes Täschchen, dessen Inhalt für mich kostbare Befreiung und Unabhängigkeit bedeutet. Ich danke Ihnen mit der Versicherung, dass ich mir die Verantwortung bewusst bleiben werde, die dies grosse Geschenk bedeutet. Mit dem Ausdruck meiner tiefen Verehrung Ihr ganz ergebener A. Einstein

Prix sur demande

-51-

Paul ELUARD

**Carte autographe signée à André Breton.**

Une page in-12° au verso d'une carte photographie argentique figurant une scène naturelle surréaliste de neige surplombant des pousses de fleurs.

Timbre retiré.

Arosa. 2 avril 1928.

Éluard envoie ses meilleures pensées à son ami surréaliste, à Paris.

2.000 €

0114. Arosa. Crocus-Idylle.

Mes meilleures  
pensées

Rauflard

2.4.28

Verlag C. S. G. dt. Phot. Arosa



Monsieur André Breton  
42, rue Fontaine  
Paris (IX<sup>e</sup>)  
France



Jules FLANDRIN

**Correspondance à Alfred Rome.**

43 lettres autographes signées, 3 factures manuscrites de tableaux et 4 photographies originales du peintre. Environ 150 pages manuscrites - entre juin 1909 et novembre 1922 - enrichies de nombreux dessins, croquis, études et lavis.

Divers formats in-8° et in-4°. Quelques enveloppes conservées.

*« Il me semble que j'apprends seulement le métier de peintre. »*

Extraordinaire et foisonnante correspondance, entièrement consacrée à la peinture, à son ami architecte et collectionneur Alfred Rome.

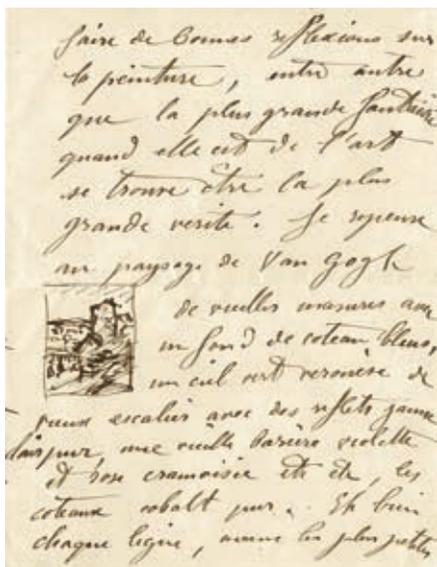
Flandrin nous plonge dans le quotidien des Beaux-Arts du début du XX<sup>e</sup> siècle. Peintre reconnu, exposant aux salons d'automne et des indépendants, il dépeint à son ami collectionneur grenoblois ses projets de création, ses doutes et enthousiasmes picturaux tout en se faisant, pour celui-ci, l'intermédiaire-acheteur d'œuvres d'art auprès des marchands Bernheim, Rosenberg et Vollard.

Véritable gazette artistique de son temps, Flandrin décrit, de l'intérieur, le monde des arts du début du XX<sup>e</sup> siècle et évoque pêle-mêle son admiration pour Van Gogh, Cézanne, Hokusai et Toulouse-Lautrec ; ses amis Matisse, Marquet, Forain et Denis ; son maître Gustave Moreau ; sa compagne Jacqueline Marval, et ses analyses picturales de Gauguin, Manet, Renoir, Monet, Raphaël, Bouguereau, Rodin, Degas, Vallotton, Ravier, Fantin-Latour, Urtin, Jongkind, Corot, Millet, Van Dongen, Delacroix, Rousseau, Bellini, Véronèse, Mantegna, Monticelli, Rubens, Henner, Redon, le Douanier Rousseau, Lhote, Anquetin, Segonzac, Calès, Michel Ange, Chardin.

Ensemble conservé dans une superbe reliure doublée - sous emboîtement - en plein maroquin havane de Michèle Prince. Dos lisse et titre doré « Alfred Rome - Jules Flandrin », entrelacs de filets dorés formant une fleur stylisée sur le premier plat, tête dorée, filet doré intérieur, doublure et gardes de papier gaufré fort.

15.000 €

« Je pensais, en ne m'arrêtant qu'à Corot, au vieil Hokusai disant que ce n'est qu'à 70 ans qu'il avait compris le dessin. »



« Je repense au paysage de Van Gogh, de vieilles mesures avec un fond de coteau bleu, un ciel vert Veronèse, de vieux escaliers avec des reflets jaunes clair pur, une vieille barrière violette et rose cramoisi, etc. etc. les coteaux cobalt pur. Eh bien chaque ligne, même les plus petites, chaque ton, sont un miracle de vérité. »

Gustave FLAUBERT

**Lettre autographe signée à Jeanne de Tourbey, future comtesse de Loynes.**

Deux pages 1/2 in-8° sur papier crème. Fragilité au pli central.

[Croisset. 29 octobre 1870]. *Samedi 11 h. du soir.*

*Flaubert, Correspondance IV, Pléiade, page 259.*

*« Je ne crois pas qu'il y ait en France un homme qui souffre plus que moi [...] Il me semble que j'assiste à la fin du monde. »*

Flaubert désespéré par la guerre franco-prussienne et le siège de Paris.

---

*« Ma chère Amie, Je vis encore puisqu'on ne meurt pas de chagrin ! – Par-dessus les douleurs de la patrie j'ai celles du foyer. – Songez que je vis seul, avec ma mère qui a 77 ans, & que ces événements achèvent, au milieu d'une population stupide & assaillis par les pauvres. – Nous en avons jusqu'à 400 par jour !*

*Tout dépend de la sensibilité des gens. Or je ne crois pas qu'il y ait en France un homme qui souffre plus que moi. Comment ne suis-je pas encore devenu fou !*

*La reddition de Metz (qui n'est pas encore officielle) est pour moi une chose inexplicable ? Bazaine nous a-t-il trahis ? Dans quel but ? – Cette catastrophe va démoraliser la province. Mais Paris tiendra bon. – Avant que les Prussiens n'y entrent il y aura des boucheries formidables. Quelle guerre ! Jamais on n'a vu de pareilles horreurs. C'est une dévastation systematique. Leur rêve est de nous anéantir. Il me semble que j'assiste à la fin du monde.*

*Je n'ai aucune nouvelle d'aucun de nos amis. La Seine-Inférieure jusqu'à présent est bien défendue. Mais si les Prussiens s'y présentent en grand nombre, ce sera comme partout ailleurs. Ah ! si nous avions un vrai succès sur la Loire, si Trochu faisait des sorties formidables les choses changeraient. Mais changeront-elles ?*

*Pauvre Paris ! pauvre France ! jamais on ne les a tant aimés n'est-ce pas ! Comment vivez-vous à Londres ? Qui voyez-vous ? Je voudrais bien vous tenir compagnie. Écrivez-moi. Je vous baise les deux mains bien fort. Votre vieil ami – peu gai ! Gve. »*

2.500 €

Jan 11<sup>th</sup> de  
2011

Ma très amie

J'avis envie qu'on ne meurt pas de  
travail! - Gardons les douleurs  
de la patrie j'ai vu de foyes - J'avis  
que j'avis seul, avec ma mère qui a 99  
ans, et que les événements achement,  
américain D'une population stupide  
et attirés par les pauvres. - nous,  
en avoir j'avis à 500 par jour.  
tout dépend de la sensibilité des  
gens. or j'avis croi pas qu'il y ait en  
France un homme qui souffre plus  
que moi. Comment alors je pas encore  
de son feu!

La réduction des mots (qui sont pas  
encore officiels) est de moi un acte  
inacceptable! Pourquoi nous a-t-il trahis?

Carre Paris! pauvre France! jamais  
on ne les a tant aimé n'est-ce pas?

Comment vivrez-vous à l'étranger?  
Qui vivrez-vous? Je voudrais bien vous  
tenir compagnie. Parlez-moi.  
Je vous baise les deux mains bien  
fort.

Notre très aimé - je suis gai!

Says.

-54-

[FLAUBERT] Paul NADAR

**Photographie originale.**

Tirage postérieur représentant Flaubert en buste.  
[Paris, c. 1910], format cabinet, contrecollé sur carton fort au crédit du photographe.  
Parfait état de conservation hormis un très léger défaut sur la partie droite du portrait.

Annotation à la plume au verso « Flaubert », d'une main inconnue.  
Cachet humide au verso « E. Hauteccœur – 35 avenue de l'Opéra – Paris ».

Très rare et mythique portrait de l'écrivain par Nadar, pendant les années de rédaction  
de *L'Éducation sentimentale*.

Paul Nadar, fils de Félix Nadar (1820-1910) avait commencé à collaborer avec son père dès 1886. Ce tirage postérieur reprend donc celui pris par Félix entre 1865 et 1869.

Les portraits photographiques de Flaubert sont d'une insigne rareté.

Quand Flaubert meurt, le 8 mai 1880, on ne connaît pas son visage. C'est une exception dans un siècle où la figure de l'artiste s'est multipliée par la gravure et la photographie. L'absence d'image résulte de la volonté expresse de l'auteur : il a refusé, avec constance, de livrer sa tête au public.

Bibliographie :

*Album Gustave Flaubert*, éd. Yvan Leclerc, Pléiade, p. 184, n° 147.

3.500 €



-55-

Léonard Tsuguharu FOUJITA

Dessin original signé – Études de femmes.

Mine de plomb et estompe sur papier.

Sans date.

Charmante étude figurant cinq femmes dont trois visages en arrière-plan.  
Le personnage central, jeune femme nue, semble réajuster ses porte-jarretelles sous le regard  
d'une femme habillée.

Signée en bas à droite, au stylo noir.

Format : 25,6 x 21 cm

Provenance : Vente de la succession Kimiyo Foujita  
par la SVV Cornette de Saint Cyr le 9 décembre 2013.

4.500 €



FRANÇOIS I<sup>er</sup>

**Lettre signée à Monseigneur de Jarnac.**

Une page in-folio sur papier vergé. Adresse au verso.

Onglet de papier vergé en périphérie annoté en tête :

« De François premier touchant la guerre du 18 juillet 1522. »

Document contresigné par Florimond Robertet (1458-1527).

La Coste Saint André. 18 juillet [1522].

*« Je les secourray de toute ma force et puissance tant par mer que par terre. »*

Importante et passionnante lettre sur le siège de Fontarabie, dans la partie de Navarre annexée par Fernand le Catholique et que cherchait à reprendre l'allié et futur beau-frère de François I<sup>er</sup> : Henri II d'Albret, Roi de Navarre.

---

*« Monseigneur de Jarnac jay receu les lectres que vous m'avez escriptes [...]. Les francs archers n'ont été payés qu'à cent sols par mois et les lieutenants auront quarante francs par mois. « [...] ce neantmoins sachant la grande cherté qui est à Fontarabye et le bon vouldoir quilz ont de moy servir Jay esté et suis content quilz soient doresnavant paieez a raison de six francs par moys Pourveu quilz prometttront de bien et loyaulment servir dedens la place si le siege y vient sans aucune mutinerie et quilz attendront leur payement tant quilz seront enfermez que ne pourra estre longuement car en ce cas je les secourray de toute ma force et puissance tant par mer que par terre [...] ».*

---

Monseigneur de Jarnac : Charles Chabot (1487-1559), baron de Jarnac, seigneur de Brion, de Saint-Aulaye et de Montlieu, gouverneur de l'Aunis et capitaine de La Rochelle.

3.500 €

Monsieur de Jarnac Jay tenu les lettres que vous m'avez escriptes Et  
ambuy que jamais les francois ne seront parz que a l'ent  
s'ily par moye Ce neantmoins s'achant la grande honte qm est  
le son favorable Et le bon vouloir qmz vous de moy sermo Jay est  
et plus de tout qmz soient deoconuement parz de l'ambuy de ses  
francois par moye l'ambuy qmz prometent de bien et loy ament  
sermo de d'ens la place se le s'uy y deus sans aucune mutation  
Et qmz attendent leur payement tant qmz soient en France que  
qui pourra estre longuement Car y re cas de les s'entroye de  
fontes ma force et puissance sans parz que par sermo Et  
francois en fait de vos ambuy Jay vidant qmz le bailleur qu'on  
francois par moye l'ambuy deus sermo le fait entendre auqz  
ambuy deus et francois ne sermo Et au demourant metuz pour  
de me sermo de faire sermo par les francois ne sermo  
Jay deus francois Et adieu Monsieur de Jarnac qui deus  
est y se gaud Et script de la d'ostre saint andre le idem  
Jou de Jarnac

francois

M  
Loblet

Lucian FREUD

**Lettre autographe signée à Ann Fleming.**

Deux pages in-4° comprenant un collage humoristique de presse.  
Sur papier bleu à en-tête de la demeure jamaïcaine de Ian Fleming, *Goldeneye*.  
Oracabessa. Jamaïque. (Circa 1952/ 1953).

*"Clouds only appear when I need them for my picture...  
I now start work at sunrise."*

Magnifique et rare lettre du peintre britannique décrivant avec surréalisme une scène dans une bananeraie, puis évoquant ses travaux de peinture.

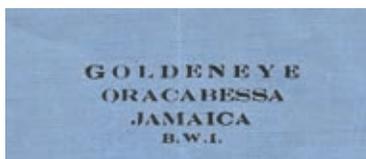
---

*"Dearest Anne, all is well. They have got me a ticket for the 8<sup>th</sup> via Miami, New York and Holland which is rather exciting. I am still sitting in the banana wood in almost the same place and am now such a fixture there that birds sit on me and spiders use my head to help hold up their new webs. There was a moment of slight tension when Violet [Cummings, la gouvernante des Fleming], was handing round the vegetables in a glass dish, and, mistaking her fingers for sausages I tried to help myself to the but luckily for Violet they were on the other side of the glass ! whatever you do don't tell James that the daily gleaner thinks he lives in (collage de presse mentionnant une impasse à Nothinghill). Disher, the little white mother of the Caribbean sends me anxious letters about nothing. There was a very sinister waterspout yesterday which you would have loved. The food gets daily more delicious (sic) and clouds only appear when I need them for my picture. Noels death mask [Noel Coward] is better than an alarm clock and I now start work at sunrise. I cannot start to thank you - I long to give you something you really want or need but you really have everything perhaps I can save your life or see that Casper (le fils des époux Fleming) is canonized. Love to Ian. Very much love from L."*

---

**Traduction :** « Très chère Anne, tout va bien. Ils m'ont trouvé un billet pour le 8 via Miami, New-York et la Hollande, ce qui est plutôt excitant. Je suis toujours assis dans la bananeraie, à peu près au même endroit et si fixement présent que les oiseaux s'assoient sur moi et les araignées utilisent ma tête pour tisser et maintenir leurs nouvelles toiles. Il y a eu un moment de légère tension lorsque Violet (Cummings, la gouvernante des Fleming) distribua des légumes (...) Il y a eu hier un orage assez sinistre que vous auriez adoré. La nourriture est chaque jour plus délicieuse, et les nuages n'apparaissent que lorsque j'en ai besoin pour mes photos (...) Je commence maintenant à travailler à l'aube... »

7.500 €



gleaner thinks he lives in

dead end street in sleazy Notting Hill  
— a neighbourhood of mixed races,  
poverty, vice and petty crime.

Disher, the little white mother of the caribbean sends me anxious letters about nothing. There was a very sinister waterspout yesterday which you would have loved. The food gets daily more delicious and ~~clouds~~ clouds only appear when I need them for my picture Noels deathmask is better than any alarm clock and I now start work at sunrise. I cannot start to thank you — I long to give you something you really want or need but you really have everything perhaps I can save your life or see that Casper is canonised

lovefo lan

Very much love  
from L.

Serge GAINSBOURG

*Manuscrit autographe – Les Nanas au paradis.*

Une page in-folio au verso d'un bi-feuillet de la partition imprimée de sa chanson

*La nuit d'octobre*, avec une note autographe « do ».

Slnd [Paris. Novembre 1959].

*« Oubliant leur peine oubliant le charbon,  
les nanas au paradis s'envoleront. »*

**Gainsbourg écrit pour Marlène Dietrich.** Rare et précieux manuscrit de début de carrière, en premier jet, de cette chanson mythique initialement destinée à l'icône Marlène Dietrich, *Les Nanas au paradis*.

Version préparatoire, très travaillée, composée d'une vingtaine de vers avec ratures, variantes et corrections. De nombreux passages du texte ne seront pas conservés dans la version finalement enregistrée par Catherine Sauvage en janvier 1960. Le titre restera longtemps inédit puisqu'il ne fut commercialisé qu'en 1996, après la mort de son auteur.

En haut à droite du feuillet, Gainsbourg liste par ailleurs huit chansons correspondant au programme de son tour de chant au Milord l'Arsouille (ou au College Inn), à la fin de l'année 1959 : « - *Ronsard* [58] - *Recette* [de l'amour fou] - *Friedland* - *Charleston* [des déménageurs de piano] - *Amours perdues* - *Poinçonneur* [des Lilas] - *Amour papa* [L'amour à la papa] - *Femme* [La Femme des uns sous le corps des autres] ».



*Sur un saxophone ou un accordéon  
les nanas au paradis s'envoleront  
le dimanche et le samedi soir juste  
quand le samedi soir après le charbon  
pauvre fille des rues sur le retour ou jeune tendron  
pour un saxophone ou un joli accordéon  
dans les bras de quelque joli garçon  
les nanas au paradis s'envoleront*

*après quoi sur un rancard à javel ou odeon  
les nanas au paradis s'envoleront  
et sur leur pitit' gueule d'amour  
tout' la semaine au turbin gambergeront  
sur un rancard à javel ou odeon  
et le samedi soir juste après le charbon  
les nanas au paradis s'envoleront*

*sur un rouge un coup de champ ou un bourbon  
le zinc d'un tabac ou bon d'un dupont*

*sur le coup de minuit – la boisson*

*sur les serments d'amour et sous les sucons  
les nanas au paradis s'envoleront  
et le meilleur d'elles même elles donneront  
sur les serments d'amour et sous les sucons  
oubliant leur peine oubliant le charbon  
les nanas au paradis s'envoleront  
le cul*

---

À l'automne 1959, le théâtre de l'Étoile doit accueillir le récital de Marlene Dietrich. L'événement est de taille : l'Ange bleu ne s'est plus produit sur une scène parisienne depuis 1945. Jacques Canetti s'est chargé de monter l'opération consistant dans le même temps à promouvoir le disque *Marlene*, luxueux pressage français de l'album *Dietrich in Rio* (orchestré par Burt Bacharach), dont Philips prépare la sortie.

À New York, où les négociations se sont engagées, il a suggéré à la chanteuse d'interpréter quelques titres en français, ne tarissant pas sur les mérites des auteurs-compositeurs du catalogue Tutti. De retour à Paris, il prépare la venue de la star et commande des chansons à Serge Gainsbourg pour le récital qui s'annonce. La presse se fait ainsi l'écho, début novembre, de deux chansons conçues par l'auteur pour Dietrich : « Le Cirque » et « Les Nanas au paradis ».

Gainsbourg se montre décidément à l'aise dans l'art de composer pour d'autres. Pour le peintre qu'il est en premier lieu, l'inspiration naît de la vision qu'il a du destinataire de sa chanson, esquissant le contour de ce qu'il sait ou sent de sa personnalité, forçant le trait jusqu'à ce qu'on puisse en deviner l'identité. Et lorsqu'il n'a pas rencontré l'interprète, il se documente – un disque, un article de presse, ou, en dernier recours, une photo.

Pour Marlene Dietrich, Gainsbourg se tourne vers le cabaret berlinois, dont elle fut l'égérie. Le titre lui-même, « Les Nanas au paradis », situe d'emblée la chanson dans un métissage d'univers : le plus pur cabaret berlinois de Kurt Weill et de Bertolt Brecht et le cinéma français de Marcel Carné et de Jacques Prévert. Serge Gainsbourg s'empare du « Nanna's Lied », chant de prostituée mélancolique, et y ajoute une couleur toute française - celle des amours légères d'un Paris fantasmé - ainsi que sa touche personnelle, de pessimisme et de misogynie.

Quant au « Cirque », c'est le cabaret Madame Arthur qui loucherait vers *L'Opéra de quat' sous* et toutes ces femmes fatales que Dietrich a incarnées au cinéma. Du point de vue musical, une certaine parenté, faite d'humour et de jazz, lie « Le Cirque » à « La Femme des uns sous le corps des autres ». Les mélodies du « Cirque » et des « Nanas au paradis » respectent les codes du cabaret berlinois : le thème souvent lancinant occupe un ambitus assez restreint pour laisser le charisme de Marlene Dietrich porter le texte.

Si elles avaient été retenues par l'actrice-chanteuse, les deux chansons auraient été orchestrées par Burt Bacharach. Hélas, l'arrivée de Marlene Dietrich le 20 novembre à Paris soulève un tel emballement médiatique que la star, sollicitée de toute part, se montre indifférente aux soins dont elle fait l'objet. Elle écarte l'idée de chanter les deux titres de Serge Gainsbourg sur la scène du théâtre de l'Étoile - sans doute ne sait-elle même pas qui est ce jeune auteur.

Contractuellement tenue d'interpréter deux titres en français, elle préfère des chansons ayant déjà figuré à son répertoire : « Déjeuner du matin » (Jacques Prévert et Joseph Kosma) et « Je tire ma révérence » (Pascal Bastia). On imagine la déception du jeune Serge Gainsbourg.

Une interprète de l'écurie Canetti va cependant s'emparer de ses deux chansons. Tout aussi attentive que Juliette Gréco au choix de ses auteurs, Catherine Sauvage prépare le récital qu'elle doit donner à l'ABC en janvier 1960. Se définissant avant tout comme comédienne, elle mène une double carrière sur les fronts du théâtre et de la chanson. Dans ce second domaine, elle est l'ambassadrice assidue des chansons de Léo Ferré, qu'elle contribua à révéler au public dès la fin des années 1940. Pour un album Philips-Réalités, produit en 1958 par Boris Vian, elle a déployé les multiples ressources de son talent dans les chansons de Kurt Weill, se montrant tour à tour passionnée, cynique, révoltée ou formidablement émouvante.

C'est par hasard que Catherine Sauvage a découvert l'auteur Gainsbourg, en entendant « Indifférente » à la radio : « Dans tes yeux je vois mes yeux, t'en as d'la chance / Ça te donne des lueurs d'intelligence. « Je me suis dit, celui-là, il ne faut pas qu'il m'échappe, raconte-t-elle en 1993. À la fin, j'entends « C'était Serge Gainsbourg. » Et j'apprends en plus qu'il est chez Canetti. Alors j'ai engueulé Canetti :  
« Comment ?! Vous avez ça dans vos tiroirs et vous ne m'en avez pas parlé ? » »

Puisque les deux chansons rejetées par Dietrich sont désormais au catalogue des œuvres originales disponibles chez Tutti, Jacques Canetti s'empresse de les proposer à Catherine Sauvage. Épaulée par son nouvel accompagnateur, le pianiste Jacques Loussier, celle-ci les répète bientôt en vue de les intégrer à son tour de chant. C'est lors d'une de ces répétitions qu'une maquette est gravée sur un disque acétate : on y retrouve « Le Cirque » et « Les Nanas au paradis », ainsi que « Il était une oie », « L'Amour à la papa » et « La Recette de l'amour fou ». (Texte tiré de l'ouvrage *Le Gainsbook*. Sébastien Merlet. Ed. Seghers.)

30.000 €

-59-

Serge GAINSBORG & Jane BIRKIN

**Photographie originale.**

Superbe tirage argentique d'époque - de grand format - figurant le couple posant en tenue de soirée dans le salon du 5 bis rue de Verneuil.

9 mars 1974 (tampon au dos).

Annotations manuscrites et traits de recadrage au verso.

Léger défaut en coin inférieur droit.

Format : 19,50 x 29,50 cm

Tampon du photographe, Patrice Picot.

900 €



-60-

Serge GAINSBOURG

**Carte autographe signée à son ami pianiste Lucien Merer.**

Une page in-12° oblongue au verso d'une vue de Zagreb.  
Zagreb. 27 octobre 1961.

*« au milord il faudra qu'ils allongent la sauce. »*

Précieux et rare document datant des premières années de la carrière musicale et cinématographique de Gainsbourg, en Yougoslavie pour le tournage d'un péplum.

---

*cordialement a toi lucien  
serge gainsbourg  
au milord il faudra qu'ils allongent la sauce*

---

Serge Gainsbourg séjournait à Zagreb, pour le tournage du péplum *La Furia di Ercole* (sous la direction de Giafranco Parolini), film dans lequel il interprétait le rôle du tyran Menistus, pourchassé par Hercule après l'assassinat de la jeune Daria.

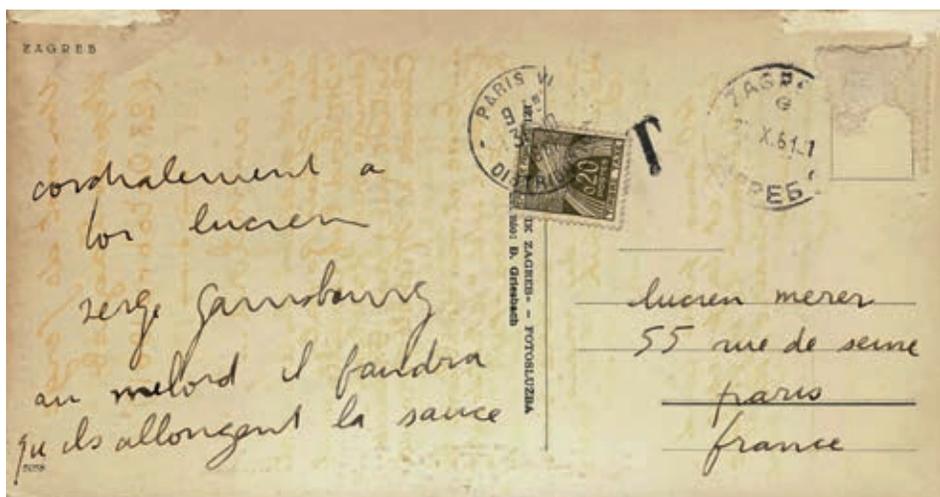
C'est durant ce séjour yougoslave que Gainsbourg réalisa ses premiers exploits de pyromane pécuniaire. En effet, il décida de s'allumer une cigarette avec un billet de 100 dinars enflammé. Interpelé par la maréchaussée il dû subir un interrogatoire en garde à vue pour « provocation au régime ». De retour à Paris il expliquera à Jacques Chancel : « *Ils n'ont pas le sens de l'humour là-bas* ».

Depuis la capitale croate, il envoie ses amitiés à Merer, évoquant le célèbre cabaret parisien du 1<sup>er</sup> arrondissement, *le Milord l'Arsouille*, où il avait fait ses débuts en 1957, accompagné de son ami pianiste.

Lucien Merer (1927-2019), pianiste, compositeur et arrangeur accompagna Gainsbourg dès ses premiers pas. Merer collabora avec plusieurs autres grands noms de la scène musicale : Bobby Lapointe, Jean Ferrat, Cora Vaucaire, Édith Piaf, Léo Ferré ou Charles Aznavour, les assistant parfois lors de leurs débuts ou de leurs tours de chant dans les cabarets et salles de concert.

A noter une pâle décharge d'écriture (inversée) sur le verso de la carte : le « fantôme » d'une note autographe de Merer, difficilement lisible, dans laquelle l'arrangeur se remémore, dix ans après la mort de Gainsbourg, les circonstances de cet envoi de Zagreb.

4.500 €



Charles de GAULLE

**Lettre autographe signée à Lucien Nachin.**

Quatre pages in-8° sur le papier à en-tête du cabinet du maréchal Pétain.  
Paris. 12 janvier 1926.

*« L'organisation défensive, nécessaire en permanence,  
[...] est une affaire de gouvernement. »*

Détaché au cabinet du maréchal Pétain, le capitaine Charles de Gaulle développe ses visions stratégiques pour la défense nationale. Louant la mémoire de quelques militaires aînés tels Vauban, Gouvion Saint-Cyr et Séré de Rivières, il alerte son correspondant sur l'indispensable nécessité d'une armée moderne et volontaire.

---

*« Mon cher camarade, Les observations que vous avez hier voulu m'adresser au sujet de l'étude sur le «Rôle de nos places» sont, pour moi, une preuve nouvelle de votre compréhension et de la pénétration de votre esprit ; toutes sont judicieuses et si je ne me rallie pas à chacune, croyez bien que j'en tire profit.*

*Nous sommes d'accord, me semble-t-il, quant à la manière de juger Vauban, Gouvion St Cyr et même Séré de Rivières. Chacun de ces hommes doit être loué pour avoir su faire la synthèse des conditions de la défense nationale à leur époque ; tous trois ont cru nécessaire, - précisément parce qu'ils firent cette synthèse -, de dresser un système défensif du territoire. Mais, peut-être ne voyons-nous pas tout à fait les choses sous le même angle, pensant aux nécessités d'aujourd'hui.*

*Vous paraissiez inquiet d'une organisation défensive qui enchaînerait le plan du commandement. Aussi ne faut-il pas, à mon humble avis, que l'organisation défensive soit, - comme beaucoup le souhaitent - fonction du plan d'opérations. L'organisation défensive, nécessaire en permanence, et qui tient aux conditions géographiques, politiques, morales même où se trouve le pays est une affaire de gouvernement. Le plan d'opérations est l'affaire du commandement. Celui-ci fait entrer les places (quelle que soit leur forme) dans ses projets à titres de moyens, exactement comme il fait entre les effectifs, le matériel, la puissance mécanique.*

*Si j'ai quelque jour la bonne fortune de vous rencontrer, je préciserai, si vous le voulez bien, ce qu'on pourrait faire aujourd'hui. Encore une fois, tous mes remerciements, mon cher camarade tous mes vœux de nouvelle année et l'assurance de ma très haute estime et de ma très cordiale sympathie. C. de Gaulle. »*

4.000 €

LE MARÉCHAL DE FRANCE  
INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'ARMÉE  
VICE-PRÉSIDENT DU CONSEIL SUPÉRIEUR  
DE LA GUERRE

TETAÏN

CABINET

Paris, le 12 Janvier 1926.  
41<sup>is</sup>, boulevard des Invalides (7<sup>e</sup> Arr<sup>e</sup>)

Mon cher camarade,

Les observations que vous avez bien  
voulu m'adresser au sujet de l'étude  
sur le "Rôle des usages", sont, pour moi,  
une preuve nouvelle de votre com-  
pétence et de la pénétration de votre esprit.  
Toutes sont judicieuses, et, si je ne  
me velle pas à l'heure, croyez bien que  
j'en tire profit.

Nous sommes d'accord, me semble-t-il,

-62-

Alberto GIACOMETTI

Dessin original signé.

Encre sur papier fort - 23 × 16,70 cm

Bouquet de fleurs.

Signé en bas à droite *Alberto Giacometti*.

*Stampa samedi soir 22 novembre 1952.*

*En pensant à Paul Éluard.*

*Alberto Giacometti.*

Émouvant témoignage de l'artiste suisse se souvenant de son ami surréaliste Paul Éluard foudroyé par une crise cardiaque, quelques jours plus tôt, le 18 novembre 1952. Les obsèques d'Éluard eurent lieu ce même 22 novembre au cimetière du Père Lachaise.

Cette œuvre est référencée par la Fondation Alberto et Annette Giacometti dans sa base de données en ligne, Alberto Giacometti Database (AGD), sous le numéro 597.

**Provenance :**

- . Saidenberg Gallery, New York.
- . William Doyle, 23 mai 2006, lot 1005.
- . Keitelman Gallery, Bruxelles.
- . Galerie Gagosian, Paris.

**Expositions :**

- . *Flower Power*, Bruxelles (Belgique). 2010.
- . Keitelman Gallery, du 19 novembre 2010 au 29 janvier 2011.
- . *The European Fine Art Fair (TEFAF)*, Maastricht (Pays-Bas), du 18 au 27 mars 2011.

20.000 €



Stasija van der Vliet 22 novembre 1952  
- en versniedt heel decoratief

H. de la Roche

-63-

Alberto GIACOMETTI

Lettre autographe signée à André Breton.

Deux pages ½ in-8°. Enveloppe autographe timbrée et oblitérée.  
Paris. 23 août 1959.

Très belle lettre de Giacometti à son ami Breton relative à l'Exposition Internationale du Surréalisme, *EROS*, organisée par André Breton et Marcel Duchamp à la Galerie Daniel Cordier durant l'hiver 1959-60.

---

*« Cher André, Merci pour ta lettre que j'ai trouvée ici en rentrant ces derniers jours à Paris e je regrette mon long retard à te répondre. Ta lettre m'a fait un très grand plaisir. Je suis d'avance d'accord avec ton choix pour ma représentation à l'exposition que vous projetez mais je pense que la « boule suspendue » et « l'objet invisible », c'est bien son nom, sont parmi les choses les plus indiquées. Le projet paru dans Labyrinthe me semble par contre très difficilement réalisable et je crois que cela aurait très peu d'intérêt. C'est un dessin qui accompagne un texte « Le Sphinx, le rêve et la mort de T. » Je crois que tu l'as lu à l'époque. Il m'est impossible de dire quoi que ce soit là-dessus dans cette lettre ; on pourrait en parler à ton retour à Paris. Je serais en tout cas très content de te voir le plus vite possible dès ton retour. A très bientôt j'espère et très affectueusement, aussi de la part d'Annette à Éliisa et à toi. Alberto Giacometti. »*

7.500 €

Paris le 23 août 1959,

Mon cher André

Merci pour ta lettre que j'ai  
trouvée ici en rentrant ces  
derniers jours à Paris et je  
regrette un long retard  
à te répondre.

Ta lettre m'a fait un très  
grand plaisir.

Je suis d'accord  
avec ton choix pour ma  
représentation à l'exposition  
que vous projetez mais  
je pense que la "boîte  
suspendue" et l'"Objet invisible"

3.

Je serais en tout cas très content  
de te voir le plus vite possible  
avant ton retour.

A très bientôt, j'espère  
et très affectueusement, aussi  
de la part d'Arnette  
à Elise et à toi.

Albert Giacometti

Monsieur  
André Breton  
St. Cirig la Popie  
Lot,



-64-

Allen GINSBERG

Dessin original signé – *Buddha's Footprint*.

Une page in-16° (9,50 x 10 cm, à vue) sur papier fin bleuté.

Londres. 10 août 1967.

Rare document du poète américain, membre fondateur de la *Beat Generation*, figurant trois poissons à une seule tête, mêlant, au centre, l'œil qui voit tout, et considéré par Ginsberg comme l'empreinte de Bouddha.

---

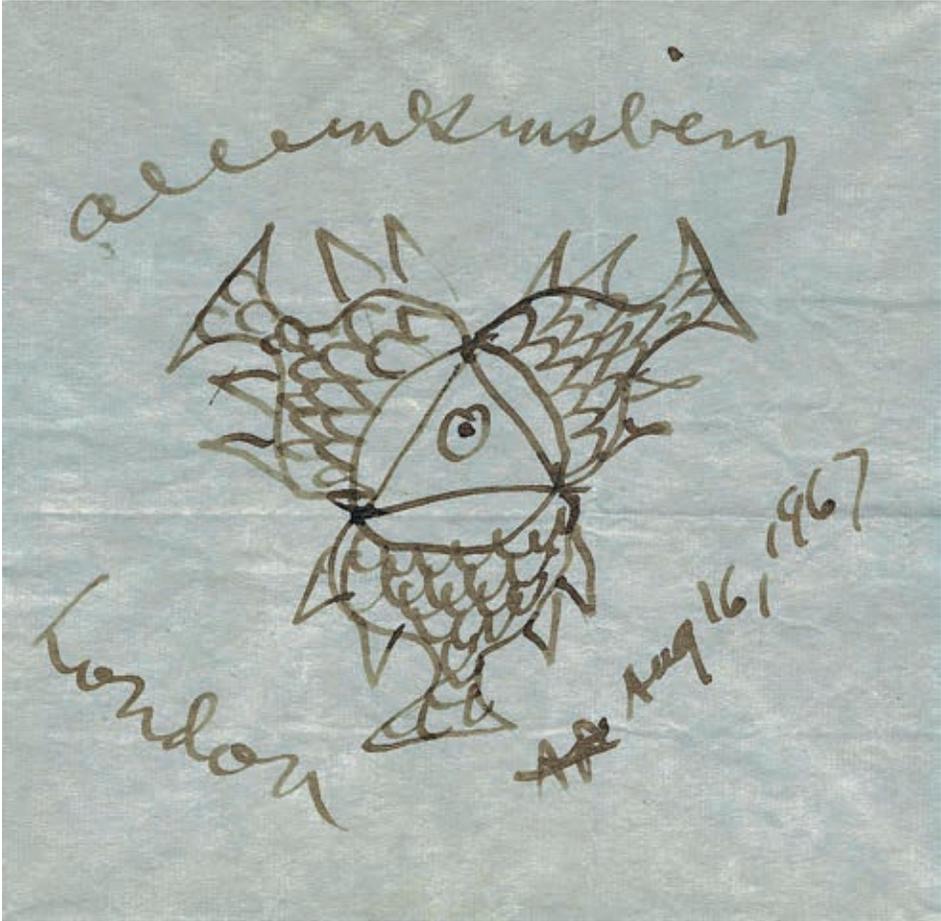
En 1967, dans le *Catholic Worker*, Ginsberg précise sa découverte de 1962, en Inde : « J'ai vu les trois poissons, une tête, sculptée sur la semelle intérieure de la pierre nue de l'empreinte de Bouddha à Bodh-Gaya, sous l'arbre Bo. Les pieds ou les semelles en pierre sont une forme traditionnelle de marqueur votif. Mythologiquement, les 32 signes – comme les stigmates – du Bouddha comprennent des chakras (roues magiques symboliques de l'énergie) sur les mains et les pieds. C'est une sorte de chakra du poisson. Ainsi, les artistes antiques sculptaient de grands pieds comme symboles de l'homme illuminé – avant que les Grecs n'introduisent la représentation du visage humain de Bouddha. Ils n'avaient jamais eu de statues de lui – parapluies, arbres Bo ou pieds – avant l'arrivée d'Alexandre en Inde. »

En 1967, Ginsberg est à Londres et côtoie régulièrement Paul McCartney devisant sur la contre-culture et sur la dépénalisation des drogues. Ginsberg participe au rassemblement hippies de Hyde Park le 18 juillet et donne de multiples lectures de ses textes dans la capitale britannique.

---

Le *Buddha's Footprint* fut repris, entre autres, en frontispice de son *Journal indien* et en couverture de son ouvrage *Collected poems*.

3.500 €



Jean-Jacques GRANDVILLE

Lettre autographe signée à Jules Taschereau.

Une page in-4°. Adresse autographe.

Sans lieu. 3 novembre 1836.

« *On parle d'une autre édition de La Fontaine, laquelle dit-on, se construit à grand renfort de célébrités, de luxe typographique...* »

Grandville s'inquiète des rumeurs concernant une édition concurrente des *Fables* de La Fontaine qu'il doit illustrer.

---

« *Mon cher Monsieur Taschereau, Il est peut-être indiscret de ma part de vous demander des nouvelles du Lafontaine et de chercher à connaître quels sont les motifs qui font que depuis plus de trois semaines, je n'ai pas eu l'avantage de vous voir ?*

*Cependant je ne vous cache pas qu'il m'est revenu certains bruits, certains rapports, qui pourraient en quelque sorte me mettre sur la voie : on parle d'une autre édition de La Fontaine, laquelle dit-on, se construit à grand renfort de célébrités, de luxe typographique... bref par tous les modernes moyens de réussite. (on parle de lettres ornées par François) .....*

*Si d'un côté, pour moi, une concurrence quelconque, est chose désespérante, insoutenable, il est bien possible aussi, que d'un autre, pour vous elle devienne un empêchement matériel à la continuation de votre entreprise. C'est du moins la seule chose qui puisse me donner raison du silence dans lequel vous vous refermez depuis notre dernière entrevue. Ainsi donc, veuillez bien, mon cher monsieur Taschereau, me tirer du doute où je suis, et songer que je ne puis entreprendre nulle chose sans être informé de vos dernières intentions à l'égard de l'ouvrage en question ; je me trouve là en sentinelle, l'arme au bras, le crayon chargé, sans pouvoir, ni faire feu, ni désarmer. J'attends donc jusque-là vos explications et votre commandement. Tout à vous Avec considération et amitié. J. Grandville. »*

2.500 €

Mon cher Monsieur Colchereau

Il est peut-être indiscret de me parler  
de vous demander des nouvelles du Calcuta  
et de chercher à connaître quels sont les  
moyens qui font que depuis plus de  
trois semaines, je n'ai pas eu l'avantage de  
vous voir ?

Cependant je ne vous cache pas qu'il m'est  
des fois certains bruits certains rapports qui  
peuvent en quelque sorte m'être utiles  
la joie : on parle d'un acte d'édition  
de la fontaine, l'agilité on se construit  
à grand renfort de célébrité, de luxueux  
- ions, bref par tous les moyens moyens de réussite.  
(on parle de l'abus ornés par français) ...

Si Dieu Côté, pour moi, avec Concurrence  
quelqu'un est chose désespérante, incontestable  
il est bien possible aussi que d'un acte, pour vous  
elle devienne un empêchement matériel à la  
continuation de votre entreprise. C'est d'ailleurs  
la seule chose qui puisse me donner raison de  
silence sans lequel vous vous renfermez depuis  
votre dernier entretien. Ainsi d'un succès bien  
mon cher Monsieur Colchereau me lisez du doute  
ou je suis, et songez que je ne puis entreprendre  
rien de chose sans être informé de vos décisions  
intention à l'égard de l'ouvrage en question, je  
me tiens là en faction sentinelle, l'arme au bras,  
le crayon chargé, sans pouvoir ni faire feu, ni  
reculer. J'attends donc jusqu'à l'acte d'application  
et votre commandement.

Tout à vous  
avec considération et amitié

J. Wandville

B. 27. Co. 4 1896

-66-

Michel HOUELLEBECQ

**Carte autographe signée à son traducteur hollandais, Martin de Haan.**

Une page in-12° oblongue au verso d'une vue maritime de la Costa de Almeria.

Enveloppe autographe. [Almeria. 11 février 2004]

« *J'ai commencé un roman...* »

Rare et amicale carte à son traducteur, fraîchement implanté en France, l'informant qu'il se lance dans l'écriture de son nouveau roman *La possibilité d'une île*.

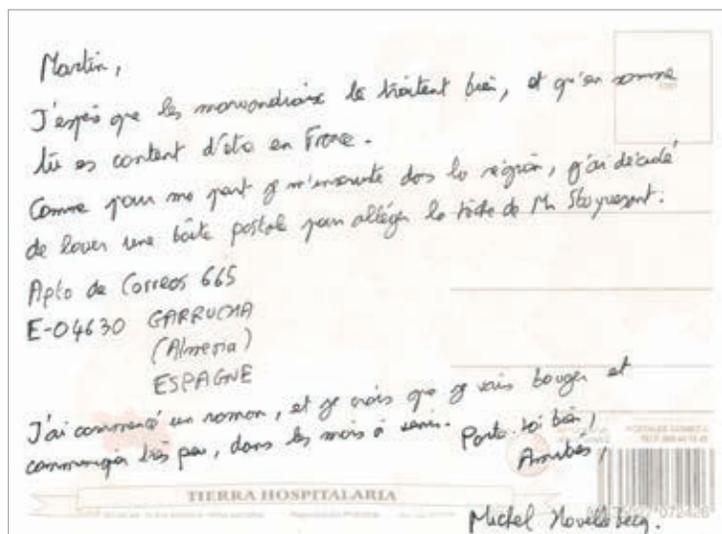
---

« *Martin, J'espère que les morvandiaux te traitent bien, et qu'en somme tu es content d'être en France. Comme pour ma part je m'incrute dans la région, j'ai décidé de louer une boîte postale pour alléger la tâche de Mr Stuyvesant [...] J'ai commencé un roman, et je crois que je vais bouger et communiquer très peu, dans les mois à venir. Porte-toi bien, amitiés. Michel Houellebecq.* »

---

*La possibilité d'une île*, quatrième roman de l'auteur, fut publié chez Fayard en 2005 et récompensé du prix Interallié.

1.200 €



Georges HUGNET

**Manuscrit autographe signé.**

*De la France à l'Amérique*

Trois pages in-4°. SIn d

*« Ils ont rabaissé en voulant les élever :  
Sade, Baudelaire, Nerval, Rimbaud, Ducasse. »*

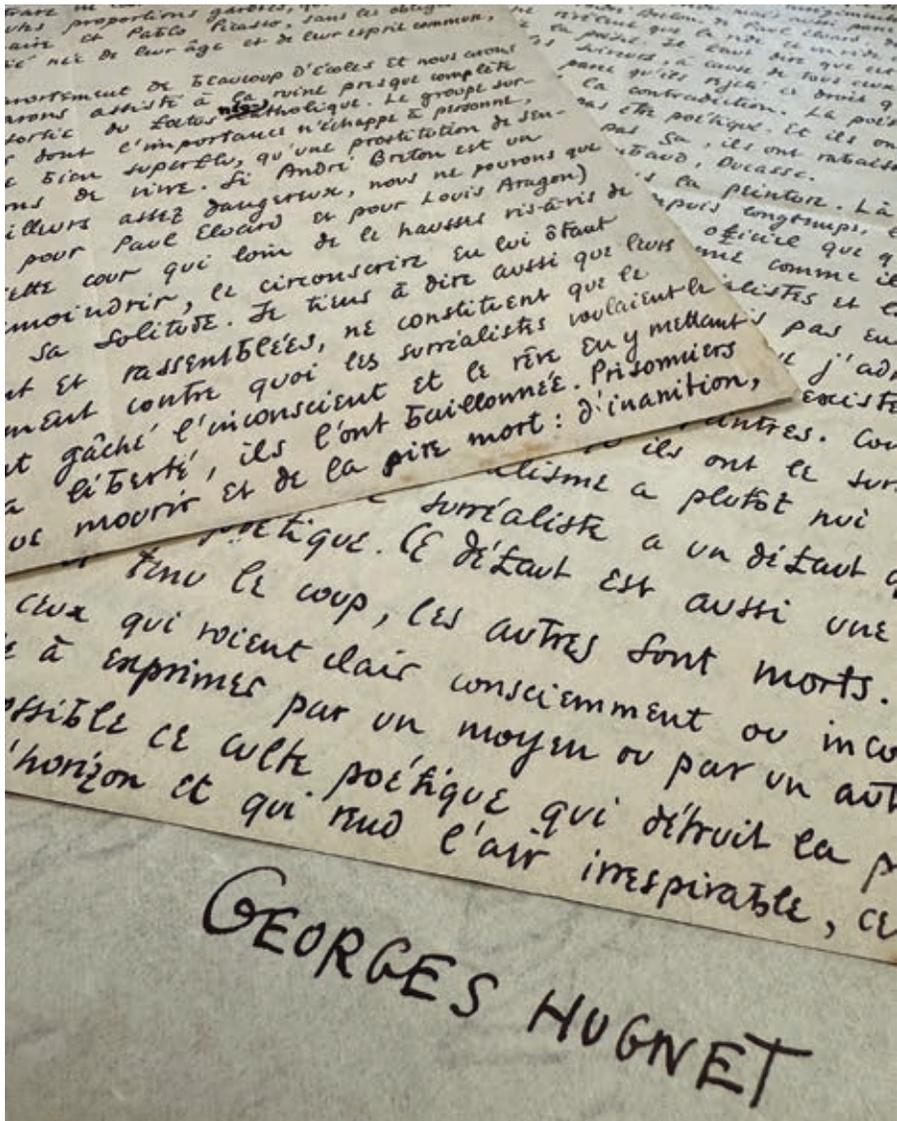
Très intéressant manuscrit de Georges Hugnet critiquant a posteriori l'héritage du mouvement surréaliste. Évoquant entre autres Picasso, Breton, Éluard, Aragon, Miró et Ernst, ainsi que toutes les figures inspiratrices du groupe telles Rimbaud, Sade et Freud, l'auteur dresse une série de reproches véhéments et invite le lecteur à enterrer définitivement ledit mouvement en se réfugiant vers la seule vérité : la poésie.

---

*« Notre époque a plus que jamais soif de liberté [...] Une période semblable à celle, toutes proportions gardées, qui réunit en 1905, Max Jacob, Guillaume Apollinaire et Pablo Picasso, sans les obliger à d'autre règlement qu'une amitié née de leur âge et de leur esprit commun, paraît vouloir naître.*

*Nous avons assisté à l'avortement de beaucoup d'écoles et nous avons mesuré leur faiblesse, nous avons assisté à la ruine presque complète du groupe surréaliste, à la sortie du fœtus néo-catholique. Le groupe surréaliste s'il laisse des hommes dont l'importance n'échappe à personne, n'a été souvent qu'un battage bien superflu, qu'une prostitution de sentiments, d'attitudes et de raisons de vivre. Si André Breton est un homme remarquable et d'ailleurs assez dangereux, nous ne pouvons que regretter pour lui (ainsi que pour Paul Éluard et pour Louis Aragon), qu'il n'ait pu se passer de cette cour qui loin de le hausser vis-à-vis de lui-même, n'a fait que l'amoindrir, le circonscrire en lui ôtant la grandeur et la rigueur de sa solitude. Je tiens à dire aussi que leurs théories quelles qu'elles soient et rassemblées, ne constituent que le pire des esthétismes, ce justement contre quoi les surréalistes voulaient le plus ardemment lutter. Ils ont gâché l'inconscient et le rêve en y mettant un tourniquet de foire et la liberté, ils l'ont bâillonnée. Prisonniers d'eux-mêmes, ils ne pouvaient que mourir, [...] La poésie, si hélas elle le devient à coup sûr, ne doit pas être poétique. Et ils ont rendu poétiques des sentiments qui ne méritaient pas ça, ils ont rabaissé en voulant les élever : Sade, Baudelaire, Nerval, Rimbaud, Ducasse.*

*Et le même cas se produit dans la peinture. Là aussi vient le temps de se libérer. Le cubisme mort depuis longtemps, la peinture surréaliste agonise. Son dernier souffle ne paraîtra officiel que quand les prochains «Arts décoratifs» auront sacré le surréalisme comme ils ont déjà sacré le cubisme. Les «Beaux-Arts» seront surréalistes et les «Galeries Lafayette» seront décorées par eux. Je ne voudrais pas enlever leur valeur à certains peintres surréalistes que j'aime et que j'admire : André Masson, Max Ernst, Miró... Mais ce qui fait qu'ils existent, est qu'avant d'être surréalistes ils sont avant tout peintres. Contrairement à d'autres peintres qui n'existent que parce qu'ils ont le surréalisme pour les gonfler, je pense que le surréalisme a plutôt nuit à ceux que je viens de nommer. La peinture surréaliste a un défaut qui la condamne à lui seul : elle est poétique. Ce défaut est aussi une épreuve : quelques peintres ont tenu le coup, les autres sont morts.*



Aussi ceux qui voient clair consciemment ou inconsciemment, qui ont quelque chose à exprimer par un moyen ou par un autre, ne peuvent qu'ignorer le plus vite possible, ce culte poétique qui détruit la poésie, ce choix d'éléments qui rapetisse l'horizon et qui rend l'air irrespirable, cette rigueur qui est chaîne, ce vocabulaire restreint et grandiloquent ou cette matière morte. Les jeunes gens maintenant, s'éloignent de ce cimetière, estiment des hommes qui quels que soient leurs qualités et leurs défauts, ont gardé une liberté qui les protège et les rend vainqueurs : Pablo Picasso, Erik Satie, Max Jacob, Saint-Léger-Léger, Tristan Tzara, Raymond Roussel, Marcel Jouhandeau... , estiment ces hommes et les redoutent. La poésie a besoin d'un autre domaine, d'un espace qu'on lui refuse, d'une jeunesse qui étourdit et vivifie, le besoin d'être nue. *Jamais on nous fera croire que le rêve est mieux que la vie. Ouvrons les yeux et soyons libres ...* Georges Hugnet. »

900 €

Victor HUGO

**Lettre autographe à Noël Parfait, à Bruxelles.**

Deux pages ½ in-8°. Adresse autographe, timbre et oblitérations postales.  
Hauteville house. 8 et 10 novembre [1859].

« *Je crois que ce livre aura quelque chose de la fortune de N.D. de Paris.* »

Importante lettre du poète relative à la récente parution de son premier recueil de *La Légende des siècles*.

La première série *La Légende des siècles* parue fin septembre 1859 déchaîne les critiques et les admirations dans toute l'Europe. Des premières, Hugo fait fi : « *Depuis trente ans, je n'ai pas lu un mot [...] de ce qui a été écrit contre moi* » et envoie sans vergogne la presse opposante dans les water-closet de Guernesey.

Des admirations, il se réjouit, se félicitant du succès d'édition de son ouvrage : « *quatre mille exemplaires vendus en un mois à Paris, l'édition déjà épuisée, c'est bien. Je crois que ce livre aura quelque chose de la fortune de N.D. de Paris.* »

---

« *Je reconnais sur une bande l'écriture de votre bonne et chère main ; j'ouvre et je trouve sur cette bande un charabia catholique intitulé le Sourd de Bruxelles. Ne m'envoyez plus de ces choses. Depuis trente ans, je n'ai pas lu un mot (ceux qui me voient de près le savent) de ce qui a été écrit contre moi. Pas un Planche, pas un Veuillot, pas un Caro, par un Barbet, n'ont eu la joie de se dire qu'ils m'avaient eu pour lecteur. J'ai autre chose à faire, la vie est courte ; le peu de minutes dont je puis disposer en dehors du travail qui est ma fonction et mon devoir, je les réserve à mes amis ; quant à mes ennemis, je n'ai rien pour eux, je n'ai pas même à leur donner le temps d'un sourire de dédain.*

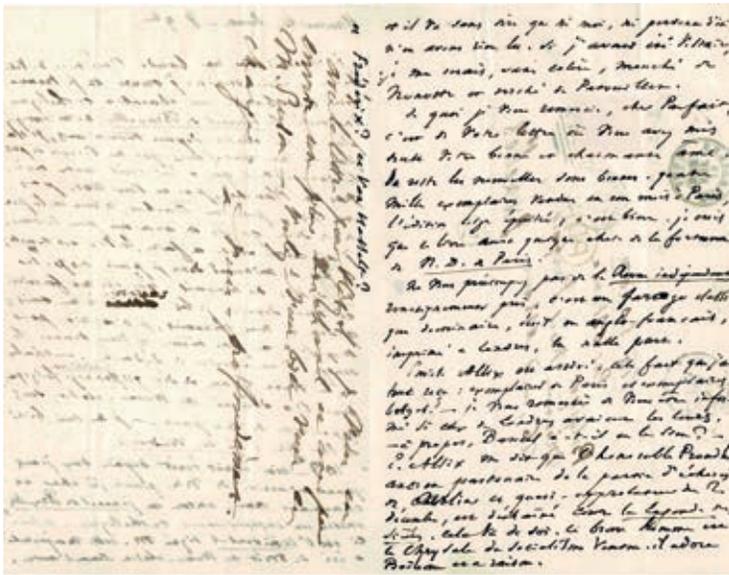
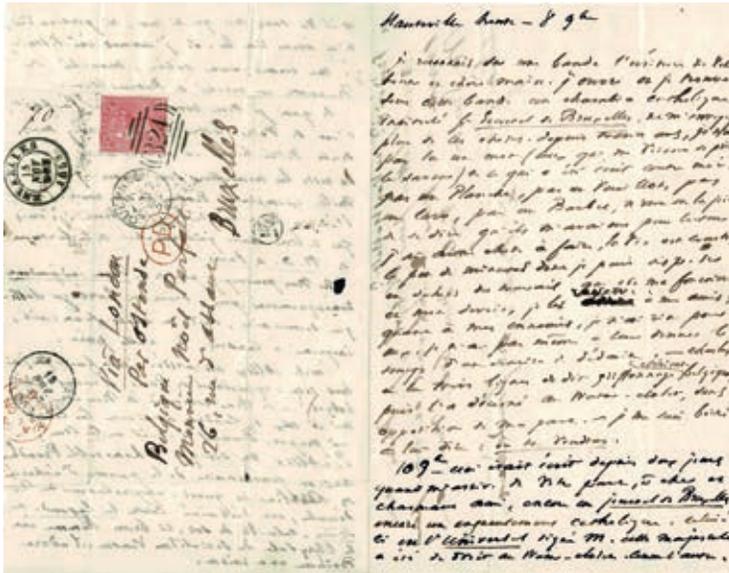
Charles [Charles Hugo, son fils] a lu trois lignes du dit griffonnage clérical belge, puis l'a décimé au water-closet, sans opposition de ma part. Je me suis borné à lui dire : *où tu voudras.*

10<sup>ème</sup>. – Ceci était écrit depuis deux jour quand m'arrive de votre part, ô cher et charmant ami, encore un journal de Bruxelles, encore un engueulement catholique. Celui-ci en l'Universel signé M. *Cette majuscule a été de droit au water-closet ; comme l'autre et il va sans dire que ni moi, ni personne d'ici, n'en avons rien lu. Si j'avais été Voltaire, je me serais, sans colère, mouché de Nonotte et torché de Patouillet.*

*De quoi je vous remercie, cher Parfait, c'est de votre lettre où vous avez mis toute votre bonne et charmante âme. Du reste les nouvelles sont bonnes : quatre mille exemplaires [de la Légende des siècles] vendus en un mois à Paris, l'édition déjà épuisée, c'est bien. Je crois que ce livre aura quelque chose de la fortune de N.D. de Paris.*

Ne vous préoccupez pas de la Revue indépendante, renseignements pris, c'est un farrage classique doctrinaire, écrit en anglo-français, imprimé à Londres, lu nulle part.

Emile Allix est arrivé. Cela fait que j'ai tout reçu : exemplaires de Paris et exemplaires belges ! – Je vous remercie de vous être informé si ceux de Londres avaient les leurs. – A propos, [Désiré] Bancel a-t-il eu le sien ? Et Frédéric ? et Van Hasselt ?



E. Allix me dit que l'honorable Proudhon, ancien partenaire de la partie d'échecs de [?] ce quasi-approbateur du 2 décembre, est déchainé contre La Légende des siècles. Cela va de soi. Ce brave homme est le Chrysale du socialisme ventru. Il adore Boileau et a raison. Avec la lettre pour Hetzel, je vous en envoie une pour Deschanel et une pour M. Gruson. Voulez-vous bien vous en charger ? à vous – profondément. »

\* Claude Adrien Nonnotte (1711-1793), auteur des *Erreurs de Voltaire*, et Louis Patouillet (1699-1779) : "Il est plus célèbre par les sarcasmes de Voltaire que par ses écrits".

5.500 €

Victor HUGO

**Lettre autographe à Noël Parfait, à Bruxelles.**

Quatre pages in-8°, très denses.

Adresse autographe, timbre et oblitérations postales.

*Hauteville house. 9 octobre [1859]*

*« J'avoue que j'aurais autant aimé n'être «attaqué» que par mes ennemis ordinaires, et puisque j'ai besoin d'être «vaillamment défendu», conserver mes amis. »*

Importante lettre du poète relative à la parution de *La Légende des siècles* perturbée par la discorde entre son éditeur Jules Hetzel et son fidèle Paul Meurice qui « *La veille de la mise en vente, à propos de douze exemplaires à donner ce soir ou demain matin, mon bras droit et mon bras gauche ont jugé à propos de se brouiller.* »

Victor Hugo est en outre inquiet de la disparition des trente-trois envois autographes qu'il avait rédigés et confiés à Meurice : « *Mes dites pages autographes tourbillonnent dans l'azur d'un oubli profond, et qu'au lieu de trente-trois amis je ne suis pas très loin en ce moment d'avoir trente-trois ennemis.* » et se désole de la situation promotionnelle désormais délicate et ubuesque créée par la bouderie de Meurice et les inconséquences de Hetzel.

La première série *La Légende des siècles* parut le 28 septembre 1859 à Bruxelles.

---

*O ingrat qui m'appellez ingrat ! le petit bout de lettre de vous que m'envoie notre ami [Jules Hetzel] de Spa m'aurait contristé si je ne recevais presque en même temps votre lettre du 6<sup>bre</sup> [6 octobre], une des meilleures et des plus charmantes qui soient sorties de votre bon et noble cœur.*

*Sachez seulement que vous vous êtes défendu de ce dont vous n'étiez pas accusé. Loin de là, demandez mes lettres à notre ami, et voyez comment le vaste ingrat y parle de vous. - jamais vous n'avez été mêlé à ce grotesque petit nuage des virgules belges. - mais laissons cela, et ne nous occupons pas plus longtemps de ce microscopique détail dont vous pourrez du reste voir le fond quand il vous plaira en lisant mes lettres à notre ami.*

*Parlons de l'affaire elle-même à laquelle vous consentez de prendre un si cordial et si utile intérêt. Tout va bien, et c'est bien. Mais voici pourtant l'incident, ou l'anicroche, d'aujourd'hui : Vous savez peut être le commencement de l'aventure. *La veille de la mise en vente, à propos de douze exemplaires à donner ce soir ou demain matin, mon bras droit et mon bras gauche ont jugé à propos de se brouiller ; au moment du lancement, le capitaine et le pilote se sont tournés le dos, plantant tout là, laissant le pauvre navire s'en tirer comme il pouvait. M. Hetzel a donné son congé à M. Paul Meurice, lequel, excellent et admirable ami d'ailleurs, a perdu momentanément le sens de la réalité au point de se croire congédié par moi-même, et a tout lâché dans les mains de (l'éditeur) !**



Or, voici le grave et le fâcheux : - j'avais transmis et confié à Paul Meurice trente-trois premières pages signées de moi destinées à être placées en tête de trente-trois exemplaires que je le priais d'envoyer en mon nom à mes amis, dont quelques-uns très importants dans la presse et dans les lettres. Meurice, irrité, a remis les trente-trois pages à notre ami, à «l'éditeur», en lui disant : Eh bien, puisque vous me destituez, chargez-vous de la commission. Envoyez-cela vous même - je ne m'en mêle plus.

Averti de la chose par lettre de Meurice, j'ai tremblé. J'ai immédiatement écrit à notre ami pour lui demander s'il avait fait les envois, s'il les avait faits sûrs, de quelle façon il les avait faits. Il m'a répondu de Spa ! Il m'a répondu une lettre charmante, mais où, bien entendu, il ne me dit pas un mot de la chose que je lui demande.

Sur ce, je reçois une lettre d'un des trente-trois amis, journaliste de talent et d'influence, qui m'écrit, sans rancune, que n'ayant pas reçu mon livre, il l'a acheté et payé 15 francs. Trouvez bon, cher Parfait, que je ne vous le nomme pas. Du reste, dans le flot de lettres en prose et en vers qui m'arrive en ce moment, pas une lettre d'aucun des trente-deux autres. Que dois-je en conclure ? que la commission n'a pas été faite, que mes dites pages autographes tourbillonnent dans l'azur d'un oubli profond, et qu'au lieu de trente-trois amis je ne suis pas très loin en ce moment d'avoir trente-trois ennemis. Car, hélas, c'est un peu comme cela qu'est fait le bon bipède humain.

Je n'ai jamais remarqué que faire payer 15 francs à un journaliste pour un livre auquel on veut L'intéresser fut un excellent moyen de chauffer son enthousiasme. - je comprends alors pourquoi les réclames payées par mes éditeurs (presse du 5 8<sup>ème</sup>) ont la bonté de dire au public que ce livre sera beaucoup attaqué. Ordinairement on ne paie pas pour dire ces choses-là. Mais cette fois je le comprends. Seulement j'avoue que j'aurais autant aimé n'être «attaqué» que par mes ennemis ordinaires, et puisque j'ai besoin d'être «vaillamment défendu», conserver mes amis.

Déjà on m'annonce que Janin, n'ayant rien reçu de ma part, me prend, lui aussi, pour un vaste ingrat, et passe de la bonne volonté à un autre sentiment. - tout cela, vous le voyez, cher Parfait, n'est pas sans quelque gravité. Maintenant, que faire ? écrire à Spa ? je n'espère plus de réponse précise de notre ami. écrire à Paris ? Meurice me fait l'effet d'être outré, lui qui m'écrivait dix fois par semaine. Voilà onze jours qu'il ne m'a donné signe de vie. Il faut que la blessure soit profonde, pour qu'il en souffre au point de me boudier moi-même, moi l'innocent, et, en définitive, le patient.

Je me tourne vers vous, car vous vous rappelez mes vœux, j'ai Meurice à Paris, j'ai Parfait à Bruxelles. une de mes deux providences me manquant, je m'adresse à l'autre. envoyez cette lettre-ci à Spa ? peut-être notre ami vous répondra-t-il à vous ? peut-être vous dira-t-il ce que sont devenues les 33 pages signées de moi ? peut-être trouvera-t-il moyen de me raccommoier (au profit et bénéfice du succès) avec tous mes amis plus ou moins cassés. Je ne connais pas d'homme plus gracieux, plus noble, et meilleur que notre ami ; mais je n'en connais pas de plus léger. Va-t-il encore m'appeler ingrat ? je remets la chose en vos excellentes mains. En même temps qu'à vous je me décide à écrire à Vacquerie qui est à Paris.

Tout ce que vous me dites de vous est admirablement dit et pensé. À Paris, à Bruxelles, en exil, en France, vous serez toujours dans la dignité. Vous serez toujours vous. Prenez donc conseil de votre meilleure situation possible. Voilà tout. - j'attends les articles que vous m'annoncez. - j'approuve la réimpression belge à 2000. - quand on réimprimera en France, m'avertir. j'envverrais un erratum nécessaire pour cette réimpression. répondez-moi : ex imo.

Je reviens à notre ami, qu'il ne se méprenne pas sur le sens de cette lettre. Je ne voudrais pas, certes, l'affliger ; je veux seulement l'occuper, fixer son attention. À Dieu ne plaise que je fasse de la peine à un de ceux de ce monde que j'aime le mieux et que j'estime le plus, à un homme vaillant et charmant, à un brave cœur, à un brave esprit, et de la peine au milieu d'une joie, au milieu d'un succès qui nous est commun ! de la peine à lui qui est autant mon frère comme écrivain que mon ami comme éditeur ! non ! non ! je finis en l'embrassant de tout mon cœur. »

6.500 €



-70-

Victor HUGO

**Photographie originale au format carte de visite (cdv).**

Tirage albuminé contrecollé sur carton fort.

Cartonnage rogné.

Format : 6,20 x 9,60 cm

Cliché de 1878 par Félix Tournachon dit Nadar.

Superbe portrait du grand homme, le regard fixe et triste.

Dès 1860, Félix Nadar fonde l'Atelier Nadar, 35 boulevard des Capucines, véritable palais de verre dédié à la photographie. En 1872, faisant face à des difficultés financières il est contraint de transférer ledit atelier dans un local plus modeste, rue d'Anjou.

600 €

Alfred JARRY

**Lettre autographe signée à Thadée Natanson.**

Une page in-8°. Enveloppe autographe.

Laval. 12 juillet 1907.

*« Je voulais offrir La Dragonne à Octave Mirbeau comme La Chandelle Verte  
à vous et vos frères. »*

Belle lettre de Jarry remerciant Natanson et Octave Mirbeau de leur aide financière, tout en leur offrant de leur dédier deux de ses prochains ouvrages : *La Dragonne* et *La Chandelle Verte*.

---

*« Merci encore de tout, mon cher ami, à vous, à vos frères et à Mirbeau. Le voyage de Paris s'est bien passé, tout est en ordre rue Cassette et si je n'ai point été vous voir, la faute n'en fut qu'à mes forces encore limitées. Je n'ai pu sortir - et encore que dans mon quartier - qu'en voiture et suis rentré dans la nuit de mercredi à jeudi. Curieuse coïncidence : j'avais vis-à-vis de Mirbeau, un projet de dédicace de livre assez ancien pour que je puisse ne pas craindre qu'il soit inspiré par la reconnaissance : j'en ai fait confidence à Vallette et à d'autres amis voici plusieurs mois : je voulais offrir La Dragonne à Octave Mirbeau comme La Chandelle Verte à vous et vos frères. A ce propos, je n'ai point à Laval l'adresse de Mirbeau, et serais heureux de la retrouver afin de lui écrire. Le voyage, loin de me démolir, m'a redonné du nerf et la besogne ira bien. J'espère même m'acquitter fin août de toutes ces dettes amicales qui m'ont rendu grand service mais dont je suis confus un peu. Et je vous serre la main affectueusement. A. Jarry »*

Atteint par la tuberculose, Jarry avait rejoint sa sœur Charlotte à Laval au printemps 1906. Pendant toute l'année 1907, à l'exception de courts séjours à Paris, Jarry resta le plus souvent à Laval, installé dans la maison familiale de la rue de Bootz.

Ses amis parisiens, les trois frères Natanson : Thadée, Alexandre et Louis-Alfred mais aussi Alfred Valette et Octave Mirbeau, se mobilisèrent pour lui apporter une aide financière. Jarry, qui se trouvait en effet dans le dénuement le plus complet, ne savait comment régler le terme de son loyer de la rue Cassette à Paris et faire patienter son propriétaire, Henri Garnier, qui menaçait de l'expulser, pour pouvoir récupérer ses manuscrits restés dans ce logement.

Les ouvrages en chantier de Jarry seront publiés de manière posthume. L'offre de dédier l'un d'eux, *La Dragonne*, à Octave Mirbeau est restée sans suite. *La Dragonne*, roman resté inachevé et dédié à la mémoire de sa mère, occupa Jarry durant les cinq dernières années de sa vie et ne fut publié de manière fragmentaire qu'en 1943.

Quant à *La Chandelle Verte*, inspiré par le vocabulaire du père Ubu, il s'agissait pour Jarry d'y regrouper ses chroniques et exercices de pataphysiques publiés entre 1901 et 1904.

2.000 €

Laval, 12 juillet 07.  
13-15, rue de Boissy.

Merci encore de tout, mon cher ami, et vous,  
à vos frères et à Mirbeau. Le voyage de Paris  
s'est bien passé, tout est en ordre rue Camille  
et si je n'ai point été vous voir, la faute  
n'en fut gu' à mes forces encore limitées. Je  
n'ai pu sortir - et encore que dans une petite  
qu' en voiture et suis rentré dans la nuit de mer-  
credi à jeudi. Curieuse coïncidence : j'avais, vis à vis  
de Mirbeau, un projet de dédicace de l'un de mes  
anciens livres que je pensais ne pas oser qu'il  
soit inspiré par la reconnaissance : j'en ai  
fait confidence à Viallette et à d'autres amis  
voici plusieurs mois. Je voulais offrir la Drogue  
à Octave Mirbeau comme la Chandelle verte  
à vous et vos frères. A ce propos, je n'ai  
point à Laval l'adresse de Mirbeau, et suis  
heureux de la retrouver afin de lui écrire.

Le voyage, loin de me démolir, m'a  
redonné du nerf et la besogne ira bien. J'ai  
même m'acquitter fin août de toutes ces  
dettes amicales qui m'ont rendu grand souci  
mais dont je suis coupé un peu. Et je  
vous salue la main affectueusement. A. Jarry

Alfred JARRY

Lettre autographe signée à Alfred Vallette.

Trois pages in-8°. Enveloppe autographe.  
[Laval] 30 août 1907.

« *Nous n'avons plus besoin de calme d'esprit, pour l'excellente raison que nous n'avons plus d'in-18 à faire pour l'instant.* »

Émouvante lettre de Jarry, quelques semaines avant sa mort, au directeur du Mercure de France, Alfred Vallette.

Jarry - s'exprimant par un « nous » aux accents ubuesques - confirme à Vallette avoir envoyé le manuscrit de *La Dragonne* à l'éditeur Fasquelle qui a déjà en main *La Papesse Jeanne*. Il travaille par ailleurs à l'achèvement de *La Chandelle Verte* et se montre plutôt optimiste quant à sa situation financière et à son état de santé.

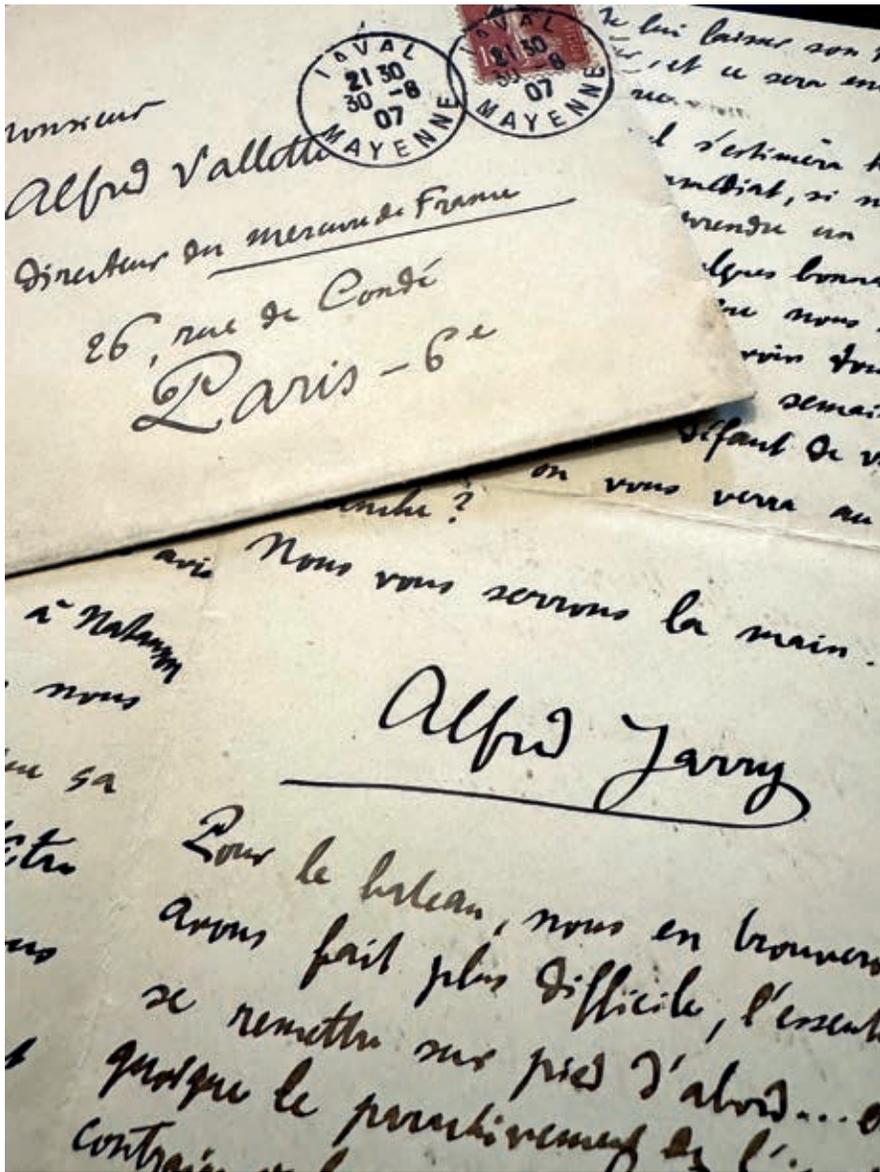
---

« *Monsieuge, Nous vous remercions de vos bons avis et nous excusons de notre lettre : en effet, nous avons trop déjà usé de la complaisance de vous-même au nom du Mercure. Je ne crois pas qu'il y aura la moindre difficulté du côté Thadée (à ce propos, le manuscrit est parti ce matin, il a même coûté fort cher de port). Quant à l'état nomade et ambulatoire de Fasquelle, cette difficulté sera aisément tranchée. Alex. Natanson l'accompagnant fort souvent. Vous nous direz que nous sommes trop optimiste... c'est un signe, croyons-nous, de santé reconquise : la vie de petit propriétaire campagnard ou du moins provincial nous a singulièrement cuirassé. Nous n'avons plus besoin de calme d'esprit, pour l'excellente raison que nous n'avons plus d'in-18 à faire pour l'instant (Fasquelle recevra demain sans doute, de par Natanson, la Dragonne - quel bouquin ! il a plus de 400 pages, ce qui est peut-être un défaut -, nous achevons de mettre en ordre La Chandelle Verte, (Spéculations), et il a le roman grec [La Papesse Jeanne].*

*Quant aux comptes de Corbeil qu'y a-t-il ? Il y a Jobard, bistro (on ne s'appelle pas Jobard !) qui nous a écrit fort poliment ; et il y a Creusy qui ne nous a pas écrit du tout, sans doute parce que nous l'avons payé en grande partie. Dubois est plus inquiétant, mais il ne peut rien faire - n'oublions pas que notre terrain est aliéné, et qu'en outre nous serons sur les lieux. Donc nous allons revenir prochainement, monsieuge. Votre avis est bon, de demander un peu plus à Natanson en vue des voyages à Paris ... mais nous connaissons nos muscles et savons que ça repousse un peu plus vite que chez l'être humain.*

*Quant à Troulet, s'il nous embête, nous lui proposerons purement et simplement de lui laisser son terrain, après l'avoir fait mitrer, et ce sera encore lui le dindon de la farce. Le café du Tunnel s'estimera heureux, à défaut de règlement immédiat, si nous venons de temps en temps prendre un verre à deux sous en prodiguant quelques bonnes paroles. Le seul ennui, c'est que nous ne voyons pas la possibilité d'avoir tout arrangé pour le départ dans la semaine qui vient ... mais je pense qu'à défaut de vacances de quelque durée on vous verra au moins le dimanche ? Nous vous serrons la main. Alfred Jarry.*

*Pour le bateau, nous en trouverons, nous avons fait plus difficile, l'essentiel était de se remettre sur pied d'abord... et c'est fait ... quoique le parachèvement de l'in-18 ait été très contraire à la prescription doctorale : cure de repos ».*



Dans les derniers mois de sa vie, Alfred Jarry, malade et sans argent, alterna de brefs passages à Paris avec de plus longs séjours chez sa sœur Charlotte, à Laval. C'est de cette ville qu'il envoya à son éditeur le manuscrit de *La Papesse Jeanne* d'Emmanuel Rhodes qu'il avait traduit du grec en collaboration avec le docteur Saltas et qui fut son dernier ouvrage achevé.

C'est aussi dans sa ville natale, qu'avec l'aide de Charlotte, il mit au point le plan et une grande partie des notes destinés à *La Dragonne*, et qu'il songea à composer *La Chandelle Verte*, recueil de ses chroniques parues en revues.

2.500 €

Pierre KROPOTKINE

Lettre autographe signée à Jean Grave.

Sept pages ½ in-12°.  
Brighton. 2 septembre 1914.

« *Il faudra se défendre comme des bêtes féroces !* »

Lettre célèbre et bouleversante réunissant les deux futurs co-auteurs du Manifeste des Seize appelant à l'union sacrée contre l'agression allemande.

Avec une rhétorique implacable, une virulence dans l'expression et la force de l'indignation, le chantre de l'anarchie rédige une lettre aux allures, déjà, de manifeste. On sait combien la question de la guerre a divisé le camp libertaire.

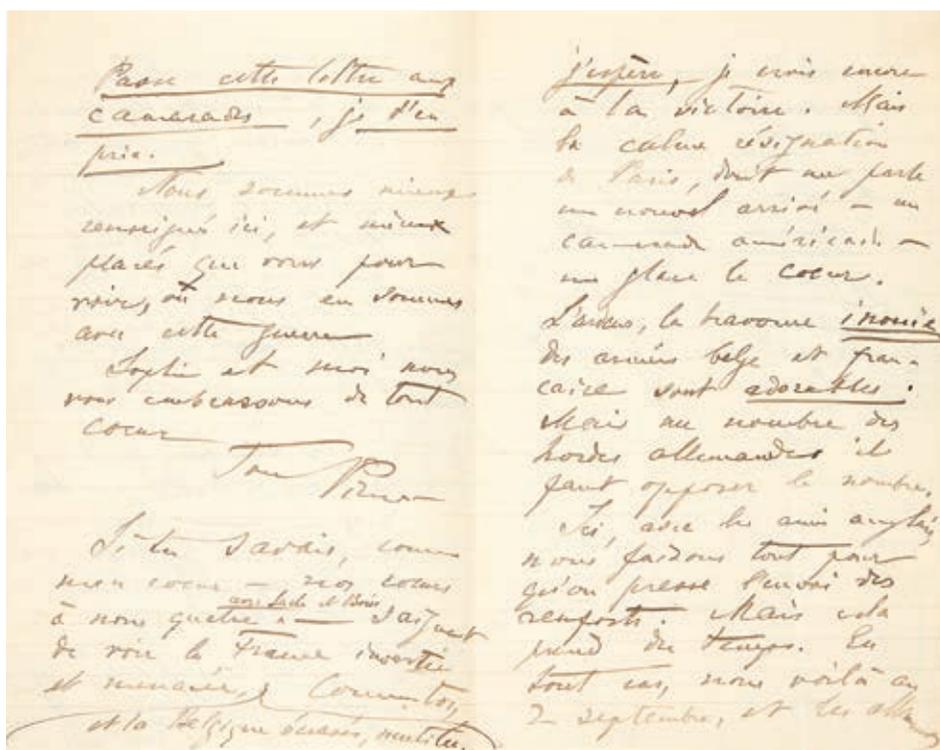
---

« *Mon bien cher Jean, Je reçois à l'instant ta lettre. Mon cœur s'est serré de douleur en la lisant. Dans quel monde d'illusions vivez-vous pour parler de la paix ? Les conditions de la paix seront imposées par le vainqueur. Et, avec la Belgique conquise, les armées allemandes à 100 kilomètres de Paris, amenant des canons nouveaux de 425 mm (17 pouces de diamètre à la gueule), et vos forts faits pour résister seulement aux canons de 275 mm au maximum 30 cm, avec une armée de Huns à vos portes se battant comme des diables et foulant toutes les règles d'humanité, toi tu me parles de la paix !!*

*Mais penses donc d'abord à battre cette armée, à reconquérir la Belgique, livrée à feu et sang, à défendre Paris. Vite, vite, devisez et fondez des canons de 50 cm et mettez-les, en les trainant tous – vieux, femmes et enfants – pour les placer en position sur les hauteurs au Sud de Paris pour attaquer les Huns par derrière. Vite, vite, apprenez à démonter leurs avions, tanks, et à massacrer les envahisseurs – partout. La Belgique envahie, le droit international n'existe plus. Mais on ne vous dit donc rien de ce qui se passe en Belgique – et vous continuez à rêver.*

*Je parie que vous comptez sur les Russes, et que personne de vous n'a mesuré sur une carte la distance depuis ... à Berlin (600 km) et compris que rien que pour une promenade cela prendrait déjà 40 jours de marche. Mais les Allemands sauront défendre Berlin, ils sauront transformer ces 40 jours en 80, alors même que ce serait une ... succession de victoires pendant 3 mois ! Et voilà un mois passé et les Russes ne sont pas encore sortis de la Prusse orientale ce qui ne permet pas aux armées marchant sur ... de sortir de la Pologne !*

*Armez-vous ! Faites un effort surhumain – c'est comme cela seulement que la France reconquerra le droit et la force d'inspirer de sa civilisation, de ses idées de liberté, de communisme, de fraternité les peuples de l'Europe.*



De grâce réveillez-vous ! Ne laissez pas ces atroces conquérants de nouveau écraser la civilisation latine et le peuple français qui a déjà eu son 1848 et son 1871, alors qu'eux n'ont pas encore ni fait ni essayé de faire leur 1789-1793. Ne les laissez pas imposer à l'Europe un siècle de militarisme.

Je sais bien qu'il y a des socialistes en Allemagne – mais ce n'est qu'une poignée, qui, si elle essayait de se lever, serait écrasée comme la Révolution russe fut écrasée en 1905. C'est la clique militaire qui règne. Que serait-ce si elle était victorieuse ? Passer cette lettre aux camarades, je t'en prie. Nous sommes mieux renseignés ici, et mieux placés que vous pour voir où nous en sommes avec cette guerre. Sophie et moi nous vous embrassons de tout cœur. Ton Pierre.

Si tu savais comme mon cœur – nos cœurs à nous quatre avec Sacha et Boris – saignent de voir la France investie et menacée, et la Belgique écrasée, mutilée. Comme toi, j'espère, je crois encore à la victoire. Mais la calme résignation de Paris, dont me parle un nouvel arrivé – un camarade américain – me glace le cœur. L'ardeur, la bravoure inouïe des armées belge et française sont adorables. Mais au nombre des hordes allemandes il faut opposer le nombre.

Ici, avec les amis anglais, nous faisons tout pour qu'on presse l'envoi des renforts. Mais cela prend du temps. En tout cas, nous voilà au 2 septembre, et les Allemands ont manqué à leur promesse d'être déjà à Paris. Mais il faudra se défendre comme des bêtes féroces pour les empêcher d'y entrer. »

Un an et demi plus tard, en février 1916, Pierre Kropotkine et Jean Grave enverront le texte qu'ils ont rédigé ensemble appelant à l'union sacrée contre l'Allemagne connu sous le nom de *Manifeste des Seize* – en, raison du nombre des signataires. Plusieurs personnalités anarchistes, comme Errico Malatesta ou Sébastien Faure, refuseront de se joindre à cet appel par antimilitarisme.

12.000 €

-74-

Karl LAGERFELD

**Dessins originaux.**

Ensemble d'études préparatoires pour la Maison Chloé.  
Crayon, feutres et pastel sur papier blanc.

Circa 1970.

Avec la créativité qui le caractérise, Lagerfeld esquisse des modèles de robe.

**6.000 € par unité.**





-75-

Franz LISZT

**Manuscrit musical autographe signé**

Une page in-4° oblongue sur une page d'album amicorum.

Paris. 1<sup>er</sup> mai 1841.

Précieux manuscrit musical du compositeur hongrois figurant l'introduction à sa *Petite valse favorite* et enrichi d'une signature spectaculaire.

Dans les années 1840, Liszt est au sommet de sa gloire. Il enchaîne les tournées européennes, et invente le « récital » pour piano dans sa forme moderne. Le public l'idolâtre, voyant en lui l'emblème d'une virtuosité pianistique démoniaque, portée par les progrès considérables de l'instrument. A Vienne, à Budapest, à Londres, à Paris, en Russie, partout on célèbre la « Lisztomania » (terme forgé par Heinrich Heine et repris à l'envi dans toutes les gazettes de l'époque).

Dans ces années, et comme il le fera jusqu'à la fin de sa vie, Liszt met son extraordinaire vélocité au service des grands compositeurs - il contribuera largement à faire reconnaître le génie de Beethoven - mais aussi de sa propre musique qu'il compose avec ardeur. Musique virtuose jusqu'aux limites physiques de l'interprète, mais aussi intense réflexion sur les moyens expressifs du piano.

Le manuscrit est enregistré aux archives Liszt sous la référence S164n/3.

8.500 €



-76-

Albert MARQUET

**Jeune fille au panier.**

Dessin original signé de ses initiales.

Lavis d'encre sur papier.

Slnd. Format 17 x 12 cm.

Charmante esquisse d'Albert Marquet figurant une jeune fille  
coiffée d'un chapeau et portant panier.

1.500 €

Guy de MAUPASSANT

**Lettre autographe signée à l'éditeur Georges Charpentier.**

Deux pages in-12° à son chiffre et à l'adresse biffée de son *Yacht Bel-Ami*.  
Antibes. Chalet des Alpes. [vers décembre 1886].

*« Je termine mon roman et je vis comme un sauvage dans une sorte de phare d'où j'aperçois quinze à vingt lieues de mer et de côtes. »*

Retranché dans sa solitude, Maupassant évoque *Le Horla*, *Mont-Oriol*, et Mirbeau.

---

*« Mon cher ami, Je n'ai pas pu répondre tout de suite à votre dépêche parce que le bruit qui a couru est sans fondement, comme on écrit dans les journaux. Je n'ai pas pensé quitter Havard ; il n'en a pas été question. Cette rumeur n'a pu venir que de quelques critiques faites par moi sur sa manière d'organiser sa vente en province. Voilà tout. »*

*Je vous remercie bien vivement de votre démarche ; et dès mon retour à Paris, j'irai causer avec vous au sujet du volume de nouvelles que vous m'avez demandé l'an dernier [en réalité, Maupassant publiera *Le Horla* chez Ollendorff en mai 1887]. En ce moment, je termine mon roman et je vis comme un sauvage dans une sorte de phare d'où j'aperçois quinze à vingt lieues de mer et de côtes.*

*Présentez, je vous prie, mes hommages très empressés à madame Charpentier et croyez à ma très vive affection. Guy de Maupassant.*

*Est-ce chez vous que paraît le livre de Mirbeau – *Le Calvaire*. Est-il en vente ? Si oui, j'en voudrais bien un exemplaire. J'ai lu un numéro de la Nouvelle Revue qui m'a beaucoup frappé. »*

---

Maupassant prêtait toujours une grande attention aux opérations de lancement et aux ventes de ses ouvrages, parfois avec une âpreté qu'expliquent ses besoins d'argent. Ainsi, il se plaignit souvent de Victor Havard, notamment à partir de 1884, et se tourna parallèlement vers d'autres éditeurs, comme Paul Ollendorff (qui publia donc le mythique *Horla*), à partir de 1887.

Il séjourna au Chalet des Alpes à Antibes, de l'automne 1886 à avril 1887, et c'est en ce lieu qu'il acheva la rédaction de *Mont-Oriol*, paru initialement dans le *Gil-Blas*, puis en volume chez Havard le 6 février 1887.

Mirbeau, quant à lui, venait de publier *Le Calvaire* en plusieurs livraisons dans *La Nouvelle Revue* (entre le 15 septembre et le 15 novembre 1886).

2.500 €

Termine mon roman et  
je vi comme un sauvage  
dans une sorte de phare d'où  
j'aperçois quinze à vingt lieues,  
de mer et de cotes.

Présentes, je vous prie, mes  
hommages très emprenés à  
Madame Charpentier et  
croyez à ma très vive affection.

Luydemaupanant

Est-ce chez vous que paraît  
le livre de Misléau - le Calvaire.  
Est-il en vente ? Si oui  
j'en voudrais bien un exem-  
-plaire. J'ai lu un numéro  
de la nouvelle revue qui m'a  
beaucoup frappé.

-78-

Jean-François MILLET

Lettre autographe signée au marquis Pointel de Chenevières.

Une page in-8°. Enveloppe oblitérée avec cachet de cire au verso.  
*Barbizon, ce 25 juillet 1857.*

« *Je vous serai très obligé de vouloir bien faire placer mon tableau  
des glaneuses à hauteur d'appui.* »

Millet s'inquiète auprès du marquis Pointel de Chenevières - directeur de l'Exposition des Beaux-Arts de 1857 - de la bonne visibilité de son tableau *Des glaneuses*.

---

« *Monsieur, Au moment où vous faites faire les changements à l'exposition des Beaux-Arts, je vous serai très obligé de vouloir bien faire placer mon tableau des glaneuses à hauteur d'appui. Veuillez, Monsieur, recevoir mes salutations empressées. J.F. Millet. Barbizon, ce 25 juillet 1857.* »

---

*Des glaneuses* constitue l'aboutissement des dix années de travail de Millet autour de la vie paysanne en général et du thème des glaneuses en particulier.

Réalisée en 1857, l'œuvre est présentée cette même année au Salon parisien et reçoit un accueil contrasté. Tandis que les tenants de l'académisme s'indignent de voir Millet s'inspirer des compositions de Poussin pour une scène paysanne, de nombreux critiques saluent la dimension spirituelle de l'œuvre et la place de ces trois femmes en pleine harmonie avec la nature.

L'œuvre, aujourd'hui conservée au musée d'Orsay, est considérée comme l'un des chefs-d'œuvre du peintre, et constitue l'une des figures de proue de l'École de Barbizon.

3.500 €

Monsieur

Au moment ou vous faites faire  
les changements a l'exposition  
des beaux arts, je vous serai tres  
obligé de vouloir bien faire  
placer mon tableau Des  
Glaneuses a hauteur d'appui.

Veuillez, Monsieur  
Recevoir mes salutations  
amicales.

J. F. Millet

Juliet 1887.

Monsieur le marquis  
Pointel de Chenevieres  
Directeur de l'exposition  
des beaux arts  
aux Champs Elysees Paris

[MIRABEAU] Pierre SUE

« *Louverture du corps de Mirabeau.* »

**Lettre autographe signée et rapport autographe signé.**

Une page ¼ grand in folio et une page in-4°.

Quelques défauts en marge.

Paris. 3 avril 1791.

Précieux et passionnant rapport d'autopsie de Mirabeau réalisée au domicile de l'Orateur du peuple, le lendemain de sa mort.

---

« Monsieur, Je dois à la Municipalité le rapport de l'ouverture du corps de M. de Mirabeau. J'ai l'honneur de vous envoyer l'extrait auquel vous pouvez avoir d'autant plus de confiance, que c'est moi qui ai tenu la plume pour la rédaction du procès-verbal. Je vous prie de le communiquer à Messieurs du corps Municipal. Je suis avec respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. Sue, Chirurgien de la Municipalité. Ce 3 avril 1791. »

*Extrait du procès-verbal de l'ouverture du corps de M. de Mirabeau,  
faite dans sa maison rue de la Chaussée d'Antin, le trois avril 1791 à l'heure de midi.*

*Le corps examiné à l'extérieur n'a présenté que les vestiges de l'application des vésicatoires et le météorisme du bas ventre. A l'ouverture du bas ventre, on a remarqué en différents endroits de la surface extérieure de l'estomac, des taches livides, qui ont été trouvées pareilles dans l'intérieur à peu près aux mêmes endroits. L'intestin duodénum était à peu près dans le même état, et les autres intestins étaient dans l'état naturel. Le foye était très enflammé, même dans sa substance, ainsi que le diaphragme et le rein droit. Les autres viscères ne présentaient rien de particulier.*

*A l'ouverture de la poitrine, on a trouvé dans le péricarde près de trois demi-septiers d'une humeur jaunâtre, très épaisse, laquelle formait sur sa surface et celle du cœur des concrétions lymphatiques très épaisses. L'œsophage et les poumons étaient dans l'état naturel, à l'exception de quelques adhérences anciennes. Il y avait dans la cavité de la poitrine un léger épanchement d'environ une chopine d'une humeur rouge. L'ouverture du crâne n'a rien présenté qui fut digne de remarque : la substance du cerveau et toutes ses dépendances étaient dans l'état naturel.*

*Notre conclusion a été d'après les faits ci-dessus rapportés, que l'ouverture du cadavre ne présentait pas d'autre cause mortelle que l'état où se sont trouvés le péricarde, le cœur, et le diaphragme. Certifié véritable par moi P. Sue, chirurgien de la Municipalité ce 3 avril 1791.*



Le samedi 2 avril 1791, vers dix heures du matin, Gabriel-Honoré Riqueti, comte de Mirabeau, meurt chez lui, 42, rue de la Chaussée d'Antin.

La mort de Mirabeau entraîna une véritable bataille médiatique et sociale. D'un côté la presse contre-révolutionnaire portait intérêt à répandre une version honteuse de la mort de Mirabeau (due à la débauche d'une vie entière, couronnée par une orgie à la veille de la crise qui l'aurait emporté) ; de l'autre, la presse radicale répandait la version du complot et de l'empoisonnement, dont fut inculpé d'après les indices matériels le secrétaire de Mirabeau.

La famille du défunt et l'opinion publique exigèrent une autopsie. Celle-ci fut instantanément provoquée par un réquisitoire de l'accusateur public du 1<sup>er</sup> arrondissement de Paris : « *Le corps fut ouvert le lendemain dimanche vers midi, en présence d'un nombre très considérable de médecins et chirurgiens. Plusieurs d'entre eux y manifestèrent un grand esprit de sagesse, entre autres M. Petit et M. Vicq d'Azir dont les opinions font autorité dans toutes les parties de la médecine, mais surtout dans l'anatomie* » [Antoine Petit].

L'autopsie permit d'écartier définitivement l'hypothèse de l'assassinat.

Le lendemain, 4 avril, le corps de Mirabeau fut transféré au Panthéon dont il fut le premier hôte.

2.800 €

Parti à la  
main le  
10-11-45

Double

Je soussigné (Nom et adresse) Henry de Montherlant, 25, quai  
affirme sur l'honneur que toutes mes réponses au critère ci-dessous  
sous sont l'expression de la vérité.

Paris, le . 8 novembre . 1945 . . .

Signature : Montherlant

QUESTIONNAIRE

Prière de répondre expressément à chacune des questions. Ajouter  
un feuillet au questionnaire chaque fois que cela sera nécessaire.

- I -

- X - Avez-vous fait des dénonciations soit par voie directe, soit par  
voie détournée, visent des personnes, des collectivités, des par-  
tis ou des confessions ? nm
- X - Avez-vous favorisé le déliton sous quelque forme et en quelque  
façon que ce soit ? nm
- X - Avez-vous aidé l'occupant à recruter des travailleurs pour l'Alle-  
magne ? Je n'ai pas fait de travail obligatoire. Cependant, j'ai écrit
- X - Avez-vous participé, directement ou indirectement à la déportation ?  
nm
- X - Avez-vous eu des relations ( personnelles ou par correspondance ou  
par téléphone, ou par tout autre moyen) avec les occupants ? nm  
J'ai eu M. Bremer, directeur adjoint de l'Institut allemand de la  
langue, à mon hôtel de la Solitude à Paris, avec la complicité allemande. Et par la  
quelle Coomans justifiait ces relations ? Il fut d'abord interdit et M.  
Heller, par le même motif de censure, m'a proposé de ma part Feb 1945 de  
M. Heller m'a demandé en outre si deux reprises d'aller au Congrès de  
Weimar, ce que je refusai. Le 22 II 45. En 4 ans d'occupation, 2 à Heimar.  
Je n'ai pas participé à rien de malveillant (M. Heller, M. de la Solitude, 1 par)

Titres :  
La littérature est définitivement  
en Belgique et en Hollande. Je n'ai  
écrit que pour la Vie en 1945  
de (non)  
Je n'ai pas écrit de nouvelles pendant  
l'occupation. Je n'ai pas écrit de  
pièces pendant l'occupation.

80. Montherlant

Henry de MONTHERLANT

MONTHERLANT ET L'ÉPURATION

*« Je défie qu'on relève un seul acte, une seule ligne ou un seul propos de moi pendant la guerre, soit contre les Russes, soit contre les Anglais, soit contre les Américains, soit contre les communistes, soit contre la résistance. Quant aux Israélites, je n'ai agi qu'en leur faveur. »*

Exceptionnelle réunion de quelques 50 lettres, notes, manuscrits et documents concernant la mise en accusation de Montherlant au moment de la Libération, l'écrivain – comme de nombreux autres intellectuels – ayant été une des cibles du Comité des Écrivains français dès septembre 1944. Contraint de rendre compte de ses actes et paroles devant la Commission d'épuration de la Société des Gens de Lettres, Montherlant établit sa défense, avec l'aide ponctuelle d'avocats, en se justifiant notamment de son essai *Solstice de juin* (considéré par certains comme une résignation face à la défaite), de sa participation à des journaux collaborationnistes entre 1941 et 1943, et de l'attitude de retrait qu'il adopta durant les années de guerre.

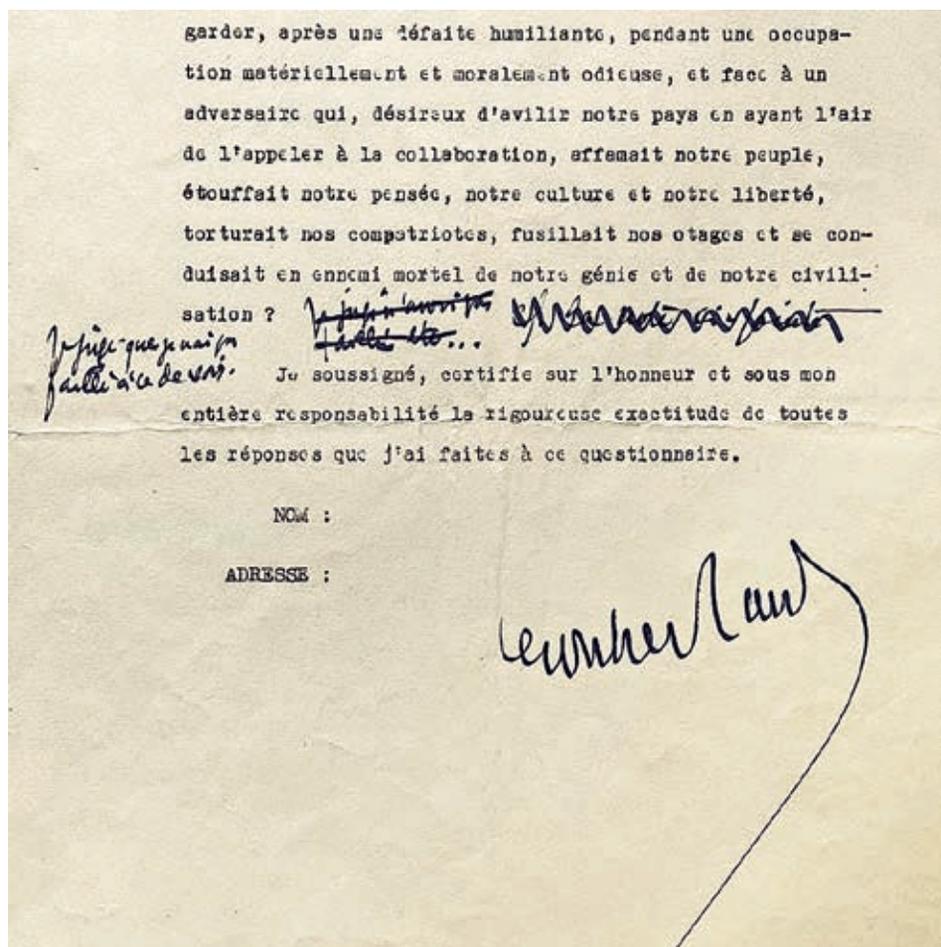
Ensemble de plus de 100 pages de formats divers, manuscrites ou dactylographiées, et deux chemises de classement, titrées au crayon rouge, avec annotations dont une biffée : « *Le grand mémoire est à la restauration. Dans la chemise sur mon calorifère. Ici dans chemise brune. / La table thématique au-dessus de tout* ». En plus des manuscrits de la main de Montherlant, une quinzaine de ces documents présentent des soulignements, annotations ou apostilles autographes. Certaines notes et brouillons sont portés au verso de lettres à lui adressées ou de feuillets dactylographiés ou imprimés, dont des textes de l'écrivaine Alice Poirier, admiratrice passionnée de Montherlant avec lequel elle fut en correspondance pendant plus de vingt ans.

À la Libération, le nom de Montherlant figurait dans la liste des écrivains suspectés de collaboration établie par le Conseil national des Écrivains. Son cas fut alors examiné par la Haute Cour qui renvoya l'affaire au printemps 1945 devant la Chambre civique, celle-ci ne donnant pas suite, tandis que la Commission d'épuration de la SGDL rendait sa décision en octobre 1946 : aucune charge ne fut retenue contre Montherlant qui avait respecté l'interdiction professionnelle de six mois prononcée deux ans auparavant.

L'auteur a réuni divers éléments pour sa défense, documents réutilisés en 1952 pour le recueil *Textes sous une occupation* et pour la rédaction d'un *Mémoire* en vue d'une réédition du *Solstice de juin* et d'*Équinoxe de septembre*, envisagée dès 1948 mais qui ne paraîtra qu'à titre posthume, en 1976.

On trouve donc des notes, des lettres reçues par l'écrivain comme autant de témoignages à décharge, des coupures de presse, quelques fragments de ces *Textes sous l'occupation*, des dactylographies avec corrections autographes du *Mémoire* où sont repris la majeure partie des arguments développés entre 1945 et 1946.

Lors de l'examen de son dossier, Montherlant dut notamment répondre à un questionnaire établi par la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques (SACD) composé d'une cinquantaine de questions portant sur une éventuelle collaboration avec les forces occupantes, une possible sympathie pour le régime et la politique de l'ennemi, demandant compte des publications et des revenus professionnels et qui s'achève ainsi : « *Même si vous n'avez pas effectivement aidé la propagande*



*ennemie, et si par l'écrit, la parole, le fait ou le geste, vous n'avez pas été un collaborateur agissant, jugez-vous, en votre âme et conscience que vous n'avez pas failli à votre devoir d'intellectuel français chargé d'une mission de confiance auprès de la masse. Et que votre attitude, votre comportement, dans le privé comme dans le public, a été conforme à la dignité patriotique qu'il convenait d'aborder après une défaite humiliante, pendant une occupation matériellement et moralement odieuse et face à un adversaire qui, désireux d'avilir notre pays en ayant l'air de l'appeler à la collaboration, affamait notre peuple, étouffait notre pensée, notre culture et notre liberté, torturait nos compatriotes, fusillait nos otages et se conduisait en ennemi mortel de notre génie et de notre civilisation ». Dans l'exemplaire en double qu'il a conservé, Montherlant a noté : « Je juge que je n'ai pas failli à ce devoir ».*

La liste détaillée de tous les documents est disponible sur simple demande.

8.000 €



-81-

Félix TOURNACHON, dit NADAR

Photographie au format carte de visite (cdv).

Tirage albuminé contrecollé sur carton fin.

Circa 1877.

Rare autoportrait du photographe, en buste, le regard au loin.

État de conservation remarquable.

Format 6,30 x 10,50 cm

Un cliché similaire est conservé dans les archives du Musée d'Orsay.

1.500 €

Auguste PERRET

**Ensemble de 9 lettres autographes signées à son confrère architecte Alfred Rome.**

Dix-sept pages in-8° - Papiers à en-tête gravés et enveloppes.

Entre juillet 1923 et novembre 1925.

*« J'ai revu Bourdelle hier au salon des Tuileries. »*

Intéressante et amicale correspondance entre deux confrères architectes. Perret vient de bâtir la première tour en béton armé construite au monde, à Grenoble, dans la ville de son correspondant et est débordé par les travaux en cours du théâtre éphémère de l'exposition de Paris. Néanmoins, il apporte à son confrère son fidèle soutien dans le litige grenoblois qui oppose celui-ci à Pierre-André Farcy [conservateur du musée de la ville], allant même jusqu'à solliciter l'alliance et l'influence de leur ami sculpteur Antoine Bourdelle.

---

I. 2 juillet 1923 : « *Mon cher confrère, Entendu - à jeudi pour déjeuner - Je serai à la Taverne du Dauphiné à 11h ½.* »

II. 14 juillet 1923 : « *Me voici bien en retard cher ami pour vous remercier une fois de plus de votre si cordiale réception. Grenoble que je connaissais a pris maintenant pour moi la charmante figure que savent lui donner les habitants. Veuillez présenter mes hommages à madame Rome, vos amitiés à vos enfants et me croire bien cordialement à vous. Aug. Perret. Encore tous mes compliments pour votre belle collection Marval, Flandrin.* »

III. 27 février 1925 : « *... Bien reçu votre télégramme et votre lettre. Notez que les cadres doivent avoir des dimensions multiples ou sous multiple de grand angle en long ou en large...* »

IV. 12 mai 1925 : « *Cher ami, Je comprends votre impatience et je m'empresse de répondre à votre lettre. J'ai vu Bourdelle samedi soir & je lui ai dit combien je vous avais trouvé émus votre femme et vous par les infamies du Sieur Farcy [Pierre-André Farcy, dit Andry-Farcy, conservateur du musée de Grenoble] - il ne m'a pas parlé de vous écrire, mais sa femme arrivant je lui ai répété ce que je venais de dire & elle m'a spontanément promis de rappeler à Bourdelle la lettre qu'il doit vous écrire. Je le reverrai avant la fin de la semaine & ne le lâcherai pas...* »

V. 14 mai 1925 : « ... *J'ai revu Bourdelle hier au salon des Tuileries en préparation. Rien à faire vu les circonstances mais sa femme est arrivée & je l'ai attaquée – elle m'a dit que Bourdelle avait commencé une longue lettre pour vous mais qu'il n'en sortait pas et qu'il l'a vite abandonnée se promettant de recommencer aussitôt et d'être bref [Bourdelle a bien envoyé une lettre de soutien à Rome, dans son conflit contre Andry-Farcy, datée du 10 mai 1925]. Mme Bourdelle m'a dit qu'en attendant elle écrirait à Mme Rome. Je me propose d'aller à Grenoble pour le 21, par le train, à moins que l'ouverture du théâtre [Le théâtre éphémère de l'exposition de Paris dont Perret avait la charge] se trouvant retardée j'ai le temps d'y aller en auto... »*

VI. 17 mai 1925 : « ... *Madame Bourdelle que j'ai vue hier avant le vernissage des Tuileries m'a dit que son mari vous avait écrit & que la lettre était partie le matin même (hier samedi). L'avez-vous reçue ? Vous donne-t-elle satisfaction ? [En effet, Bourdelle a bien envoyé une lettre de soutien à Rome, dans son conflit contre Andry-Farcy, le 10 mai 1925. Rome lui répondra, ému de son soutien]. Ce sacré théâtre m'empêche d'aller tranquillement à Grenoble [Le théâtre éphémère de l'exposition de Paris dont Perret avait la charge] ... »*

VII. 26 juin 1925 : « ... *Bourdelle m'avait déjà parlé de la candidature Farcy - au cours d'une conversation que j'ai eue hier soir à un dîner chez H. de Rothschild avec un des conservateurs du Louvre, j'ai cru comprendre qu'il y avait bien des gens avant lui mais agissez vite tout de même – il y a toujours des surprises possibles... »*

VIII. 21 juillet 1925 : « *Cher ami, Nous nous sommes décidés pour le Grand Som. C'est plus cher mais c'est mieux ce que je désirais comme altitude (900m). Nous y serons le 5 août probablement jusqu'au 25. On me dit que l'exposition de Grenoble languit un peu ... »*

IX. 26 novembre 1925 : « *Cher ami, Bien reçu votre lettre et la carte de Madame Rome avec la coupure sur le citoyen Farcy. J'ai dîné il y a huit jours chez l'éditeur Morancé avec M. Henri Verne directeur des Musées Nationaux (il vient d'être nommé à la place de D'Estournelles de Constant). Je lui ai parlé du bonhomme en question & je vous assure qu'il sait maintenant à quoi s'en tenir. Vous me dites que la marquise de la Tour est intacte [la Tour Perret], mais pourriez-vous savoir si le pauvre bougre est tombé dessus ? Cela nous intéresse au point de vue calcul... »*

---

Nous joignons une lettre de quatre pages de Madame Perret à Madame Rome, datée du 7 juillet 1925. Avant de solliciter sa correspondante pour des lieux dauphinois de villégiature, Mme Perret confirme son soutien aux Rome dans le conflit qui les oppose à Pierre-André Farcy : « ... *Pour ce qui est du trop célèbre Farcy, j'espère que vous avez pris le dessus et que ce dangereux polichinelle sera bientôt réduit. Vous savez n'est-ce pas que nous sommes de tout cœur avec vous... »*

L'entreprise Perret Frères fut l'une des plus importantes agences d'architecture de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, de notoriété internationale. Les frères Perret (Auguste, Gustave et Claude) poursuivirent la recherche d'un nouveau classicisme, fondé sur l'usage du béton armé dont Auguste fut le principal théoricien français.

Parmi leurs nombreuses réalisations en France et à l'étranger, figurent des villas, hôtels particuliers, immeubles de rapport, résidences et ateliers d'artistes, des bâtiments industriels et administratifs, théâtres, musées, chapelles, églises... et surtout la reconstruction, après la seconde guerre mondiale, entre 1945 et 1960, de la ville du Havre, inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 2005.

2.500 €



Pablo PICASSO

**Lettre autographe signée à Jean Cocteau.**

Une page grand in-8° à l'encre brune.  
Rome. Hôtel de Russie. 24 avril 1917.

« *J'ai trouvé à Rome un musée (plein des sculptures nègres) que personne connaissais ici.* »

Séjournant à Rome pour les préparatifs du ballet *Parade* - écrit par Jean Cocteau - Picasso se réjouit auprès de son ami de la dolce vita italienne et des « sculptures nègres » découvertes dans un musée de la ville éternelle.

---

« *Mon cher Jean, Je suis de nouveau à Rome. Je me promène toute la journée au soleil. Les hommes travaillent. J'ai trouvé à Rome un musée (plein des sculptures nègres) que personne connaissais ici. Écris-moi comme tu l'as fait jusqu'à présent. Bien à toi. Picasso* »

---

Pablo Picasso posa pour la première fois ses valises en Italie, à Rome, en février 1917. Jean Cocteau lui avait en effet demandé de l'accompagner pour œuvrer à la production du ballet *Parade*, inspiré de l'un de ses poèmes ; Picasso étant chargé de la réalisation des décors. La pièce devait être mise en scène par les Ballets russes de Serge de Diaghilev dont la compagnie se trouvait à Rome.

Ce périple italien (Rome, Naples, Pompéi) fit figure de voyage initiatique pour Picasso qui, outre les « sculptures nègres » ici évoquées, découvre, fasciné, les œuvres de la Renaissance italienne in situ qui lui inspirèrent une peinture monumentale : le rideau de scène de *Parade*, véritable signature visuelle du ballet, marquant les débuts de sa période néo-classique (Œuvre aujourd'hui conservée Centre Pompidou).

C'est par ailleurs en cette même ville de Rome que Picasso découvrit l'artiste Olga Khokhlova qui répétait le rôle de Félicita dans les studios de la Piazza Venezia. Séduit par sa beauté, l'artiste entreprit une cour assidue auprès de celle qui devint son épouse en juillet 1918.

Notons enfin que Picasso avait réalisé quelques jours précédemment, à Rome, le dimanche de Pâques 1917, le portrait de son ami Cocteau (également conservé au Centre Pompidou).

Provenance : Collection Ange Teodori, puis collection particulière.

18.000 €

Rome 24 Avril 1917  
Hotel de Russie

mon cher Jean  
Je suis de nouveau  
à Rome. Je me  
promène toute la  
matinée au soleil.  
Les hommes travaillent.  
J'ai trouvé à Rome  
un Musée (plus des  
sculptures noires) que  
personne concernait ici.  
Écris moi comme tu  
l'es fait jadis et  
présent. Bien à toi  
Giacca

-84-

Pablo PICASSO

**Photographie originale.**

Tirage argentique d'époque.  
Vallauris. Circa 1947-1948.

Magnifique tirage figurant Picasso, de profil, contemplant sa dernière création d'une assiette céramique dans l'atelier Madoura, à Vallauris.

Tampons de crédits photographiques et légende dactylographiée au verso.

Format : 18 x 24 cm.  
Infimes défauts en coin.

Durant l'été 1946, Picasso se rend à une exposition à Vallauris et découvre, émerveillé, le travail de Georges et Suzanne Ramié, propriétaires de l'atelier de poterie Madoura. De retour à Vallauris l'année suivante, l'artiste se plonge avec une passion dévorante dans la création de céramiques. Il réalisera environ 4500 œuvres.

1.500 €





-85-

Camille PISSARRO

*Dessins originaux.*

*Les charrieurs d'eau.*

*Homme au chapeau.*

Crayon et encre noire sur papier tiré d'un carnet.

Dessins recto-verso, estampillés «C.P.» (L613B) sur le recto.

Format 11 x 19 cm.

Très belle scène de genre figurant, sur le recto, deux hommes évacuant de l'eau de tonneaux stockés sur une charrue.

Au verso : une esquisse d'un homme au chapeau vu en plongée.

Provenance :

. Galerie Paul Valotton. Lausanne, n° 8513 (d'après l'étiquette au dos).

. Revu par André Schoeller, Paris, 31 octobre 1946, n° 246 (d'après l'étiquette au dos) . . .

. Collection privée suisse.

9.500 €



François POMPON

**Lettre autographe signée à l'architecte Alfred Rome.**

Une page in-12° sur papier à bords dentelés.  
Adresse autographe et oblitérations postales.  
Paris. 4 juillet 1921.

*« Ce calvaire est pénible pour moi, et malgré cela, j'espère à une grande consolation par le travail. »*

Accablé par la mort de sa femme, le sculpteur français se réjouit néanmoins de voir deux de ses œuvres - une colombe et un coq girouette - retenues pour entrer dans les collections du musée de Grenoble.

---

*« Monsieur Alfred Rome. Effectivement, monsieur Andry Farcy à ma grande joie a retenu pour vous une colombe en plâtre, et un coq devant remplir l'office de girouette qui sera exécuté en cuivre martelé ou fait d'un coup par une matrice. Cette question technique n'est pas encore nettement définie. Une fois es frais de la matrice faits, l'œuvre par elle-même serait simple d'exécution. Et vous tiendrais au courant au moment de l'exécution.*

*Malheureusement le malheur qui me menaçait quand monsieur et madame Andry Farcy sont venus chez moi est arrivé, ma femme après d'atroces souffrances est morte le 10 juin. Ce calvaire est pénible pour moi, et malgré cela, j'espère à une grande consolation par le travail.*

*Je remercie monsieur Andry Farcy de m'avoir si bien placé dans votre musée et je me ferai une consolante joie d'aller vous rendre visite dans votre beau pays. Affectueusement à vous. F. Pompon. »*

Pierre-André Farcy dit **Andry-Farcy** (1882.1950) s'installe à Grenoble en 1907. En 1910 il est engagé comme dessinateur publicitaire puis comme critique d'art par *Le petit Dauphinois*. Avant et pendant la première guerre mondiale, il collabore à deux revues grenobloises, éphémères mais importantes, *La Cimaise* et *Les trois roses*. Nommé à la direction du musée de Grenoble en 1919, Andry-Farcy réussit à le hisser au rang de premier musée d'art moderne de France, dès le début des années vingt. Il sut également mettre à profit le formidable outil de communication qu'était *Le petit Dauphinois*, principal journal local, pour informer les lecteurs de tout ce qu'il réalisait au musée. Enfin, grâce à ses relations privilégiées avec le monde de l'art et en particulier avec les artistes, il obtint de nombreux dons qu'il accrochait aussitôt sur les cimaises. Il poursuivit son action jusqu'à la fin de sa carrière en 1949, année où il fit entrer le jeune Pierre Soulages dans les collections grenobloises. Si aujourd'hui le musée de Grenoble compte parmi les grands musées européens, il le doit pour une large part à Andry-Farcy qui, grâce à sa ténacité et à son charisme, réussit à imposer l'art de son temps.

C'est probablement par l'intermédiaire d'Andry-Farcy que Pompon et Alfred Rome se rencontrèrent. Après des études à l'École des Beaux-Arts, Rome fut nommé architecte régional des Monuments historiques de l'Isère. Collectionneur averti, Rome évolua avec aisance parmi les personnalités influentes et passionnées d'art de la région, se liant notamment d'amitié avec Andry Farcy, qui constitua au musée de Grenoble la première collection d'art moderne de France.

Paris le 4 juillet 1921 Moni Alfred Rome  
Effectivement moni Andry Farcy a  
ma grande joie a retenu pour vous  
une colonne en plâtre, et un coq  
devant remplir l'office de girouette  
qui sera exécuté en cuivre martelé  
ou fait d'un coq par une matrice  
cette question technique n'est pas encore  
nettement définie, une fois en frais  
de la matrice faite l'œuvre par elle  
même serait simple d'exécution  
Et vous tiendrais au courant au  
moment de l'exécution -  
Malheureusement le malheur qui lui  
menaçait quand Moni et Madam  
Andry Farcy sont venus chez moi est  
arrivé, ma femme après d'atroces  
souffrances est morte le 16 juin, ce  
calvaire est pénible pour moi, et malgré  
cela, j'espère à une grande consolation  
par le travail  
Je remercie mon Andry Farcy de  
m'avoir si bien placé dans votre musée  
et je ne ferai une consolante joie  
d'accueillir sans tarder votre  
trouillage -  
Affectionnement à vous  
Jean Pompon

Il déclara : « Mes projets sont clairs : continuer à m'opposer aux décisions de mes prédécesseurs. J'ouvre les portes aux jeunes, à ceux qui s'illustrent dans un style inédit. Ce sont ces lignes directrices qui me permettront de créer le premier musée véritablement moderne de France. » C'est en conséquence de ces attitudes progressistes que Farcy et Rome furent attirés par l'œuvre de François Pompon, dont trois œuvres - le Canard, le Vautour et l'Ours brun - allaient entrer dans les collections du musée.

Il semble donc que les deux œuvres mentionnées dans cette lettre par Pompon n'aient pas été finalement retenues par le musée.

8.000 €

-87-

[François POMPON] Auguste PERRET

**Photographie originale dédiée.**

Tirage argentique d'époque – 1924.

Cliché des studios Chevojon (tampon au dos).

Format : 17 x 23 cm.

Magnifique cliché figurant le célèbre coq girouette de Pompon installé sur la flèche de l'église de Saint-Vaury (Creuse), dédiée par l'architecte français à son confrère grenoblois, Alfred Rome :

---

*Coq de l'église de St Vaury (par Pompon).  
A mon confrère et ami Alfred Rome.  
A. Perret.*

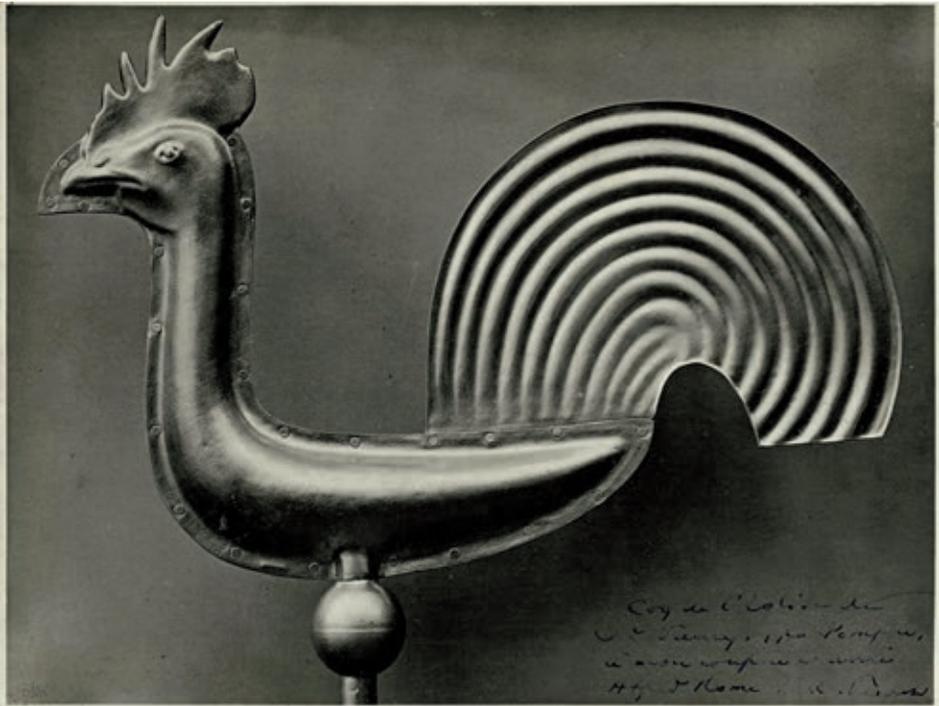
---

A la suite d'un incendie causé par la foudre, en 1921, le clocher de l'église de Saint-Vaury fut reconstruit par les frères Perret, spécialistes du béton armé, en 1924. La flèche, formée de quatre ailerons élancés, en béton armé, liés par des claustras, est couronnée par le coq de François Pompon commandé par Perret.

L'entreprise Perret Frères fut l'une des plus importantes agences d'architecture de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, de notoriété internationale. Les frères Perret (Auguste, Gustave et Claude) poursuivirent la recherche d'un nouveau classicisme, fondé sur l'usage du béton armé dont Auguste fut le principal théoricien français. Il fut également professeur et chef d'atelier à l'École des Beaux-arts et premier président de l'Ordre des architectes en 1941.

Parmi leurs nombreuses réalisations en France et à l'étranger, figurent des villas, hôtels particuliers, immeubles de rapport, résidences et ateliers d'artistes, des bâtiments industriels et administratifs, théâtres, musées, chapelles, églises... et surtout la reconstruction, après la seconde guerre mondiale, entre 1945 et 1960, de la ville du Havre, inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 2005.

1.500 €



Marcel PROUST

Lettre autographe signée à Julia Daudet.

Quatre pages in-8° sur papier de deuil.

Slnd. [début mars 1904].

Kolb, tome IV, page 75.

« ... la satisfaction de ma conscience littéraire, que rien ne remplace ... »

Citant Ruskin et Madame de Sévigné, Marcel Proust remercie sa correspondante de ses mots chaleureux suite à sa traduction de *La Bible d'Amiens* de John Ruskin.

---

*« Madame, Je voudrais pouvoir faire une traduction tous les jours pour recevoir des lettres pareilles à la vôtre. Et si j'avais seulement écrit la phrase sur ce charme « qui glisse d'une langue à l'autre, dans l'écart des mots » ou celle, pour dire qu'on est arrivé très tard et reparti très tôt qu'on est « venu en rêve » (Madame de Sévigné a-t-elle jamais rien trouvé d'aussi délicieux) ou celle sur Ruskin « qui est allé jusqu'à Tours » et qui par « l'œil de visionnaire sur la Gaule » témoigne d'une originale vision qui me rend toute La Bible d'Amiens nouvelle pour moi et comme inconnue jusque-là - si jamais à un moment quelconque j'avais su écrire une de ces phrases adorables je n'aurais besoin d'aucun témoignage flatteur, j'aurais quelque chose qui me serait plus précieux que tous, même que les glorieux comme le vôtre, la satisfaction de ma conscience littéraire, que rien ne remplace - et qu'hélas je n'ai pas !*

*Je ne sais plus mettre à la poste une lettre adressée au nom Daudet sans que ce soit un hymne de reconnaissance et s'il fallait que je dise tout ce que je dois à vous, à Lucien et à Léon, il faudrait que je vous écrive tous les jours. Ne craignez pas que cette menace s'exécute mais permettez-moi encore Madame avec toute mon admiration profonde de vous dire ma reconnaissance respectueuse.*  
Marcel Proust. »

---

Proust répond ici à une lettre chaleureuse de Julia Daudet le remerciant de sa *Bible d'Amiens*, qu'il lui avait dédicacée le 29 février.

5.500 €



Marcel PROUST

**Lettre autographe signée à la baronne Aimery Harty de Pierrebourg.**

Sept pages in-8°.

Slnd [peu avant le 10 juillet 1913].

Kolb, Tome XII, pages 225 à 228.

*« Le titre général de mes deux volumes est : A la recherche du temps Perdu. Le premier volume s'appelle « Du côté de chez Swann » Tout le monde trouve ce titre horrible. Mais je suis trop fatigué pour changer. »*

Exceptionnelle et longue lettre autographe signée, adressée par Marcel Proust à son amie la baronne Aimery Harty de Pierrebourg, écrivaine sous le nom de plume de Claude Ferval.

Dans la correspondance tentaculaire de Marcel Proust, le jeu des mondanités occupe une place prépondérante ; les lettres véritablement littéraires et plus intimes n'en sont que plus désirables.

Belle-mère de Georges de Lauris, l'un des camarades de Marcel Proust rencontré en 1903 et qui fut un conseiller écouté pour la rédaction de ce qui deviendra *Contre Sainte-Beuve*, Marguerite de Pierrebourg (1856-1943) fut d'abord peintre avant de se tourner vers l'écriture. Son premier roman fut distingué par l'Académie française et elle devint à partir de 1912 présidente du prix de la Vie heureuse (futur prix Fémina), occupant ainsi une place importante dans la vie littéraire parisienne. Marcel Proust fréquentait son salon et la consultait pour des questions d'ordre littéraire.

Elle fut notamment l'un des témoins de la difficile gestation du premier volume d'*A la recherche du temps perdu*. Refusé par Fasquelle, la Nouvelle Revue française puis Ollendorff – en dépit des amicales recommandations d'amis au premier rang desquels Louis de Robert – ce premier volume déroutait par son objet et inquiétait par son volume. Proust accepta finalement de le scinder en plusieurs tomes, l'obligeant à récrire certains chapitres. Le titre était également l'objet des critiques des amis de l'auteur, notamment du premier de ses correcteurs et promoteurs, Louis de Robert, qui trouvait le syntagme *Du côté de chez Swann* « inconcevable tant c'est quelconque ».

le recherche de très Pude. de l<sup>re</sup> volume  
s'appelle "de Coste de luy d'Am" Tout le  
monde trouve à être horrible. mais je n'  
trouvé le plus par charge. Le si Coste de  
Gouge ne s'ait pas m. J'ai l'attaché  
maignie q' il ne se remantré pas. Adieu  
madame et merci à vous de me donner  
un encouragement que j'ai fait être pas  
tout à la lettre et ne permettez de les c'aire  
les d'ameis foy et de luy agrer les  
honneurs respectueux et admiratifs de l'homme

C'est dans ce contexte difficile – à la fois épuisé et presque fataliste – que Proust s'adresse à son amie, la félicitant d'abord pour une biographie récente puis relevant l'importance de souvenirs d'enfance chez sa correspondante, manière de « temps retrouvé » : *« Je ne me figurais pas que le catholicisme avait joué un si grand rôle dans votre enfance, je ne vous savais pas si attachée au souvenir des processions (je le dis avec sympathie car je suis exactement tel). Ne connaissez-vous pas sur Louise de la Vallière la Carmélite de Reynaldo Hahn. Le livret de Mendès était faible, mais la musique à la fois du temps et de toujours. »*

Puis, soulignant l'importance du rôle de conseiller de sa correspondante (*« ne fûtes-vous pas, je crois la seule personne, à qui je demandai autrefois avis pour une édition de mes pastiches. Et la mauvaise volonté des éditeurs m'empêcha de l'exécuter. »*), il aborde avec humour les difficultés rencontrées pour la publication du premier volume de la *Recherche* :

*« Pour le livre que je termine j'aimerais bien avoir votre conseil [...]. J'ai dû, mon livre ayant près de 1 500 pages (et des pages sans un blanc, avec un nombre énorme de lignes), le mettre en deux volumes sous des titres différents, comme les gens qui ont une tapisserie trop grande pour leur appartement et sont obligés de la couper en deux. Mais maintenant que j'ai corrigé les épreuves du premier volume qui a environ 680 à 700 pages, voici qu'on me dit que jamais personne ne lira un livre de cette longueur. »*

Il prétend ne pas se préoccuper de succès mais bien d'être lu, s'avouant prêt à accepter d'autres modifications si cela se révélait nécessaire :

*« Aucune considération de succès ne pourrait (et je l'ai prouvé par ma lutte avec mes éditeurs) me décider à modifier la division de cet ouvrage (déjà différente de ce que je voulais). Mais s'il s'agit non de succès, mais d'être lu. Si vraiment mon œuvre doit rester inconnue, alors je me résoudrai peut-être à faire soit un premier volume de 500 pages, soit trois petits volumes de 200 qu'on vendrait à la fois, dans une sorte d'étui. Si vous voyez un avis à me donner là-dessus sans vous fatiguer à me répondre dites à Georges qui ne m'écrit plus jamais, ce que vous en pensez et qu'il me dise aussi ce qu'il en pense (le livre perdra d'ailleurs beaucoup à cette division mais enfin si on ne doit pas le lire dans le premier cas, mieux vaut encore qu'il se recompose ensuite dans le souvenir des lecteurs). »*

La discrétion auprès de Grasset, l'éditeur du volume (à compte d'auteur), est demandée à sa correspondante puis il fait cet aveu, bouleversant en ce qu'il confesse de fatigue et même d'abattement : *« Le titre général de mes deux volumes est : A la recherche du temps Perdu. Le premier volume s'appelle « Du côté de chez Swann » Tout le monde trouve ce titre horrible. Mais je suis trop fatigué pour changer. »*

Texte complet :

« Madame, Je ne puis vous dire la reconnaissante émotion que m'a causée votre lettre. Je suis si mal en ce moment que je diffère de vous parler plus longuement de cette touchante figure que vous avez préservée et sauvée ; quelle chose émouvante que l'art puisque son jugement dernier peut ainsi ressusciter celle qui attendait sous sa dalle (« Hinc Surrectura », dit la tombe), et puisque dans sa chimie mystérieuse il sait faire apparaître à la fois l'une à travers l'autre l'âme du modèle et l'âme du peintre, des deux Amies qui ont traversé la distance des siècles pour se rejoindre. Qui dira laquelle a fait les premiers pas, de l'animatrice en quête d'une morte méritante et dédaignée en qui transfuser sa vie, ou de l'âme en peine d'incarnation nouvelle qui vint la solliciter, obséder son rêve et tenter son pinceau.

*Je ne me figurais pas que le catholicisme avait joué un si grand rôle dans votre enfance, je ne vous savais pas si attachée au souvenir des processions (je le dis avec sympathie car je suis exactement tel). Ne connaissez-vous pas sur Louise de la Vallière la Carmélite de Reynaldo Hahn. Le livret de Mendès était faible, mais la musique à la fois du temps et de toujours. Vous voyez que je vous parle malgré moi de votre livre. Je voulais seulement vous dire que si vraiment ce que je pense vous soucie un peu, ce qui me rend bien fier, je vous assure que rien n'est plus réciproque. D'ailleurs ne fûtes-vous pas, je crois la seule personne, à qui je demandai autrefois avis pour une édition de mes pastiches. Et la mauvaise volonté des éditeurs m'empêcha de l'exécuter.*

*Pour le livre que je termine j'aimerais bien avoir votre conseil et vous devriez bien dire à Georges de me l'écrire en y ajoutant le sien. J'ai dû, mon livre ayant près de 1 500 pages (et des pages sans un blanc, avec un nombre énorme de lignes), le mettre en deux volumes sous des titres différents, comme les gens qui ont une tapisserie trop grande pour leur appartement et sont obligés de la couper en deux. Mais maintenant que j'ai corrigé les épreuves du premier volume qui a environ 680 à 700 pages, voici qu'on me dit que jamais personne ne lira un livre de cette longueur.*

*Aucune considération de succès ne pourrait (et je l'ai prouvé par ma lutte avec mes éditeurs) me décider à modifier la division de cet ouvrage (déjà différente de ce que je voulais). Mais s'il s'agit non de succès, mais d'être lu, si vraiment mon œuvre doit rester inconnue, alors je me résoudrai peut-être à faire soit un premier volume de 500 pages, soit trois petits volumes de 200 qu'on vendrait à la fois, dans une sorte d'étui. Si vous voyez un avis à me donner là-dessus sans vous fatiguer à me répondre dites à Georges qui ne m'écrit plus jamais, ce que vous en pensez et qu'il me dise aussi ce qu'il en pense (le livre perdra d'ailleurs beaucoup à cette division mais enfin si on ne doit pas le lire dans le premier cas, mieux vaut encore qu'il se recompose ensuite dans le souvenir des lecteurs).*

*Mais que Georges qui connaît mon éditeur (Grasset) ne lui parle pas de cette hésitation, car je ne la lui ai pas soumise et ne lui en parlerai que si je me décide, ce qui me sera bien dur.*

*Le titre général de mes deux volumes est : A la recherche du temps Perdu. Le premier volume s'appelle « Du côté de chez Swann » Tout le monde trouve ce titre horrible. Mais je suis trop fatigué pour changer.*

*Je suis content que Georges ne m'ait pas vu. J'ai tellement maigri qu'il ne me reconnaîtrait pas. Adieu Madame et merci encore de me donner un encouragement que j'ai peut-être pris trop à la lettre en me permettant de vous écrire ces dernières pages et daignez agréer mes hommages respectueux et admiratifs. Marcel Proust. »*

35.000 €

-90-

Raymond RADIGUET

Lettre autographe signée à Edouard Dujardin [?]

Une page in-4° sur papier à bord dentelé.

Sans lieu. 28 mars 1921.

*« Lorsqu'un de mes poèmes semble n'être pas écrit en vers, il n'est pas pour cela moins organisé, ni plus «libre» qu'un sonnet. »*

Très belle lettre de Raymond Radiguet donnant, en opposition à son correspondant, son opinion sur la forme prosodique de la poésie et sur le non-sens de l'usage des vers libres : « *Comment des vers peuvent-ils être libres ?* »

---

*« Cher Monsieur, Marcel Sauvage m'ayant demandé de votre part un poème pour les «Cahiers idéalistes» c'est avec plaisir que j'en envoyai un. Je ne pouvais me douter de la distinction que vous établissez entre les différentes formes prosodiques. Comment des vers peuvent-ils être libres ? Pour moi, lorsqu'un de mes poèmes semble n'être pas écrit en vers, il n'est pas pour cela moins organisé, ni plus «libre» qu'un sonnet.*

*Je vous serai fort reconnaissant de me faire renvoyer la «Bergerie» que je vous destinais. Veuillez croire, cher monsieur, à mes sentiments les meilleurs. Raymond Radiguet. »*

---

*Bergerie* est un poème octosyllabique dédié à Georges Auric.

Créée en février 1917 par Edouard Dujardin, *Les Cahiers idéalistes français*, « revue de littérature, d'art et de philosophie » à vocation pacifiste, proposa dès son premier numéro un *Hymne à la paix* par Caroline Rémy, dite Séverine.

1.500 €

Lundi 28 mars 1921

Cher monsieur,

Marcel Sauvage m'ayant demandé de votre part un poème pour les "Cahiers idéalistes" c'est avec plaisir que j'en envoyai un. Je ne pouvais me douter de la distinction que vous établissez entre les différentes formes prosodiques. Comment de vers peuvent-ils être libres? Pour moi, lorsqu'un de mes poèmes semble n'être pas écrit en vers, il n'est pas pour cela moins organisé, ni plus "libre" qu'un sonnet.

Je vous serais fort reconnaissant de me faire renvoyer la "Bergerie" que je vous destinai.

Veuillez croire, cher monsieur, à mes sentiments les meilleurs

Raymond Radiguet

Lucien REBATET

**Lettre autographe signée à son épouse Véronique.**

Six pages in-4° sur papier administratif de la prison de Clairvaux.

Avec les n° d'écrou (1724) et d'atelier (Tnos III).

Maison Centrale de Clairvaux. 1<sup>er</sup> et 2 janvier 1949.

*« J'ai le droit d'estimer aussi que je paie pour mon goût de la vérité. »*

Accablé par le désespoir de l'emprisonnement et des heures perdues, l'auteur des *Décombres* rédige une longue et dense lettre, aux accents pathétiques, à son épouse.

Regrettant le « lâchage » de Louis-Ferdinand Céline à son encontre, Rebatet défend obtusément ses agissements antisémites passés au nom de ce qu'il considère comme l'honneur et la vérité. Sans espoir ni avenir, mort pour la société et la littérature, l'auteur-prisonnier s'enfonce inexorablement dans les tréfonds d'une vie sans sens dont les journées sont seulement sauvées, parfois, par la lecture des chefs-d'œuvre de Dostoïevski.

Initialement condamné à mort puis gracié, en 1947, par Vincent Auriol et condamné aux travaux forcés à perpétuité, Rebatet sera enfermé à la prison de Clairvaux jusqu'en juillet 1952.

...somme, de ne pas avoir eu une culture exact. Tu m'a  
de mon caractère, de ma "morale" et de  
ex. Il me témoignera de l'estime, de la  
ce qu'il faisait, que je le so  
foncière de nos natures, d  
blement son amitié.  
leci-là, en 1940, d  
ons de famille de  
il fallait bâtir  
à même, qui sont  
ne moi capable. Je  
es, le confort, o  
pays "

Lucien Rabatet  
m 1724.

T NOS III  
a sa femme

(\*) Maison Centrale de Clairvaux  
RABATET L

Rabatet.  
1724.  
T NOS III  
a sa femme

(\*) Maison Centrale de Clairvaux le 2 Janvier 1949

et prénoms : REBATEL Lucien  
l'écrou : 1724  
Atelier : T NOS III  
Ma chère petite Veronique,  
finie ma lettre d'hier soir. Je jure que  
pour la te résum, si tu m'en envoies un  
d. Mais dis-toi bien qu'il est à pe  
santé, du moment que m  
chargés, et que m  
sees plombs  
train

« ... J'ai eu hier soir seulement ta lettre de lundi, ta réponse à mes lettres de dimanche dernier ne m'est pas encore parvenue, il y a un énorme retard dans le courrier. Tu me dis bien si gentiment les paroles traditionnelles. Mais en vérité, je n'attends plus rien d'une année nouvelle. Il n'y a pas moyen, les dernières bribes d'espérance ont disparu. On ne peut pas vivre indéfiniment sur des espérances qui demeurent toujours aussi vagues, inconsistantes. Il faut se ratatiner dans la résignation ; ce n'est guère dans ma nature, tu ne l'ignores pas, c'est la pente de l'abrutissement, mais il n'y a rien d'autre à faire... Il n'y a que ça, l'ennui, le temps à jamais perdu qui s'écoule avec une inexorable insipidité. Cela, petit à petit, vous mène, vous vieillit, vous écrase. Et il est fatal qu'il en soit ainsi. Les secours moraux que je reçois sont trop rares. Je ne te le reproche pas, tu fais tout ce que tu peux, mais tu es toi-même trop peu soutenue... »

Tu m'as remarquablement démontré que, pratiquement, personne ne se soucie de moi, que ma dette de gratitude sera fort légère ! Tu as incriminé la qualité de mes amitiés. Je veux bien que ce soit en bonne partie exact. Tu m'as surtout reproché, en somme, de ne pas avoir assez cultivé les gens « arrivés » [...] Très franchement, qu'aurais-tu pensé de moi, si j'avais été comme celui-là, en 1940, du petit clan qui fuyait son pays malheureux, avec des dames nées dans des familles de rabbins ou de diamantaires ? ...

Depuis que j'ai atteint l'âge d'homme, j'ai toujours sacrifié l'argent, les places, le confort, les relations flatteuses à l'ambition de laisser sur mon temps quelques pages véridiques, et qui puissent donc être relues dans une soixantaine d'années. Il me semble du reste que c'est pour cela que tu t'es attachée à moi. Je t'accorde volontiers que j'ai été plus naïf qu'il n'est permis, je m'en expliquerai du reste un jour publiquement si je ne crève pas ici. Mais j'ai le droit d'estimer aussi que je paie pour mon goût de la vérité, un prix vraiment exorbitant, puisqu'il ne s'agit même pas de ma liberté, de mes plaisirs, mais de ma santé, de mon talent qui chaque jour deviennent plus cruellement compromis. C'est cela que tout le monde a oublié. Je l'avais d'ailleurs prévu, je te l'avais écrit, je n'en suis pas surpris. Mais je ne peux te cacher que cette indifférence contribue beaucoup à assombrir ma vie, à briser les forces qui me restaient.

Tu éprouves sans doute quelque satisfaction à voir que tu avais pensé juste quant au docteur [Louis Ferdinand Céline], puisqu'il m'a finalement laissé tomber. Je ne fais certes pas un drame de ce lâchage, j'en prends mon parti assez philosophiquement (j'ai les épaules si chargées et j'en ai tellement pris l'habitude !). Tu dois cependant bien comprendre que c'est pour moi encore une petite tristesse, que si le docteur était resté fidèle, ce serait dans ma vie si nulle et si gris un petit élément positif.

Pendant plus de deux ans, les lettres du Docteur avaient été pour moi un excitant intellectuel non négligeable (ce n'est pas ma faute si je suis un intellectuel). Le docteur s'est lassé. C'est clair, pour tout le monde je suis rayé des papiers, fini, au fond de mon trou et ça devient d'ailleurs de plus en plus exact.. Je veux bien espérer que tes démarches actuelles ne seront pas vaines, que tu parviendras à quelque petit résultat. Mais si petit selon les prévisions les plus favorables ! Que veux-tu ! Je constate que s'accumulent d'une façon de plus en plus impressionnante les témoignages écrits, les preuves judiciaires, diplomatiques, financières, etc. de l'injustice dont nous sommes les victimes, moi et un certain nombre d'autres [...] Mais c'est une invraisemblance qui dure. Et pendant ce temps, je m'en vais par petits morceaux, avec ce qui me reste d'avenir...

Tu t'étonnes quelquefois que je ne te dise jamais rien sur ma vie quotidienne. C'est qu'elle est indécible dans les circonstances actuelles en tout cas. Tout ce que je peux te dire, c'est qu'en gros, de 7h du matin à 7h du soir, il m'est impossible de faire quoi que ce soit. Bien souvent, je finis par me tasser dans mon coin, en somnolant vaille que vaille, parce que c'est encore la meilleure solution. Ce qu'il y a d'embêtant, c'est que dans ces cas-là, je n'arrive plus à dormir la nuit.

Tu dois être fatiguée d'entendre ma geinte et je suis moi-même fatigué de la pousser. Mais j'ai si peu de sujet de conversation ! Je finis par penser qu'il serait plus digne de fermer ma gueule, même avec toi. Comme je ne l'ai déjà dit, le seul agrément de mon existence, ces derniers temps, a été la lecture de Dostoïevski, Crime et Châtiment et Karamazov. J'ai constaté combien une grande lecture, je veux dire celle d'un grand livre, peut contribuer à me détacher de mon triste «milieu», m'aider à le surmonter...

*J'aurais énormément aimé, cet hiver, pousser au moins à fond la recherche de Dostoïevski, que je n'ai pas faite depuis plus de vingt ans, et pour laquelle je suis dans des dispositions remarquables de réceptivité. N'y aurait-il pas moyen d'obtenir d'un donateur généreux L'Idiot et Les Possédés, dans l'édition de la N.R.F, la seule complète et bonne, ainsi que la biographie française la meilleure de Dostoïevski [...] J'avais laissé quelques lignes dans cette page, en espérant avoir ta réponse à mes lettres de dimanche, mais le courrier est distribué à l'instant et il n'y a rien pour moi. J'aurais été réellement gâté pour les «fêtes». Je sais que ce n'est pas ta faute, il y a embouteillage de lettres. Encore heureux que tu m'ais écrit un petit mot lundi, sans attendre mes lettres, sinon j'aurais passé toute la semaine sans aucune nouvelle ? Je compte certainement parmi ceux qui reçoivent le moins de courrier. Je t'en prie, ne manque pas de m'envoyer toujours deux petits mots par semaine [...] Nous devenons de plus en plus malheureux l'un et l'autre. Jusqu'où ça va-t-il aller ? [...]*  
*Je t'aime de tout mon cœur, ma chère Minette, mais nos épaules à tous deux sont vraiment trop chargées. Je ne vis plus, je me traîne. Je t'embrasse longuement, mais tristement. Lucien. »*

---

En 1942, Lucien Rebatet publie *Les Décombres*, pinacle pamphlétaire de l'abjection antisémite. Critique, écrivain, journaliste, ses lignes transpirent, aux heures de Vichy, une haine furieuse des juifs les accusant de la débâcle nationale de 1940.

Tandis que l'Allemagne nazie s'écroule, Rebatet fuit en Allemagne et rejoint Sigmaringen en compagnie d'autres collaborateurs et exilés, notamment Louis-Ferdinand Céline. Il est arrêté en Autriche le 8 mai 1945, jour même de l'armistice, et jugé le 18 novembre 1946. Rebatet est condamné à mort.

Grâce à une pétition d'écrivains comprenant notamment les noms de Camus, Mauriac, Paulhan, Bernanos, Aymé et Anouilh, Rebatet est gracié le 12 avril 1947 par le président Vincent Auriol. Sa condamnation à mort est commuée en peine de travaux forcés à perpétuité.

Il achève en prison un roman commencé à Sigmaringen, *Les Deux Étendards*, publié par Gallimard en 1952 grâce au soutien de Jean Paulhan. Cette œuvre reste considérée comme un chef-d'œuvre par de nombreux lecteurs et critiques. François Mitterrand aurait dit à ce sujet : « Il y a deux sortes d'hommes : ceux qui ont lu *Les Deux Étendards*, et les autres. »

6.000 €

Henri ROUSSEAU, dit Le Douanier Rousseau

Lettre autographe signée.

Une page in-8°.

Paris, le 8 novembre 1909.

Rare lettre du peintre naïf organisant l'une de ses célèbres soirées artistiques en présence de Guillaume Apollinaire et de Sonia Delaunay.

---

« Cher ami, permettez-moi de vous donner ce titre si vous le voulez bien. Je vous adresse ces lignes pour vous prier de vouloir bien honorer de votre présence la réunion littéraire et artistique dans laquelle il se trouvera Apollinaire ainsi que plusieurs des jeunes poètes et artistes.

Je pense que vous voudrez bien être des nôtres, nous pourrons nous causer un peu, il y a si longtemps que je désire vous voir. Espérant dans votre présence beaucoup de sincères et cordiales poignées de mains. Votre ami H. Rousseau. Jeudi soir 11 courant à 8<sup>hres</sup> 1/2. 2 bis rue Perrel près la rue Vercingétorix. »

---

Installé à la fin de sa vie au 2 bis rue Perrel, Rousseau organise avec régularité ses *soirées familiales, artistiques et musicales* conviant ses amis artistes à assister à des concerts et à découvrir ses propres compositions musicales jouées au violon.

Marie Laurencin, Pablo Picasso, Alfred Jarry, Max Jacob, Sonia et Robert Delaunay, Georges Braque, Maurice Utrillo, Vlaminck, Max Weber, Wilhelm Uhde, Francis Picabia, furent de ses illustres hôtes.

En 1914, dans sa revue *Les Soirées de Paris*, Apollinaire témoigne que le Douanier « aimait à donner des soirées où il invitait des gens de lettres, quelques peintres, de belles étrangères et les demoiselles de son quartier ».

Son amie Hélène d'Oettingen indique encore : « Ces soirées se présentaient comme des galas extraordinaires, précédées d'invitations formulées et ornées de dessins : paysages, oiseaux, fleurs, par Henri Rousseau lui-même [...] Les nuits de ces réunions, où plusieurs venaient s'amuser chez le père Rousseau, la rue Perrel voyait un mouvement inusité ; l'atelier débordait. »

Organisateur hors pair, Rousseau écrit à son ami collectionneur Wilhelm Uhde le 8 novembre 1909 (même jour que la lettre ici présentée) : « Cher ami, je serai très heureux que vous puissiez venir à une soirée littéraire artistique que je donne à mon atelier. J'espère que votre dame [Sonia, future Delaunay] y viendra aussi. » Le 10 novembre, il s'adresse à Guillaume Apollinaire : « Cher ami, je t'écris ces deux mots pour te rappeler que demain jeudi 11 courant, la réunion littéraire et artistique aura lieu et que nous t'y attendons, toi et ta muse [Marie Laurencin, dont Rousseau venait de peindre le portrait, en compagnie d'Apollinaire : *La Muse inspirant le poète*] qui nous chantera quelques chansonnettes gaies et charmantes. »

Paris, le 8 Mars 1909 :

Cher Ami

Permettre moi de vous donner  
certains de vous le voulez bien.  
Je vous adresse ces lignes pour  
vous prier de vouloir bien hono-  
rer de votre présence la  
réunion littéraire, artistique  
dans laquelle il se trouvera  
à côté d'une si unique plusieurs  
des femmes artistes de l'Institut. Je  
sais que vous serez bien sûr de  
des vôtres, nous pourrions vous  
causer un peu, il y a si longtemps  
que je ne vous vois. Espérant  
de votre présence beaucoup de  
sincères et cordiales salutations de  
mainy.

Vendredi 12 Mars  
11 Boulevard  
à 8 h 1/2

Notre plan  
H. Provençal  
2 bis rue Perrel.  
Paris la rue Verlingère

Dix mois plus tard, le Douanier s'éteint misérablement d'une gangrène de la jambe à l'hôpital Necker. Initialement inhumé à Bayeux, ses cendres sont transférées à Laval - sa ville natale - en 1947. Sur le monument funéraire élevé en son honneur sont gravés les mots d'Apollinaire :

Nous te saluons Gentil Rousseau  
Tu nous entends Delaunay sa femme Monsieur Queval et moi  
Laisse passer nos bagages en franchise à la porte du ciel  
Nous t'apporterons des pincesaux des couleurs et des toiles  
Afin que tes loisirs sacrés dans la lumière réelle  
Tu les consacres à peindre comme tu tiras mon portrait  
La face des étoiles.

9.500 €

-93-

Antoine de SAINT-EXUPÉRY

**Dessin à la plume & notes autographes signées.**

Une page in-4°. Brunissure en coin supérieur gauche.  
New York. Sans date [1941 ou 1942].

Portrait d'un personnage fumant une cigarette ; probablement celui de l'écrivain et journaliste André David (1899-1988) dont Saint-Exupéry a, en tête de feuillet, noté l'adresse à Beverly Hills : « *23 South Reeves Drive Beverly Hills Californie* ».

André David avait fondé les « Conférences des Ambassadeurs » pour faire rayonner la culture française. Au début de la Deuxième Guerre mondiale, il put se réfugier aux États-Unis où il dirigea l'Institut Français fondé à Hollywood par Charles Boyer.

En marge du dessin, Saint-Exupéry a inscrit son nom et son adresse new yorkaise :  
« *St Ex 240 Central Park* ».

7.000 €



funi baniv

23+ South ~~Area~~ Reeves Drive  
Barney with Coltrane



EX. 240 G. 501 P

**-94-**

**Antoine de SAINT-EXUPÉRY**

**Dessin original – *Autoportrait.***

Encre noire sur papier.

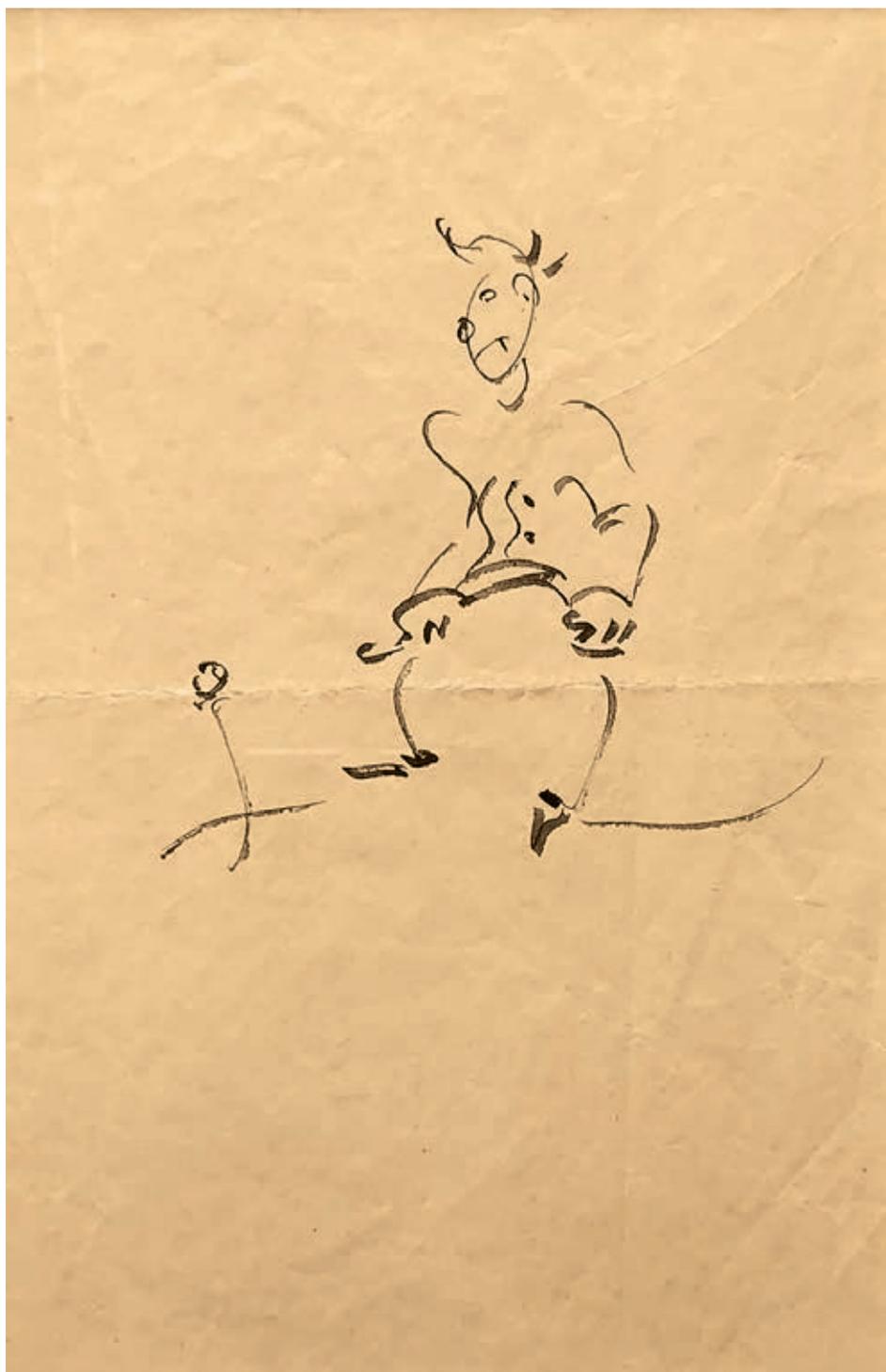
Une page in-8° (12,50 x 19 cm) sur papier brun.

Sans date.

Magnifique esquisse de Saint-Exupéry réalisant son autoportrait en Petit Prince au côté de sa mythique et symbolique rose.

Document présenté dans un encadrement moderne à baguettes argentées.

**15.000 €**



**-95-**

**YVES SAINT LAURENT**

**Dessin original.**

Feutres et crayon sur papier.  
1970.

Extraordinaire étude de pantalon court brodé et de chemise bustier pour la collection chinoise de 1970.

Le modèle réalisé est conservé au Metropolitan Museum of Art (1978 - 34 5ab).

Échantillons de tissus épinglés.

Format : 31,80 x 12,40 cm

Ancienne collection de Georges Tyvaert (1926.2011), chef d'atelier de la Maison Yves Saint Laurent de 1967 à 1991.

**12.000 €**



**-96-**

**YVES SAINT LAURENT**

**Dessin original.**

Feutres et crayon sur papier.

Circa 1969.

Superbe esquisse de robe d'été en mousseline figurant une femme de plain-pied.

Échantillons de tissus épinglés.

Format : 31,80 x 12,40 cm

Ancienne collection de Georges Tyvaert (1926.2011), chef d'atelier  
de la Maison Yves Saint Laurent de 1967 à 1991.

**9.000 €**



[Eugène DELACROIX] George SAND

**Lettre autographe signée à Eugène Delacroix.**

Une page in-4°. Adresse autographe.

Manque sur le 4<sup>e</sup> feuillet, sans atteinte au texte.

[Paris, 14 décembre 1840]

« *Nous avons deux billets pour l'intérieur des Invalides. [...] Le deuil est de rigueur.* »

George Sand convie Delacroix à assister à la cérémonie du retour des cendres de Napoléon I<sup>er</sup>, aux Invalides.

---

« *Cher ami, nous avons deux billets pour l'intérieur des Invalides. Maurice ira prendre vous les portera demain matin et vous irez ensemble. Les voitures pourront circuler jusque-là demain, moyennant un itinéraire de la police que nous avons aussi. Maurice sera donc chez vous à 8h ½. Le deuil est de rigueur. On vous portera du crêpe pour vous deux. - Je crois qu'il faudra être rendu vers 10 h. Si vous n'avez pas la patience d'attendre, du moins vous verrez l'église. Bonsoir, ne vous faites pas écraser et amusez-vous si vous pouvez. A vous de cœur. George. Si vous ne voulez pas y aller, faites dire à Maurice par votre bonne d'aller se promener.* »

---

Mort à Sainte-Hélène le 5 mai 1821, Napoléon fut inhumé en l'île britannique où sa dépouille reposa durant dix-neuf années. L'Empereur avait demandé, dans un codicille rédigé le 16 avril 1821, de reposer en terre de France. C'est en 1840, que le roi Louis-Philippe obtint de l'Angleterre la restitution de son corps.

Le 15 décembre 1840, un froid glacial règne sur Paris. Des milliers de Français se pressent néanmoins autour de l'avenue des Champs-Élysées pour accueillir le monumental char funèbre de plus de dix mètres de haut qui conduit l'Empereur déchu vers sa dernière demeure. Le cortège, au milieu d'un incroyable enthousiasme populaire, descend lentement la plus belle avenue du monde. Les cloches sonnent, les tambours se déchaînent, le canon tonne, des cris jaillissent de la foule : « Vive l'Empereur ! ».

Le char, attelé à seize chevaux et suivi des vétérans des armées de la République et de l'Empire, traverse l'Arc de Triomphe. Il faut plusieurs heures au cortège pour parvenir jusqu'aux Invalides.

Le cercueil, entouré des drapeaux d'Austerlitz, est porté à l'intérieur de la chapelle où des centaines de milliers personnes viendront, les jours suivants, se recueillir devant le cercueil portant la couronne impériale de Charlemagne et le diadème de laurier d'or de César.

Victor Hugo a laissé un très beau reportage de cette journée mémorielle dans *Choses vues* : « *Lafayette est oublié, tandis que Napoléon est toujours vivant. Lafayette n'était qu'une date. Napoléon est un génie.* »

Hugo suivit le parcours du cortège, à l'extérieur, par un froid de -14°. Nous ignorons si Delacroix a accepté l'invitation de George Sand et s'il assista à cette cérémonie.

3.000 €



-98-

[Eugène DELACROIX] George SAND

**Lettre autographe signée à Eugène Delacroix.**

Deux pages in-8° à l'encre bleue.

Légère trace de montage sur le quatrième feuillet.

[Nohant], 1<sup>er</sup> décembre [18]52.

*« Je vous comprends bien, moi, de vous absorber dans l'ivresse sérieuse et continue de la création. Personne ne vous comprend mieux que moi. »*

Extraordinaire témoignage de l'indéfectible amitié entre la romancière et le peintre :  
Sand livre toute son admiration pour la peinture de Delacroix et lui demande  
le cadeau d'une toile.

33

(dec. 1852)

Vol. B. ep. de D. p. 130 L. III  
ci après

Cher bon ami, Maurice qui  
 arrive, ne me donne pas précisément  
 de vos nouvelles, car il a été deux fois  
 chez vous sans vous croiser. Cela me  
 prouve du moins, que vous n'êtes pas  
 arrêté dans vos grands travaux, que  
 vos forces de votre ardent se soutiennent  
 je vous comprends bien, moi, de voir  
 absorbés dans l'œuvre saine et  
 continue de la création. Personne ne  
 vous comprend mieux que moi, nous pas  
 qui puisse comparer mes griffonnages  
 à votre <sup>œuvre</sup> monumental, mais parce que  
 je ne vois pas ailleurs la manière de  
 vivre qui fait qu'on oublie les maux  
 particuliers, les bêtises ou les folies générales,  
 et finit par son propre individu souffrant.  
 Je suis sentie dans mon cœur  
 et je respire. J'ai toujours ma petite  
 fille. Sa mère plaide en réparation  
 cinquante fois même. J'ignore quel sera  
 le résultat - C'est toute des choses humides

— Cher ami, nous vivons au 1<sup>er</sup>  
 décembre. Vous savez qu'en 1<sup>er</sup>  
 janvier, j'ai à faire une fête,  
 une surprise à Maurice, et faire  
 encore avec mes deux voisins habituels  
 vous demander l'annuelle dîme

« Cher bon ami, Maurice [son fils] qui arrive, ne me donne pas précisément de vos nouvelles, car il a été deux fois chez vous sans vous trouver. Cela me prouve du moins, que vous n'êtes pas arrêté dans vos grands travaux, que vos forces et votre ardeur se soutiennent. Je vous comprends bien, moi, de vous absorber dans l'ivresse sérieuse et continue de la création. Personne ne vous comprend mieux que moi ; non pas que je veuille comparer mes griffonnages à votre œuvre monumentale, mais parce que je ne vois pas ailleurs la manière de vivre qui fait qu'on oublie les maux particuliers, les bêtises ou les folies générales et jusqu'à son propre individu souffreteux.

Je suis rentrée dans mon calme et je repioche. J'ai toujours ma petite-fille. Sa mère plaide en séparation aujourd'hui même. J'ignore quel sera le résultat – côté triste des choses humaines !

Cher ami, nous voici au 1<sup>er</sup> décembre. Vous savez qu'au 1<sup>er</sup> janvier, j'ai à faire une joie, une surprise à Maurice, et j'arrive encore avec mes deux sous habituels à vous demander l'aumône d'une pochade. Aurez-vous le temps d'y penser ? Je voudrais surtout vous épargner l'ennui de l'encadrement, de l'emballage ? Voulez-vous que j'envoie chez vous au moment que vous désignerez ? N'est-ce pas abuser de votre amitié que de vous demander de fouiller dans vos toiles, dans vos recoins ? Enfin, prenez un des matins de ce mois-ci votre courage à deux mains, et songez à la fête que donne ici l'arrivée de ces trésors. Cher ami, pensez à moi quelquefois, même quand je ne vous ennuie pas de mes appels. Pensez-y pour m'aimer comme je vous aime, et quand vous avez un instant, dites-moi en deux lignes que vous vous portez bien. George Sand. 1<sup>er</sup> décembre 52. Maurice, [Alexandre] Manceau, [Eugène] Lambert vous disent leurs adorations. »

---

George Sand rentre de Paris dès le 27 octobre, tandis que son fils Maurice est, quant à lui, rentré un mois plus tard, le 29 novembre. N'ayant pu rencontrer le maître à son atelier (Delacroix était alors en pleine décoration murale du Salon de la Paix à l'Hôtel de Ville de Paris), Maurice en fait part à sa mère. C'est donc le 1<sup>er</sup> décembre que la romancière décide de prendre la plume pour déclarer tout son amour à l'art de son ami.

Delacroix répond une semaine plus tard : « Oui, chère, je vous enverrai quelque chose, et c'est une chose qui vous a déjà plu et que vous aviez vu[e] commencée. C'est une petite surprise que je voulais faire à Maurice et à vous. Vous me permettrez donc d'envoyer des étrennes à cet enfant-là que j'aime autant que je vous aime. Le sujet est le même que vous avez déjà en pastel ou en aquarelle : Lélia dans la caverne etc. [...] La vue d'une lettre de vous est un rayon de bonheur et il en a toujours été ainsi : jamais la plus petite amertume n'a gâté ce pur sentiment : vous me prenez avec des petites manies qui sont l'effet de ma petite santé et de mes petits nerfs, et vous démêlez à travers cela le sentiment profond qui m'attache à vous... »

Le 30 décembre, George Sand écrit : « Cette chose superbe et aimée est arrivée ce soir. Je l'ai fait ouvrir dans la chambre avec mystère, car je tiens au jour de la surprise, selon les vieux us. J'en ai donc joui seule... »

4.500 €

pochade; Avez-vous le cœur d'y  
penser? Je voudrais surtout vous  
expliquer le mieux de l'émancipation, de  
l'emballage? Voulez-vous que j'insiste  
chez vous à ce moment que vous  
désirez? N'est-ce pas abusé de  
votre amitié quand vous demandez  
de fournir dans vos toilettes, dans vos  
rebois? Enfin, prenez un des matras  
de ce mois-ci votre courage à des  
mains, et songez à la fête que  
vous en avez l'air de ces trésors.

Cher ami, pensez à moi quel-  
-quefois, même quand je ne vous  
-embrasse pas de mes appels. Peut-être  
-je paraîtrais un ami comme je vous  
-aime, et quand vous avez un  
instant, dites-moi en deux  
-lignes que vous vous portez  
bien. George Sand

1<sup>er</sup> Décembre 52

Marianne, Marianne, Lambert, vous  
dites leur adoration.

[Jean-Paul SARTRE] - Anne-Marie SCHWEITZER - SARTRE

**Lettre autographe signée à Joseph Sartre, son beau-frère.**

Sept pages in-8°. La Rochelle, 21 octobre 1921.

*« Poulou, en parfaite santé, a pris froid [...] il a fallu lui faire une opération - le trépaner - car il y avait menace de méningite. »*

Belle lettre de la mère de Sartre évoquant les années de jeunesse de son fils, ses fragilités et sa trépanation subie à l'âge de 16 ans.

*« Mon cher Joseph j'ai bien pensé à vous écrire le 17 septembre - comme chaque année, mais à cette époque nous étions en voyage donc mal installés pour écrire un peu longuement, et je me promettais de le faire avec quelques jours de retard, à ma rentrée à la Rochelle. Hélas notre rentrée de vacances a été marquée par un événement rapide et bien angoissant. Poulou [Jean Paul Sartre, son fils], en parfaite santé, a pris froid dans un dernier bain de mer ; un abcès dans l'oreille s'est aggravé et il a fallu lui faire une opération - le trépaner - car il y avait menace de méningite. Vous imaginez mon cher Joseph quelle fut notre angoisse avant, pendant et après cette grosse opération ! Et il y a à peine 15 jours de cela ! Poulou se promène fièrement dans les rues aussi alerte et solide qu'auparavant, si ce n'est que sa pauvre tête est toute emmaillotée et bandée, ce qui lui donne l'air fort intéressant. Avec ce contretemps il ne rentrera à Paris que le 15 novembre, car les pansements sont longs, et le voyage est pénible. Donc il lui faut beaucoup de prudence. C'est une alerte dont nous nous serions bien passés. À tous points de vue ! Car l'opération s'est faite le jour même où nous devions déménager ; notre maison est pleine d'ouvriers, de caisses ouvertes, de meubles démontés, et nous devons vivre encore 3 semaines dans cette horreur ! Car je ne sais si vous êtes au courant de notre retour à Paris ? Mon mari va être directeur de la société d'automobile chez Delaunay Belleville, et nous sommes ravis de quitter la Rochelle, surtout pour retourner à Paris. Le départ de Poulou m'avait trop peinée l'an dernier et quand on a qu'un gosse il ne faut pas s'en séparer. Aussi quand nous avons su que nous revenions à Paris nous avons été très heureux. La question d'appartement est bien un gros point noir à l'horizon, mais j'espère quand même arriver à nous loger promptement. Poulou ne sera pas pensionnaire cette année après cette opération et mes parents sont bien heureux de le prendre chez eux. Quant à mon mari et moi nous irons à l'hôtel. Tant pis pour la bourse !!! Ce sera une année qui comptera. J'ai été bien contente mon cher Joseph, de voir que le séjour à la Brugère (?) vous est favorable. Je le pensais bien, mais je craignais un peu que l'hiver vous parût long et solitaire. Il est vrai que le chemin n'est pas impraticable pour aller à Thiviers et que vous êtes bien valide. Poulou a bien regretté de ne pas pouvoir vous voir cette année, mais nous avons déjà projeté de vous l'envoyer quelques jours l'an prochain, quand nous serons parisiens et que nous ne pourrons pas le mener en vacances. Pour une huitaine de jours il sera raisonnable et ne vous causera pas d'ennuis, d'ailleurs c'est un homme et il est bien gentil. Je vous quitte mon cher Joseph en vous souhaitant de continuer votre vie actuelle bien agréablement. Mon mari et moi nous vous envoyons notre bon souvenir et Poulou vous embrasse bien affectueusement. Anne-Marie. »*

Joseph Sartre (1868.1927) est le frère aîné de Jean-Baptiste Sartre (1874.1906), père du philosophe, décédé de la fièvre jaune, en 1906, tandis que Jean-Paul n'avait que quinze mois.

950 €

Paulon, en parfaite santé,  
- a été froid dans un dernier  
soin de mer; un abcès dans  
l'oreille s'est aggravé et il  
a fallu lui faire une opération  
- le trépan - car il y avait  
menace de méningite. Vous  
serez sûrement avec Joseph  
- quelle fut votre angoisse  
avant, pendant, et après  
cette grosse opération!

Et il y a à peine 4 jours  
de cela! Paulon se promène  
fièrement dans les rues  
- aussi alerte et solide  
qu'un jeune homme, si ce n'est

que sa pauvre tête est toute  
emmêlée et babilonne, ce qui  
lui donne l'air fort intéressant.

Avec ce contretemps il  
me revient à Paris que  
le 14 août prochain, car les préparatifs  
sont longs - et le voyage  
est pénible - Bonne il lui  
fait beaucoup de questions  
- c'est une alerte tout votre  
sérieux très passés,  
à tout point de vue! Car  
l'opération s'est faite le  
jour même au moment  
déménager; cette maison  
est pleine d'ouvriers, les  
caisses ouvertes, les meubles  
démontés et vous savez bien

Je le pensais bien, moi  
je craignais un peu que  
l'hiver vous parût long  
et solitaire. Il est vrai  
que le chemin n'est pas  
impraticable pour aller  
à Chivres, et que vous  
êtes bien valide.

Paulon a bien regretté  
de ne pas vous voir cette  
année, mais nous avons  
déjà projeté de vous  
l'envoyer quelques jours  
l'an prochain, quand  
vous serez parisiens.

et que vous ne pourriez  
vous le mener en vacances.  
Pour une huitaine de  
jours il sera raisonnable  
et ne vous causera pas  
d'ennuis, d'ailleurs c'est  
un homme et il est  
bien gentil.

Je vous quite avec cher  
Joseph et vous souhaitez  
de continuer votre vie  
actuelle bien agréablement.  
Mon mari et moi vous  
enverrons notre bon souvenir  
et Paulon vous enverra  
bien affectueusement  
Agnes Marie

-100-

Jean-Baptiste SÉCHERET

**Ceuvre originale signée. *Le Havre.***

Huile sur carton. 2024.

Signé et daté, en coin inférieur droit, *Sécheret 24.*

Format : 19 × 24 cm

**7.500 €**



-101-

Paul SIGNAC

Lettre autographe signée à Adolphe Basler, biographe du Douanier Rousseau.

Trois pages in-12°.  
14 rue de l'Abbaye [Paris] 9 juin [1927].

« *Quand on a connu les impressionnistes, puis Seurat, Cross, [...] et les charmants Bonnard, Vuillard, [...] quelle souffrance de voir tant de racailles et de rapaces.* »

Signac s'émeut du souvenir du Douanier Rousseau et de ses amis impressionnistes.

---

« *Cher Monsieur, Je vous remercie de l'envoi de votre Rousseau et de votre dédicace. Votre livre est très réussi et vous expliquez à merveille le cas Rousseau. Pour moi, il me fait aimer davantage mon vieil ami des Indépendants. Songez que Luce et moi étions presque les seuls à le défendre, avant que la littérature ait jugé bon de s'emparer de notre douanier pour se foutre un peu de lui, au début, il faut bien le dire. Mais vous, vous l'avez compris, vous l'avez aimé et vous allez par votre belle publication lui faire encore quelques amis.*

*Je profite de cette circonstance pour vous dire que je suis de cœur avec vous dans votre lutte contre les mercantis de l'art.*

*Quand on a connu les impressionnistes, puis Seurat, Cross, Angrand et les charmants Bonnard, Vuillard, Roussel, Valtat, ces trois générations d'artistes purs et d'hommes charmants, quelle souffrance de voir tant de racailles et de rapaces. Bien cordialement, Paul Signac.* »

---

Galeriste de renom, Adolphe Basler (1876-1951) fut une des figures majeures de la critique d'art parisienne des années 1920. Oublié aujourd'hui, sinon des spécialistes, il fut l'auteur de plusieurs essais, notamment de l'une des premières biographies du Douanier Rousseau.

1.500 €

circulaire pour vos Sires  
me prou de votre vue  
sa robe luitte contre les malants  
de l'art.

Quant à ce que les  
Impressionists, pour Sireal, Cross,  
Amgrand et les charmants Rouman,  
Vieland, <sup>Promet, Vatelat</sup>, et leur génération  
Sireal, purs, et d'hommes charmant,  
mell-suffrance de voir tout de  
racaille, et de rapaces -

Bien cordialement

Paul Segnat

Mme de Cribbage 9 Juin

Cher Monsieur.

Je vous remercie de  
l'envoi de votre Rouman et  
de votre dédicace.

Votre livre est très  
reussi et vous expliquez à  
merveille le cas Rouman.  
Puis-je, à ma fois ami  
Secourage mon vieil ami  
de l'Indipendat - Songez que

Lire et moi chins presque les  
seuls à le défendre, sans que  
la littérature ait jupé ba  
de s'empare de notre Savant  
pour se faire un peu de lui:  
au delà, et faut bien le  
Sire.

Ma van, van l'og  
compis, van l'og aimé et  
van aley par votre belle  
publication. En faire avec  
mes amis -

De prohibé de celle

-102-

Paul SIGNAC

Lettre autographe signée à un rédacteur.

Une page in-4°.

St Tropez – Var – 22 mars [19]04.

« Je vous serais bien reconnaissant de rectifier la nouvelle de ma mort. »

Très amusante lettre rectificative d'un peintre « ressuscité ».

---

« Monsieur, Tout en vous remerciant de vos sentiments sympathiques, je vous serais bien reconnaissant de rectifier la nouvelle de ma mort, annoncée par erreur dans l'Echo de Paris et reproduite par la Chronique des Arts.

Le jour de « ma mort » j'étais précisément en train de participer aux Régates de Cannes !  
Veuillez trouver ici, je vous prie, l'expression de mes sentiments très distingués. P. Signac. »

950 €

"La Hune"

St Tropez - Var -

22 Mars 04

Monsieur

Tout en vous remerciant de  
vos sentiments sympathiques, je  
vous serais bien reconnaissant de  
rectifier la nouvelle de ma mort  
, annoncée par erreur dans l'Écho de  
Paris et reproduite par la Chro-  
= nique des Arts. Le jour de  
"ma mort", j'étais précisément en  
train de participer aux Régates  
de Cannes !

Veuillez trouver ici, je vous  
prie, l'expression de mes sentiments  
les plus distingués -

P. Signac

Chaïm SOUTINE

**Lettre autographe signée à Émile Lejeune.**

Deux pages in-4°. Enveloppe autographe.  
Paris. 30 novembre 1931 (date ajoutée d'une autre main).

« *Je ne tarderai pas à retrouver le gout de mon travail, car je suis las de rien faire.* »

Soutine, malade et désœuvré, souhaite rejoindre son ami Lejeune dans le Midi afin de retrouver son inspiration picturale.

---

*« Cher Lejeune, Il y a longtemps que j'avais l'intention de venir travailler dans le midi. J'ai été très malade depuis la dernière fois que je vous ai vu à Paris. J'étais soumis à un régime très sévère grace auquel je me porte mieux maintenant.*

*Je voudrais quitte Paris aussitôt en recevant votre réponse si vous pouviez me trouver une grande chambre où je pourrai travailler. Je vous prie aussi de me m'écrire si on peu avoir du lait à Cagnes pour mon regime. Je pense en faisant un séjour à Cagnes je ne tarderai pas à retrouver le gout de mon travail, car je suis las de rien faire.*

*Que devenez-vous ? Resterez vous tout l'hivers a Cagnes. Me salutations a madame Lejeune. Votre Soutine, 3 rue Narcisse Diaz. 16eme »*

---

En 1931, Soutine bénéficie déjà, depuis le milieu des années 1920, de la reconnaissance du milieu de l'art et des collectionneurs malgré ses relations compliquées avec ses mécènes ainsi qu'avec l'idée même du succès ou de la fortune.

Les problèmes de santé du peintre slave eurent de lourdes conséquences sur sa production picturale. À l'époque où il résidait à la Ruche, rongé par la vermine et sans-le-sou, Soutine avait selon toute vraisemblance été porteur d'un ténia. Cela entraîna chez lui un ulcère à l'estomac, empirant au cours des années. De santé fragile, Soutine s'était inventé des régimes à base de lait et de pommes de terre mais n'en fut pas moins contraint, à plusieurs reprises, de devoir cesser de peindre durant des semaines voire des mois entiers.

Espérant retrouver le goût du travail dans le Midi, l'artiste sollicite son ami le peintre Émile Lejeune afin que ce dernier lui trouve une chambre qui lui servira d'atelier. On peut toutefois s'étonner de ce désir qui l'anime alors de retourner à Cagnes, lui qui écrivit en 1923 au marchand d'art Zborowski vouloir « quitter Cagnes ce paysage [qu'il] ne peu pus supporter [sic] ».

Intime de Soutine, Modigliani, Picasso et Matisse, Émile Lejeune (1885-1964), peintre d'origine genevoise, possédait un atelier dans le quartier de Montparnasse où se tinrent, entre 1916 et 1919, de nombreuses manifestations réunissant les artistes de la bohème. Il est immortalisé sur l'un des plus célèbres portraits de Soutine : *Portrait d'homme*, peint en 1923 et aujourd'hui conservé au musée de l'Orangerie.

7.500 €

mon travail, car je n'ai  
rien de bien à faire.  
Restez vous tous l'hiver et  
me saluez tous  
de bien faire.



Notre souvenir

de vous  
Bonne nuit

accuse Gray

16<sup>eme</sup>

**-104-**

Nicolas de STAËL

**Photographie originale par Georgette Chadourne.**

Tirage argentique légèrement postérieur.

Léger défaut en coin inférieur droit.

[Antibes. 1954-55]

Nicolas de Staël en gros plan, arborant un sourire triste, quelques semaines avant sa mort tragique.

Format : 23,70 x 17,80 cm

Cachet, annotations et références au verso.

**1.500 €**



-105-

Nicolas de STAËL

**Photographie originale par Georgette Chadourne.**

Tirage argentique légèrement postérieur.

Léger défaut en coin inférieur droit.

[Antibes. 1954-55]

Nicolas de Staël, le regard au loin, quelques semaines avant sa mort.

Format : 24 x 18 cm

Cachet et références au verso.

1.500 €



Eugène SUE

**Lettre autographe signée au critique Alfred Nettement.**

Deux pages in-12° très denses.

Trace d'adhésif au verso.

Sans lieu ni date [8 novembre 1844].

*« Je sais combien mes livres prêtent à des accusations sous le rapport du style, de l'art, de la conception, j'admets parfaitement que l'on attaque les idées sociales que j'émetts, mais ce qu'il me serait pénible de voir attaquer, par un homme de votre franchise et de votre caractère, monsieur, ce serait la sincérité de mes convictions. »*

Très belle lettre du romancier à propos du *Juif Errant*. Eugène Sue s'insurge auprès de Nettement contre le bruit invraisemblable selon lequel il aurait proposé son roman à la Gazette de France, journal royaliste dirigé par l'abbé Genoude.

---

*« Malgré la vivacité, la sévérité de votre critique, j'y ai toujours vu un caractère de loyauté généreuse, permettez-moi donc d'espérer que vous reconnaîtrez l'invraisemblance, l'impossibilité du fait que vous signalez, il est vrai comme un bruit, à savoir : que j'avais d'abord proposé le Juif errant à la gazette de France. Je connais et j'estime trop la rigidité des principes politiques et religieux de monsieur de Genoude pour avoir songé à lui demander l'insertion d'une œuvre complètement opposée à ses doctrines - mais, par cela même, monsieur, je rends un juste hommage aux convictions de monsieur de Genoude, je suis, je le crois, en droit d'attendre que les miennes (bonnes ou mauvaises, je les abandonne absolument à la critique) soient aussi regardées comme sincères, ce qui à mon grand regret ne serait pas, si ainsi que vous semblez le dire, monsieur, vous me croyiez capable d'avoir successivement modifié l'esprit de mon œuvre, en la soumettant à toutes les nuances politiques et religieuses qui séparent la Gazette du Constitutionnel, en passant par la Quotidienne, etc. Encore une fois, monsieur, personne n'est plus que moi pénétré des devoirs de la critique – personne plus que moi ne la veut large et indépendante – je sais combien mes livres prêtent à des accusations sous le rapport du style, de l'art, de la conception, j'admets parfaitement que l'on attaque les idées sociales que j'émetts, mais ce qu'il me serait pénible de voir attaquer, par un homme de votre franchise et de votre caractère, monsieur, ce serait la sincérité de mes convictions – peut-être du reste, monsieur, ai-je mal interprété vos paroles, en ce cas, excusez l'importunité de cette lettre – un mot encore : ne voyez dans ceci, je vous en prie, aucune idée de réclamation publique, cette lettre est absolument confidentielle, c'est à vous seul que je l'adresse, monsieur, puisque j'ai une profonde estime pour votre caractère. Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués. »*

Eugène Sue réagit à l'article d'Alfred Nettement paru dans *La Gazette de France* du 8 novembre 1844. Dans cet article, le premier d'une série de dix consacrés au Juif errant, Nettement écrivait : *« Il faut que je vous raconte cette historiette que les amis de M. Sue commencent à faire circuler dans les salons, pour excuser l'esprit de son livre. À les entendre, l'auteur aurait d'abord proposé son sujet à La Gazette de France, en promettant, bien entendu, de donner à son roman une couleur sociale, morale, religieuse. Sur le refus de la Gazette, qui n'aurait pas compris le prix inestimable du présent que M. Sue voulait lui faire, il se serait adressé à la Quotidienne, qui n'aurait pas été mieux inspirée. Alors, il aurait*

Mémoires

Malgré la vivacité, la sévérité & cette Critique  
 qui de toujours Va sur Caractères de Loguette  
 Suivant, permet, mes Dées d'opiner, que vous  
 reconnaissez l'incertitude, l'impossibilité de  
 faire que vous dignes, il le vécit comme  
 bruit, à l'avoir : que j'avais d'abord proposé le  
Juif errant à la Gazette de France - Je  
 connus, & j'estimais trop la dignité de principes  
 politiques & religieux de M. de Cormenin & Geronde  
 pour avoir songé à lui demander l'insertion  
 d'un ouvrage complètement opposé à ses  
 idées - mais, par cela même, mon fusil,  
 que j'aurais pu offrir par un autre homme  
 aux Conventions de M. de Cormenin & Geronde, je lui  
 préfère, au lieu d'attirer que le même  
 (homme ou mauvais) par la abandon absolu  
 à la critique tout au regard à Corne  
 l'incertain, ce qui a mon grand regret, n'a pas  
 par, le même vous semble le dit, mon fusil  
 pour un croyez, capable, d'avoir surprenant  
 l'ouvrage & mon œuvre, en la  
 Commettre à l'œuvre la manière politique

fait des offres aux Débats, il n'aurait pas été plus heureux, soi-disant parce que les Débats craignaient les fâcheuses plaisanteries que ce nom de Juif pouvait inspirer à la mauvaise presse, et les comparaisons incongrues qui, grâce à M. de Cormenin, s'établiraient entre le malheureux intendant de la liste civile et le Juif, type de l'avarice et de la passion de l'or. Ce n'est donc qu'en désespoir de cause et faute d'avoir trouvé ailleurs des hommes d'assez bon goût pour offrir cent mille francs du Juif errant, que M. Sue s'est résigné, par pis-aller, à demander au Constitutionnel un asile pour son éternel voyageur. Qu'y faire ? M. Véron est le seul qui ait eu l'esprit de mettre le prix à ce trésor, il a donc bien fallu écrire le Juif errant dans les idées du Constitutionnel, et en faire un partisan déclaré de M. Thiers et de M. Cousin. Voilà l'historiette, je vous la livre pour ce qu'elle vaut. »

Nettement précisait en note : « Est-il nécessaire de dire que nous n'ajoutons aucune foi à ce petit conte que nous attribuons à l'imagination officieuse des personnes qui ont voulu atténuer les torts de l'auteur du Juif errant »

#### Bibliographie :

- . Alfred Nettement. Edmond Biré. Lecoffre, 1901. Pages 319-321.
- . Correspondance générale d'Eugène Sue. Tome II. J.P. Galvan. Ed. H. Champion.

1.500 €

Yves TANGUY

**Lettre autographe signée à Alain Gheerbrant.**

Une page in-4° sur papier à en-tête de sa résidence américaine.  
Woodbury. 21 janvier 1947.

*« Je suis naturellement toujours ravi d'illustrer  
mon vieux complice Benjamin... »*

Rare lettre du peintre surréaliste se désolant tout d'abord de l'arrêt de la revue *Vrille*, puis acceptant de réaliser les illustrations de l'ouvrage de son ami Benjamin Péret, *Feu central*, pour les Éditions K.

---

*« Cher Monsieur, Je suis désolé d'apprendre que Vrille est définitivement défunt ! Ici nous espérions toujours que les choses finiraient un jour par s'arranger. Je suis naturellement toujours ravi d'illustrer mon vieux complice Benjamin [Péret] et je vous remercie d'avoir pensé à moi.*

*Ne vous inquiétez pas trop pour les "conditions" de cette collaboration. Si vous voulez vous m'enverrez quelques livres ou quelques revues de la bas [sic] et je me considèrerez [sic] comme largement remboursé de ma "peine".*

*Très sincèrement votre Yves Tanguy. Je ne sais pourquoi votre lettre m'arrive si tard. Non après tout une semaine ce n'est pas si mal. »*

---

Illustré de quatre gouaches d'Yves Tanguy, reproduites en phototypie, l'ouvrage de Péret, *Feu central*, fut publié aux Éditions K à l'automne 1947.

Revue surréaliste parue en 1945, *Vrille* ne survécut pas au-delà d'un numéro initial. Dirigée par Evrard de Rouvre, la revue avait vocation à « renouer une tradition par-dessus ces quatre années d'obscurité en présentant des textes, jeunes témoins d'une époque bouleversante et de l'espoir de ceux qui ont trouvé, dans le Surréalisme, la force de contribuer à l'œuvre de reconstruction de la pensée moderne. »

Alain Gheerbrant (1920.2013) fut tour à tour éditeur, explorateur, ethnologue, cinéaste, poète, essayiste ou mémorialiste ! A 25 ans, dans le Saint-Germain-des-Prés de la Libération, il multiplie les rencontres déterminantes : Henri Parisot, Benjamin Péret, Jean Carteret, Hans Arp, Antonin Artaud, Georges Bataille...

Il monte dès lors *Les Éditions K*, un ovni éditorial de trois ans d'existence (1945-1948), dont la quinzaine de titres sont autant de trésors.

4.000 €

WOODBURY, CONNECTICUT

21 Janvier 1947

Cher Monsieur,

Je suis désolé d'apprendre que Veuille est définitivement  
défunt ! Si nous espérons toujours que les Russes  
finiront un jour par s'arranger.

Je suis naturellement toujours ravi d'illustrer  
mon vieux complice Benjamin et je vous remercie  
d'avoir pensé à moi.

Ne vous inquiétez pas trop pour les "conditions"  
de cette collaboration. Si vous voulez vous  
m'envoyer quelques lignes ou quelques reines  
de la las et je me considérerai comme largement  
remboursé de ma "peine".

Très sincèrement  
votre

Yves Tanguay

Je ne suis sûr que cette lettre m'arrive si tard.  
Mais après tout une semaine ce n'est pas si mal.



-108-

Kees VAN DONGEN

*Dessin original signé – Deux ânes et un banc.*

Mine de plomb et crayons de couleur sur papier.

Signé en coin inférieur gauche « Van Dongen ».

Format 13,50 x 20,70 cm

Présenté dans un encadrement en bois mouluré (45 x 55 cm).

Provenance : Galleria Pirra, Turin (selon une étiquette au dos).

Un avis d'inclusion de Monsieur Jacques Chalom des Cordes pour le Wildenstein Institute sera remis à l'acquéreur.

3.000 €



-109-

Paul VERLAINE

Poème autographe signé – *Littérature*.

Une page in-8°.

*Avec le droit à la famine,  
À la grande misère noire,  
Et presque jusqu'à la vermine,  
C'est ce qu'on appelle la Gloire !*

Magnifique poème aux accents testamentaires qui résume, en vingt-cinq vers octosyllabiques et sous les auspices du titre « Littérature », le destin tragique de Paul Verlaine à la fois bercé de gloire, d'admiration, d'abandon et de misère absolue.

Tranchin

(Épître) Littérature

Bons camarades de la Presse  
Comme aussi de la Poésie,  
Fleurs de muflesme et de bassesse,  
Élite par quel Dieu choisi,  
Par quel Dieu de tout basage ?

Confrères mal frères de soi  
Qui mentiriez presque jadis  
Sous tout ce silence - pourquoi ? -  
Depuis l'après Soixante dix.  
Confrères mal frères de soi.

Pourquoi ce silence mal frère  
Depuis de si longues années,  
Et tout à coup, comme <sup>étonnés</sup>  
Ces charniers, comme <sup>en colère</sup> étonnés,  
Pourquoi ce changement mal

frère ?  
Ah, si l'on pouvait m'écouter  
Sous cette pile de journaux  
Ou mon nom qu'on feint de trouver  
Comme on rencontre des armes  
Se gonfler le sein crever !

C'est ce qu'on appelle la gloire  
Avec le droit à la famine,  
A la grande Misère vois  
Et presque jusqu'à la vermine -  
C'est ce qu'on appelle la gloire !

Paul Verlaine

Littérature

*Bons camarades de la Presse  
Comme aussi de la Poésie,  
Fleurs de mufisme et de bassesse,  
Élite par quel Dieu choisie,  
Par quel Dieu de toute bassesse ?*

*Confrères mal frères de moi  
Qui m'enterriez presque jadis  
Sous tout ce silence — pourquoi ? —  
Depuis l'affreux soixante-dix.  
Confrères mal frères de moi.*

*Pourquoi ce silence mal frère  
Depuis de si longues années,  
Et tout à coup, comme en colère  
Ces clameurs, comme étonnées,  
Pourquoi ce changement mal frère !*

*Ah, si l'on pouvait m'étouffer  
Sous cette pile de journaux  
Où mon nom qu'on feint de trouver  
Comme on rencontre des cerneaux  
Se gonfle à le faire crever !*

*C'est ce qu'on appelle la Gloire !  
— Avec le droit à la famine,  
À la grande misère noire  
Et presque jusqu'à la vermine —  
C'est ce qu'on appelle la Gloire !*

*Paul Verlaine*

Publié initialement dans *La Revue Blanche* de novembre 1891, ce poème prendra place dans le recueil *Invectives* publié posthument chez Léon Vanier en 1896.

4.500 €

... que Dieu de tout bassem ?

Compères mal frères de moi  
Qui menterriy presque jadis  
Sous tout ce silence - pourquoi ?  
Depuis l'après Soixante dix.  
Compères mal frère de moi.

Pourquoi ce silence mal frè  
Depuis de si longues années,  
Et tout à coup, comme ~~l'éclair~~  
Ces clameurs, comme <sup>en colère</sup> étonnés  
Pourquoi ce changement mal

Oh, si l'on pouvait m'etouffer <sup>frère</sup>  
Sous cette pile de journaux  
Ou mon nom qu'on feint de trouver  
Comme on raconte des arnes  
Se gonfla le sein crever !

C'est ce qu'on appelle la gloire  
Avec le droit à la famine,  
A la grande Misère noire,  
Et presque jusqu'à la vermine  
C'est ce qu'on appelle la gloire !

-110-

Paul VERLAINE

**Photographie originale du poète par Charles Gerschel.**

Tirage albuminé légèrement postérieur (circa 1900).

Au format carte cabinet (10,80 x16,40 cm).

L'un des derniers portraits du poète réalisé probablement en 1895.

Fascinant et rare cliché de Verlaine défiant l'objectif de toute sa bohème.

Charles Gerschel (1871-1948), fils du photographe Aaron Gerschel, prit la suite de son père dans les années 1890 et s'installa boulevard des Capucines.

3.000 €

C.GERSCHEL



REPRODUCTION INTERDITE

COPYRIGHT BY C.GERSCHEL

*C. Gerschel*

23, B<sup>is</sup> DES CAPUCINES  
PARIS

-111-

Louis VUITTON

Pièce autographe signée.

Une page in-4° sur papier bleu ligné à en-tête *Louis VUITTON – Emballage général*.  
Paris. 7 septembre 1859.

Très rare manuscrit de Louis Vuitton adressé au comte André Schouvaloff  
(Piotr Andreievitch Chouvalov (1827-1889), haut dignitaire de la Cour de  
Saint-Pétersbourg et aide de camp du Tsar Alexandre II).

---

« Paris le 7<sup>bre</sup> 1859. Je soussigné déclare expédier à M<sup>r</sup> le comte André Schouvaloff aide de camp de sa M. l'Empereur de Russie qui anglais à St Petersbourg une caisse masquée contenant 2 bibliothèque bois noir – incrustation cuivre valeur 1200. Faire assurer pour 3000f. L. Vuitton. Faire suivre soixante-quinze francs 35 centimes y compris les 25 f. Vuitton. Soit pour la maison 50 francs. »

---

Ce document trouve sa place dans un contexte de rapprochement entre la France de Napoléon III et la Russie d'Alexandre II, qui a succédé à son père en 1855 et remanié la politique extérieure. Les deux puissances ayant signé un traité d'alliance commerciale en 1857 ne se considèrent plus comme ennemies ; l'aristocratie et l'intelligentsia russes peuvent librement se rendre en France, à Paris mais aussi sur la French Riviera dont ils goûtent les plaisirs. Il est probable que cette commandes soit, par l'intermédiaire des aides-de-camp, adressées au Tsar lui-même. On sait qu'après la mort de Louis Vuitton, les malles de sa conception seront prisées par la Cour de Russie, notamment par le Prince Orlov et par Tsar Nicolas II lui-même.

15.000 €



4. Rue Neuve des Capucines. 4.  
Près la rue de la Paix et la Place Vendôme.



**LOUIS VUITTON**



EMBALLAGE GÉNÉRAL.

DOUANE EXPORTATION



Fourni à M.

Paris le 1<sup>er</sup> Juil 1859

Ed. Lefebvre - 17, Rue de Paris

Montre	N <sup>o</sup>	Merci	Article
			<p>Don Signes Verlan ce jour à M<sup>r</sup> le Comte Adolphe Schouvaloff Rue de Camp de la M. d'Empereur de Russie Quai Anglais à S<sup>t</sup> Petersbourg. Avec l'adresse suivante A. J. F. 1 Couturier &amp; P<sup>o</sup>lithique voisin Manufactures cuirs talus 1200 S<sup>t</sup> Louis pour 3000<sup>fr</sup>.</p> <p><i>(Signature)</i></p> <p>Del. 25/7</p> <p>J<sup>o</sup>in S<sup>o</sup>ire Schouvaloff Soixante quinze pour 35 centim de l'empire les 25/4 vuitton soit pour à la maison 50 franc</p>

Sir John Gardner WILKINSON

**Lettre autographe signée à Émile Prisse d'Avesnes.**

Trois pages in-8°, en anglais, illustrées de hiéroglyphes.

[Londres] 11 novembre 1842.

Fascinante lettre illustrée du père de l'Égyptologie britannique illustrant ses découvertes à son confrère français, Prisse d'Avesnes. Wilkinson esquisse une scène classique d'adoration de l'époque amarnienne et du règne d'Akhénaton. Le mythique pharaon, instigateur du monothéisme en Égypte, est ici représenté baigné par les rayons bienfaiteurs du disque solaire Aton.

---

**Version originale :**

*My dear Sir, I send you the hieroglyphics of a fragment at Tel-el-Amarna of a piece of pottery I found there.*

*Names at Isbayda near Shekh Said said opposite Mellawi*

[Hieroglyph] together

*On small statue at Vatican – Rome* [H]

*In Ashmolean Museum Oxford* [H]

[H] *Seal of Mr Millingen*

*British Museum* [H]

[H] *British Museum.*

[H] *British Mus.*

[H] *Kosseir Road*

[H] *Br. Museum.*

[H] *British Mus.*

*At Paris painted by Col[one]l Felix* [H]

[H] *Papyrus of Janni*

*Here are the instances from new find, & I think I gave you these last when in Cairo. If I find others I will send them to you. I hope you have received the seal, for the association but Mr. Johnston will not perhaps go direct to Egypt & probably not be there till December. I hope the society is going on well. As yet I have been too much employed & have been unable to look out on for any thing that may be [of] use to it, but will do so when I return to town in Spring. I hope you received a copy of my extracts from Alexandria. I think I sent one. Pray let me know. Remember me very kindly to Dr Abbott and accept my best wishes for the success of your valuable labours. With which I am yours very truly. Gardner Wilkinson.*

The product that is missing

The reaction I send you the heavy thin  
in a fragment at Tel Amarna



On a piece of pottery I found these.

Names of Ibrayim near Hebt said opposite Mellawi



on a small statue at  
Vatican Rome

## Version française :

*Mon cher Monsieur, je vous envoie les hiéroglyphes d'un fragment à Tel-el-Amarna d'un morceau de poterie que j'y ai trouvé.*

*Noms à Isbayda près de Shekh Said en face de Mellawi*

[Hiéroglyphes] ensemble

*Sur petite statue au Vatican – Rome* [H]

*Au Ashmolean Museum d'Oxford* [H]

[H] *Sceau de M. Millingen*

*British Museum* [H]

[H] *British Museum*

[H] *British Mus.*

[H] *Kosseir Road*

[H] *Br. Museum.*

[H] *British Mus.*

*À Paris peint par le Col[one]l Félix* [H]

[H] *Papyrus de Janni*

*Voici les exemples de nouvelles découvertes, et je pense vous les avoir donnés la dernière fois au Caire. Si j'en trouve d'autres, je vous les enverrai. J'espère que vous avez reçu le sceau pour l'association mais M. Johnston n'ira peut-être pas directement en Égypte et n'y sera probablement pas avant décembre. J'espère que la société va bien. Jusqu'à présent, j'ai été trop occupé et je n'ai pas pu veiller à quoi que ce soit qui puisse lui être utile, mais je le ferai à mon retour en ville au printemps. J'espère que vous avez reçu une copie de mes extraits d'Alexandrie. Je pense en avoir envoyé un. Je vous prie de me le faire savoir. Rappelez mes meilleurs sentiments auprès du Dr Abbott et acceptez mes meilleurs vœux pour le succès de vos précieux travaux. Avec lequel je suis vraiment à vous. Gardner Wilkinson.*

---

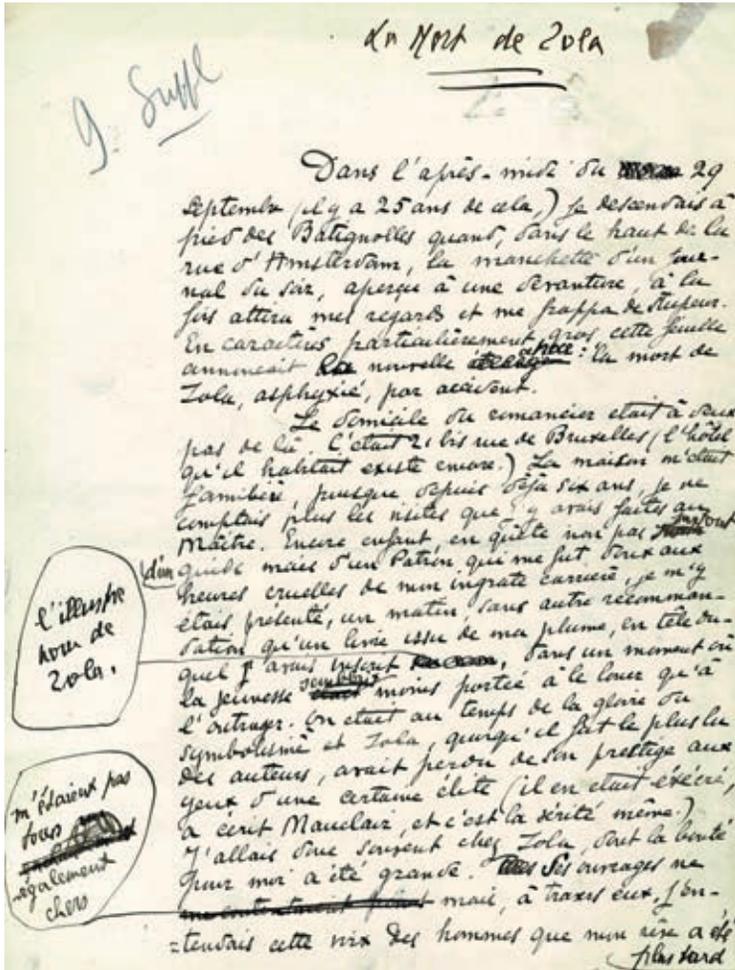
Arrivé en Égypte en 1821, à l'âge de 24 ans, John Gardner Wilkinson parcourt le pays pendant 12 ans, effectuant de nombreux relevés hiéroglyphiques des monuments et tombes explorés. En août 1822, il rencontre, à Akhmîm, en Moyenne Égypte, un autre explorateur, Frédéric Cailliaud (1787.1869), venu comme lui, sur site, recopier des inscriptions hiéroglyphiques. À l'instar de Cailliaud, Wilkinson copie la Table royale d'Abdos.

En 1824, Wilkinson devient le premier explorateur à visiter les tombes de notables de la partie nord du site d'Amarna, ancienne capitale fondée par le pharaon Akhenaton.

Le dessin porté sur la première page de la lettre représente une scène classique d'adoration de l'époque amarnienne - c'est-à-dire du règne d'Akhénaton. Le décor montre ce dernier baigné par les rayons bienfaiteurs du disque solaire Aton. Malheureusement, Wilkinson ne donne ici aucun détail quant à la situation exacte du décor qui reste à ce jour inconnu des égyptologues.

Bien que Wilkinson ait reproduit ce même dessin d'Akhenaton dans son ouvrage publié en 1843 : *Modern Egypt and Thebes : being a description of Egypt, including information required for travellers in that country* (page 73), le décor originel n'a jamais été retrouvé. D'évidence, celui-ci fut détruit - comme de nombreux autres vestiges présents dans la capitale amarnienne - par les déprédations des voyageurs, touristes et autres marchands d'histoire.

60.000 €



-113-

[Émile ZOLA] SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

Manuscrit autographe signé – La Mort de Zola.

Sept pages in-4°. Ratures, corrections et ajouts.

Slnd. [1927]

« Dans un coin, quelqu'un que je sus bientôt être le Capitaine Dreyfus racontait qu'on avait tout fait pour ranimer l'écrivain mais les soins y avaient échoué. »

Passionnant témoignage, recueilli par l'un de ses fidèles disciples, sur les circonstances de la mort d'Émile Zola.

## La Mort de Zola.

*Dans l'après-midi du 29 septembre (il y a 25 ans de cela,) je descendais à pied des Batignolles quand, dans le haut de la rue d'Amsterdam, la manchette d'un journal du soir, aperçu à une devanture, à la fois attira mes regards et me frappa de stupeur. En caractères particulièrement gros, cette feuille annonçait la nouvelle atroce : la mort de Zola, asphyxié, par accident.*

*Le domicile du romancier était à deux pas de là. C'était 21 bis rue de Bruxelles (l'hôtel qu'il habitait existe encore.) La maison m'était familière, puisque depuis déjà six ans, je ne comptais plus les visites que j'y avais faites au Maître. Encore enfant, en quête non pas d'un guide mais surtout d'un Patron, qui me fut doux aux heures cruelles de mon ingrate carrière, je m'y étais présenté, un matin, sans autre recommandation qu'un livre issu de ma plume, en tête duquel j'avais inscrit l'illustre nom de Zola, dans un moment où la jeunesse semblait moins portée à le louer qu'à l'outrager. On était au temps de la gloire du symbolisme et Zola, puisqu'il fut le plus lu des auteurs, avait perdu de son prestige aux yeux d'une certaine élite (il en était exécuté, a écrit Mauclair, et c'est la vérité même.)*

*J'allais donc souvent chez Zola, dont la bonté pour moi a été grande. Ses ouvrages ne m'étaient pas tous également chers, mais, à travers eux, j'entendais cette voix des hommes que mon rêve a été plus tard de traduire à ma façon. Ses doctrines, d'autre part, n'excitaient pas en moi qu'une adhésion enthousiaste mais si je les eusse désirées moins incomplètes, si j'eusse voulu que le mystère en débordât davantage de sagesse, du moins ne m'entraînaient-elles pas hors de mes vies, qui étaient celles de la vie. Zola, par surcroît était d'esprit large. Il voulait bien me laisser libre et se tenait pour satisfait de l'affection qu'il sentait bien que m'inspirait sa personne. J'étais donc, moi petit, des soirées qu'il donnait, où l'on côtoyait des amis choisis, les Mirbeau, les Alfred Bruneau, les Charpentier, les Fasquelle et quelques autres personnages, tous triés sur le volet.*

*M'étant procuré le maudit journal, cause (on peut se l'imaginer) d'une émotion que je renonce à dire, je me portais rue de Bruxelles où les visiteurs commençaient de se presser. Je trouvai là, l'éditeur Charpentier et Madame Georges Charpentier qui, si ma mémoire est exacte, avaient été avertis les premiers, dès le matin et par un domestique. C'étaient, parmi les amis de Zola, certainement les plus anciens. Ces pauvres gens me parurent bouleversés. Bien qu'ils fussent là depuis des heures déjà, leur consternation, leur douleur ne souffraient pas d'apaisement sans s'expliquer sur la nature de l'accident, ils répétaient la voix pleine de sanglots : « Croyez-vous ! Une chose si absurde, si bête ! ... » Je compris que le drame eut pu être évité, que si personne n'en était responsable, il avait pourtant un motif déterminant dans la négligence la plus insensée, et qu'enfin rien n'aurait eu lieu sans le concours des plus méchants hasards.*

*Dans un coin, quelqu'un que je sus bientôt être le Capitaine Dreyfus racontait qu'on avait tout fait pour ranimer l'écrivain mais les soins y avaient échoué et, maintenant, étendu sur un lit de parade, il y dormait du sommeil de la mort, dans le bruit des gémissements. Je montai au premier étage et je le vis. Son visage exprimait le sérieux du repos. Rien n'y parlait des souffrances de la nuit.*

*Il y a des moments singuliers dans la vie : un homme qui s'est montré puissamment combatif, toujours disposé à entrer en lutte avec les traîtrises de la destinée, habile à en prévoir les pièges, et prompt à les surmonter cesse tout à coup de se garder et se laisse prendre. C'était le cas de Zola. Il faudrait raconter en détail l'accident. En elles-mêmes, le péripiéties en sont vulgaires et jamais on ne pourrait croire que, sous l'apparence d'un mouvement insignifiant, c'est la mort qui chemine en silence. Pourtant, voilà la vérité. Que l'on en juge par les faits !*

Longtemps avant son retour à Paris, Zola en avait arrêté la date, fixée au 28 septembre. Première décision qui déjà déclenche le drame ! L'automne, en effet, était admirable ; les beaux jours invitaient à s'attarder aux champs ; c'était le désir de Madame Zola qui supplia son mari d'y rester. S'il eut cédé à cette prière, la mort pour cette fois était écartée. Mais, soit scrupule à changer un projet dont leurs amis se trouvaient avisés et à leur apporter une déconvenue, soit pour une toute autre raison restée obscure, il n'en voulut pas démordre. Et le 28, on rentra à Paris. Ici commence la série des malchances - de ces petites malchances dont j'ai parlé, dont chacune en elle-même apparaît dérisoire, mais qui en s'associant, formeront le filet où seront prises les victimes.

Le 28, en effet, le temps tourne à la pluie. Zola, provençalal d'origine, était frileux. Rue de Bruxelles, il réclame du feu. On avait, au cours de l'été, réparé la cheminée de la chambre : on aurait dû la vérifier ; on y aurait vu les gravats dont elle était obstruée. Mais cette circonstance était oubliée. Personne n'y songe et l'on allume le feu. On ne s'aperçut pas qu'il prenait mal, ou l'on n'y réfléchit pas. Chacun d'ailleurs se sentait éreinté. Le dîner fut vite expédié et l'on alla se coucher.

Une habitude - assez déraisonnable - du romancier ou de Madame Zola (mais vraisemblablement de Zola même), exigeait qu'avant de se mettre au lit, on tirât le verrou dans la chambre. On ne comprendrait pas une précaution semblable, évidemment, parfaitement illogique si l'on avait affaire, avec Zola, à un individu ultra-sensible, chez qui l'angoisse est à l'état chronique. Toute sa vie ses nerfs l'auront tourmenté. Les manifestations de ce tempérament sont, chez lui, nombreuses et extraordinaires. En l'occurrence, elles travaillaient contre lui. Elles ne se révèlent plus que sous forme d'une manie et cette manie est fatale. C'est ce dont on se rendra compte quand on verra Zola et sa femme enfermés tandis que les gaz achèvent leur besogne, dans le silence de la chambre.

Pendant la nuit, Zola a eu malaise ; la tête lui fait mal, il est agité. Sa femme qu'il a, malgré lui, éveillée, lui demande aussitôt ce qu'il a. Elle lui propose d'appeler le valet de chambre, et de faire faire de la tisane. Naturellement aucun soupçon de ce qui est arrivé ! Elle pense seulement que son mari est fatigué ou que sa digestion est paresseuse. Elle n'insiste donc pas quand il dit qu'il n'a rien et qu'on ne dérange personne. Zola a très grande compassion des gens. Il a toujours été très bon pour tous, ses domestiques le savent bien qui, le lendemain, devant la catastrophe, se montrèrent éperdus. On les laisse donc à leur repos et cette charité achève de tout perdre.

Madame Zola, maintenant s'est rendormie ; c'est pour se réveiller, assez souffrante, probablement vers deux heures du matin ; elle a de l'écoeurement, de la nausée. Comme tout à l'heure, elle met sur le compte du voyage, du transbordement dont ils sont fourbus, cette mauvaise disposition. Cependant, elle se sent comme fiévreuse, va au cabinet de toilette qui est attenant à sa chambre, ouvre une fenêtre et respire. Ces quelques minutes seront son salut. Les poumons lavés, nettoyés, elle peut de nouveau regagner son lit. Elle a fait une provision d'air inestimable. Elle vit cependant son mari qui dort. Il a l'air à présent très tranquille. Elle éteint, se rencogne sous ses draps.

Et dès lors, c'est l'immense inconscience des cauchemars, le royaume sans fin des songes. Longtemps après l'effrayante aventure, quand elle pourra en évoquer certains souvenirs, Madame Zola dira qu'à un moment donné elle a eu l'impression, comme dans un demi-rêve, que son mari s'étant levé, tombait. Mais ce sont là des sensations obscures, dont elle s'est mal rendu compte. Elle-même était déjà comme dans l'anesthésie, l'esprit, les sens en torpeur. Impossibilité pour elle d'ouvrir la bouche, de bouger.

La suite de l'événement, on la connaît. La vie chez Zola, tous les jours, était pareille. Vers 8h du matin on se levait ; les domestiques étaient formés à cette rigide discipline. Cette fois-là, l'heure passa contre toute prévision sans que de la chambre des maîtres il sortit le moindre bruit. Un autre jour, peut-être, y aurait-on frappé, bien moins encore par inquiétude que pour rappeler Zola à son travail, car il s'y montrait assidu et n'aimait pas à gâcher ses journées. Mais on pense qu'il lui faut réparer ses fatigues de la veille et cette

*sollicitude s'ajoute aux mille erreurs d'un instinct qui décidément est chez tout le monde perdu ou atrophié. Et lorsqu'enfin on se risque à ouvrir, Madame Zola respire encore, mais elle est veuve. Son mari, on le trouve gisant au pied du lit, les sombres poisons ont agi et il n'est plus qu'un cadavre. Ainsi s'étaient succédés, en peu d'heures, des épisodes de l'affreux fait divers qui, en dépit de sa forme commune, rejoint, à le bien regarder, toutes les plus hautes tragédies de la mort.*

*L'une des premières fois que j'ai vu Zola, c'était dans l'automne 1896, alors qu'avec des amis de mon âge, je venais, par opposition au symbolisme, de fonder le Naturisme. Zola était à l'apogée de sa fortune. Cet homme qui, depuis 35 ans, n'avait cessé de tout remuer du monde des lettres, ce bourgeois né sous Louis-Philippe qui avait porté dans la vie l'esprit de guerre d'un apôtre, cet écrivain que l'on voyait en constante posture de protestation contre les idées et les mœurs de son époque, je dois dire qu'il nous accueillait avec beaucoup de bonté, l'air, dans le privé, parfaitement paisible et d'une irréprochable politesse. J'ai rapporté qu'à ses jeudis, il réunissait quelques-uns des familiers du logis. On n'y rencontrait que peu d'hommes de lettres. Zola vivait dans son travail, ne sortait que pour faire une promenade quotidienne qui le conduisait chez ceux qu'il aimait et se reposait du labeur du jour par les plaisirs du foyer. Je me rappelle qu'au cours de ma première visite il me posa quelques questions touchant cette jeunesse inconnue dont je lui avais annoncé la bonne nouvelle. « Vous avez des amis, me dit-il tout à coup ; ils ont vingt ans et vont comme moi à la bataille. C'est très bien. Mais ne vous illusionnez pas sur leur constance à nous suivre. Au moindre succès, vous vous séparerez. L'homme qui fait une œuvre est tout seul ; il n'a jamais de compagnon sur le terrain du labeur. » Tel était le ton habituel de ses propos. Une sorte de désenchantement, un pessimisme courageux faisaient le fond de son cœur. Sa solitude spirituelle était grande. Il avait bâti, dans l'orage, son monument. Il avait subi la tempête et marchait dans le désert.*

*De quelque valeur que l'on juge son œuvre (et pour ma part elle m'apparaît immense) on ne peut nier l'énorme place qu'elle a tenue dans les Lettres et si les jeunes générations préfèrent aujourd'hui Stendhal ou Balzac ou même encore Barrès ou Fromentin, c'est que Zola a, en un certain sens, trop borné sur horizon et qu'il a paru ignorer les choses de l'âme. Mais, d'autre part, il a été un constructeur d'épopées, il a écrit la tragédie des plèbes, il a comme personne chanté la nature, ce sont là des titres de gloire, qu'on ne saurait ni diminuer, ni lui enlever. Saint Georges de Bouhélier »*

---

Fondateur du Naturisme, mouvement qui ambitionnait de réconcilier la beauté de l'Art et celle de la Nature, la réalité de la vie et les vertus civiques, Saint-Georges de Bouhélier, recommandé par Zola, soutint à son tour l'écrivain dans son combat pour la révision du procès Dreyfus.

Le manuscrit ici présenté, récit détaillé des circonstances malheureuses de la mort de Zola, constitue une source d'informations précieuses. On y découvre notamment le profond chagrin de son éditeur et la présence le lendemain du drame du capitaine Dreyfus.

Si ce texte se lit aussi comme un hommage d'un élève pour son maître, quelques éléments plus détachés, en introduction et conclusion notamment, tentent d'apporter un éclairage nouveau et objectif sur la réception critique de l'œuvre de Zola au moment de sa mort.

Si la thèse d'une mort accidentelle par asphyxie fut immédiatement adoptée et reconnue, plusieurs témoignages tardifs rendent aujourd'hui vraisemblable celle de l'assassinat : la cheminée dont émanèrent les gaz mortels aurait été volontairement obstruée.

1.500 €







Moment, toute la soirée, un  
petit tableau parisien que  
je voudrais pousser vers des nues,  
la robe Bernheim et  
l'élite populaire !



C'est un blague ! on se fiche  
du public ! C'est devant !  
Venez donc, venez donc voir !  
Tout ça pour un petit petit